LA VIE SPIRITUELLE

N° 446 Janvier 1959

SOMMAIRE

L'UNIVERSALITÉ DU SALUT

Dom J. LEMARIÉ. L'ORIENT DES MAGES 5

M.-H. LELONG, O. P. LA DESCENTE AUX ENFERS. ÉPIPHANIE AUX MORTS 17

G.-M. BEHLER, O. P. « SEIGNEUR, TU ME SONDES ET TU ME CONNAIS... » 29

Il s'agit de beaucoup plus dans l'article de Dom Lemarié que d'une simple paraphrase patristique. Quel est le contenu de foi de ce qui, le plus souvent, reste imagination enfantine dans le folklore de Noël : cette question est devenue l'une des plus urgentes de l'exégèse contemporaine. Découvrir, à travers les midrashim utilisés par saint Matthieu et saint Luc, le sens théologique réel des récits évangéliques de l'Enfance, Dom Lemarié le fait ici pour les Mages à partir de la tradition des Pères : affirmation dès le principe de l'universalité du salut, et épiphanie de la miséricordieuse revanche de Dieu.

C'est la même épiphanie que nous rappelle la descente aux enfers. Non seulement aux païens, mais à toute l'humanité antérieure à l'Incarnation a été manifesté, déclaré le Salut. Telle est une interprétation habituelle de ce moment majeur de l'Épiphanie : la descente du Christ dans les eaux du Jourdain le jour du Baptême.

Avec le Psaume 139, sans doute l'une des plus fortes et des plus pures prières chrétiennes, nous sont livrés les moments et les lois de cette Épiphanie divine quand elle est nôtre : douce et intime comme un regard d'ami, mystérieuse et inéluctable comme une lumière d'éternité. Dieu est là, partout, toujours. Bienheureuse Épiphanie de chaque jour : Tu m'assièges et tu poses ta main sur moi... toi qui m'as tissé..., *épiphanie qui ne vient pas pour la mort, mais pour le partage des merveilleuses clartés du salut.*

L'ÉGLISE

APOSTOLUS. Église de la Croix, Église de la gloire. Pour la semaine de l'Unité 57

M.-D. CHENU. L'église « au jour le jour » 61

L'Unité de l'Église, ou les deux Coupoles... Pauvre et navrante église du Saint-Sépulcre, harmonieux et somptueux dôme de Saint-Pierre. De la douloureuse vision de Jérusalem divisée autour du rocher même de la résurrection doivent naître en nous l'espérance affermie sur le roc de Pierre, et l'instante prière pour que cesse la déchirure du péché.

A l'occasion d'une des plus originales tentatives d'histoire de l'Église, le P. Chenu souligne le paradoxe et presque la contradiction qu'il y a à parler d'histoire pour l'Église.

VOCATIONS ET SACERDOCE

H.-M. FÉRET, O. P. Vocations 64

Cl.-J. GEFFRÉ, O. P. Le sacerdoce 73

A. PLÉ, O. P. Notes bibliographiques sur la vie religieuse féminine 79

Renouveau des études sur le sacerdoce, problème des vocations et de la vie religieuse féminine, les réflexions théologiques de ces chroniques nous apparaissent de première importance alors que partout, congrès, programmes d'année, cherchent, au seuil de cette année de centenaire pour le Curé d'Ars, à retrouver la vérité du sacerdoce chrétien.

Voir p. 1 de publicité la liste des livres recensés p. 85.

L'ORIENT DES MAGES

Les prémices de l'Église.

Le mystère de l'adoration des Mages est habituellement envisagé sous un aspect assez général : les Mages venus d'Orient, et donc étrangers au peuple élu, sont *les prémices de l'Église venues de la Gentilité*. Ce point est capital. Notre collecte du 6 janvier est située très exactement dans cette perspective et nombre d'autres oraisons des anciens sacramentaires, tant romains que mozarabes et gallicans, lui font écho.

Les expressions ironiques et mordantes ne manquent pas chez les Pères dans leur exposé de ce mystère de la venue des Gentils à la lumière, en regard de l'incrédulité du peuple élu. Saint Léon en Occident ne fait que reprendre les apostrophes que déjà Ephrem le Syrien, au milieu du IV[e] siècle, adressait aux Juifs dans une de ses hymnes pour la Nativité :

> Parce que le Sauveur est apparu aux aveugles, le soleil a resplendi; et ceux-ci sont demeurés enveloppés de ténèbres. Celui qui est la splendeur [de la lumière] a envoyé sa Lumière et a amené les fils de lumière (les mages) afin qu'ils manifestent les fils des ténèbres (les juifs)... Voici parmi vous Celui qui est la lumière et sur vos yeux un voile. Gloire à toi, Soleil nouveau!

Le récit de Matthieu se prêtait à ce genre littéraire.

Délivrance de la magie.

Mais les Mages étaient-ils de simples observateurs des astres, sans plus ? N'y a-t-il pas dans la narration évangélique une pointe très nette contre « la magie » ? Autrement dit, sans omettre de souligner le lieu d'origine des « Mages » : hors des frontières d'Israël, il faut prendre au sens fort leur dénomination μάγοι *magi,* c'est-à-dire des gens adonnés à la magie, fourvoyés en des cultes astraux. Il s'ensuit que la Nativité du Christ arrache déjà les païens à l'empire du démon. La lumière du Christ en se manifestant vainc déjà la puissance des ténèbres. C'est ce que nous dit expressément saint Éphrem en ce beau passage de son *Commentaire de l'évangile concordant* :

> Les Mages qui jusqu'alors adoraient les astres n'auraient certes pas porté leurs pas vers la Lumière si l'étoile ne les avait séduits par son éclat. Leur amour qui se trouvait enchaîné à la lumière défectible, l'étoile l'attira à la Lumière indéfectible.

L'étoile ici sert d'intermédiaire, et comment ne pas admirer le plan providentiel ? Dieu se sert de cette réalité même qui recevait indûment leur adoration pour arracher ces hommes à leur magie.

Ce thème de la *Manifestation-délivrance de la magie* est d'autant plus important qu'il remonte aux origines de la réflexion théologique sur les mystères du Seigneur. Nous en trouvons le premier exposé chez Ignace d'Antioche dans sa lettre aux Éphésiens. Se référant selon toute vraisemblance à Genèse 37, 5-10, songe de Joseph adoré par ses parents et ses frères, Ignace décrit l'apparition du Verbe incarné sur terre sous les traits de la soudaine apparition d'une étoile à l'éclat incomparable que le chœur des autres astres adore. Il ajoute :

> Alors était détruite toute magie et tout lien de malice aboli l'ignorance était dissipée et l'ancien royaume ruiné, quand Dieu apparut en forme d'homme pour une nouveauté de vie éternelle, ce qui avait été décidé par Dieu commençait à se réaliser.

Nous n'avons pas d'allusion explicite aux Mages. Ignace s'en tient au plan des réalités symboliques, à savoir les puissances astrales. Ce sont elles qui sont visées directement : la seule apparition du nouvel astre les réduit en servitude.

La victoire du Christ sur le diable.

Une idée similaire se retrouve un peu plus tard chez Justin ; mais ici mention expresse est faite de la personne des Mages. Justin commente Isaïe 8, 3-4 :

> La parole d'Isaïe : *il prendra la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie,* signifiait que la puissance du mauvais démon qui habitait à Damas serait vaincue par le Christ au moment même de sa naissance, et c'est ce qui est manifestement arrivé. En effet les Mages, comme des « dépouilles », avaient été emmenés vers toutes sortes de mauvaises actions auxquelles les avait poussés ce mauvais démon; ils vinrent, adorèrent le Christ et apparurent dégagés de cette puissance qui les avait conquis, comme on conquiert des « dépouilles »[1].

Le P. Daniélou dans *Théologie du Judéo-Christianisme* (pp. 244-246) a donné une exégèse extrêmement intéressante de ce texte. Le fait qu'Isaïe 8, 3-4 soit incorporé à deux autres reprises chez Justin (43, 6 et 66, 3), entre les versets 16 et 16*b* d'Isaïe 7, est un test : nous sommes là en présence d'un blocage caractéristique des dossiers messianiques constitués très tôt dans le milieu judéo-chrétien palestinien. Mis en relation avec ce texte, l'épisode des Mages prend un sens théologique très précis. Leur venue vers l'Enfant-Dieu constitue une *victoire de celui-ci sur le diable,* puisqu'il lui ravit ses « dépouilles ». Notons que Justin, pour établir ceci, insiste sur la localisation du lieu d'origine des Mages à Damas, ville d'Arabie : « Quant à ce que Damas ait été et soit encore du territoire d'Arabie, bien qu'elle

1. *Dialogue avec Tryphon, 78, 9-10,* traduction Archambault dans Hemmer-Lejay, p. 23.

soit assignée à la Syrophénicie, personne même parmi vous ne peut le nier. »

Universalité de l'Église.

En Orient, le thème sera repris parfois avec des variantes assez sensibles. Ainsi chez un commentateur d'Isaïe au IV[e] siècle :

> Celui que la prophétesse a mis au monde s'est emparé de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie. La « puissance de Damas » désigne ceux qui d'entre les Gentils sont venus à la foi; les « dépouilles de Samarie » les croyants venus de la circoncision. Et en effet Damas est la capitale de la Syrie, et Samarie celle d'Israël.

L'optique est différente : Damas n'est plus la personnification des Puissances qui entraînent les Gentils au culte idolâtrique. Damas et Samarie sont figures des Gentils et des Juifs. L'idée fondamentale n'est plus la victoire du Christ enfant sur le démon, mais *l'universalité de l'Église* formée des deux peuples auparavant séparés [2].

Alors que ni Eusèbe de Césarée, ni Jean Chrysostome, ni Théodoret de Cyr dans leurs commentaires sur Isaïe n'abordent le sujet, saint Cyrille d'Alexandrie s'y arrête assez longuement (*In Isaiam, lib. I. orat. 5;* P G 70, 224). Pour lui, Damas désigne toute la Syrie, c'est-à-dire les royaumes d'Assur, des Perses et des Mèdes aux lieux de culte innombrables. La « Puissance » de Damas, ce qui donne force et séduction à tous ces cultes idolâtriques, c'est Satan, qui n'est autre d'ailleurs que le « roi d'Assur ». Quant aux « dépouilles de Samarie », elles désignent ceux

2. Origène, plus d'un siècle auparavant, avait-il rapproché Isaïe 8 de l'épisode des Mages dans son commentaire sur Isaïe, perdu ? Toujours est-il que les fragments conservés du début du *Commentaire sur saint Matthieu* ne nous offre rien de tel, alors que le symbolisme des dons y apparaît à plusieurs reprises, dans la ligne d'Irénée : *Adv. Haereses,* 3, 9, 2 (P. G., 7, 870), qui deviendra par la suite un thème classique des homélies pour l'Épiphanie (*Origenes Matthäuserklärung,* III, éd. E. Klostermann, Leipzig, 1941, pp. 25-28).

que Satan, le roi d'Assur, avait réduits en captivité (référence à l'histoire du royaume du Nord). Et Cyrille d'insister sur cette libération, en se référant à Isaïe 61, 1.

Nous trouvons un écho de cette illustration de l'adoration des Mages par Isaïe 8, 1 ss., dans un tropaire que l'Église byzantine chante aux Matines de Noël. Il s'agit d'un passage du Canon de Cosmas :

> O toi à qui jadis Jacob prédit l'héritage des nations, Christ, tu es sorti de la tribu de Juda et tu es venu t'emparer de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie, après avoir changé leur égarement en foi agréable à Dieu.

Ce tropaire de Cosmas explicite en quelque sorte la lecture vétéro-testamentaire des Matines qui a précisément pour objet la prophétie d'Isaïe[3]. Comme chez l'anonyme cité plus haut, Damas et Samarie sont ici figures des Nations. Leur « égarement » (πλάνη) pourrait viser la magie, mais le texte n'est pas suffisamment explicite et embrasse plutôt toutes les croyances et cultes païens, sans discrimination.

L'idolâtrie vaincue.

Tous ces témoignages concernent l'Orient. En Occident application est faite également d'Isaïe 8, 3-4 à l'adoration des Mages ; et c'est là, semble-t-il, une donnée propre aux Églises d'Afrique.

Déjà Tertullien écrivait dans son *Contra Marcionem* (L. III, ch. 13) :

> « La puissance de Damas qu'il doit renverser, les dépouilles de Samarie qui l'attendent en face du roi d'Assur » cachent un sens plus mystérieux. Ne perdons pas de vue l'âge du nouveau-né et cherchons l'interprétation de la prophétie... Alors apparaissent du fond de l'Orient les Mages déposant aux pieds de l'Enfant-Dieu l'hommage de l'or, de l'encens; et le Christ, à son berceau, sans armes, sans combats, enlève les dépouilles de Samarie. Outre

3. Matines de la Nativité, 8e leçon; blocage de Is 7, 10-16; 8, 1-4 et 9-10.

que la richesse principale de l'Orient réside dans son or et ses parfums, comme personne ne l'ignore, c'est le Créateur qui affermit la force et la puissance de chaque nation, suivant Zacharie : *Juda s'unira à Jérusalem pour les vaincre, et ils amasseront les richesses des nations, l'or, l'argent et les étoffes précieuses en grand nombre.* David entrevoyait déjà l'honneur rendu à son Dieu, quand il s'écriait : *L'or de l'Arabie lui sera donné*; et ailleurs : *Les rois d'Arabie et de Saba mettront à ses pieds leurs offrandes.* L'Orient, en effet, fut presque toujours gouverné par des Mages, et Damas était autrefois comptée comme une dépendance de l'Arabie, avant que la distinction des deux Syries l'incorporât à la Syrophénicie. Le Christ en recevant l'hommage de son or et de ses parfums, opulence de Damas, conquit donc spirituellement sa puissance.

Par les dépouilles de Samarie, il faut entendre les Mages eux-mêmes qui, après avoir connu le Christ, après être venus le chercher sur la foi de son étoile, leur témoin et leur guide; après l'avoir adoré humblement comme leur monarque et leur Dieu, représentaient par leur foi nouvelle dans le Christ les dépouilles de Samarie, c'est-à-dire de l'idolâtrie vaincue. En effet, au lieu de l'idolâtrie, le prophète a nommé allégoriquement Samarie, diffamée par ses superstitions et sa révolte contre Dieu sous Jéroboam.

Comme on le voit, l'accent n'est plus mis ici sur Damas, mais bien sur Samarie. L'interprétation de Justin s'expliquait par les circonstances et le lieu de composition de son écrit. Pour Tertullien la puissance de Damas symbolise simplement les richesses de la Gentilité et dès lors l'offrande des Mages réalise la première partie du texte.

C'est sous un autre biais que nous retrouvons le thème de la victoire du Christ sur le diable, puisque « les dépouilles de Samarie » désignent *l'idolâtrie vaincue.*

Saint Augustin, dans un de ses sermons pour l'Épiphanie (Sermon 102, 4e pour l'Épiphanie) reprend les idées de Tertullien :

> Pour nous, honorons ce jour où se révéla notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et où il recueillit en quelque sorte les prémices de la Gentilité. N'est-ce pas alors que, selon l'oracle d'un prophète, avant de pouvoir bégayer encore les noms de son père et de sa mère, il s'empara des dépouilles de Samarie et de la

puissance de Damas, c'est-à-dire de ce qui faisait la gloire de cette ville ? Jouissant à une certaine époque de ce que le monde appelle prospérité, Damas s'était enorgueillie de ses richesses. Mais les richesses sont représentées par l'or principalement, et les Mages offrirent avec humilité de l'or au Christ. Ces mêmes Mages n'étaient-ils pas aussi les « dépouilles de Samarie », puisqu'ils l'habitaient ? Samarie désigne l'idolâtrie, à laquelle s'était livré le peuple d'Israël en se séparant du Seigneur. Avant donc de marcher avec le glaive spirituel contre le royaume du démon établi par tout l'univers, le Christ encore enfant enleva à sa domination ces premières dépouilles de l'idolâtrie, détachant les Mages à cette peste, la superstition, après les avoir déterminés à l'adorer lui-même.

L'idolâtrie des Mages, symbolisée par Samarie, était leur *magie*; toutefois, saint Augustin n'insiste pas et aucune mention n'est faite des puissances astrales ou de leur culte. Le terme « idolâtrie » (*spolia idolatriae*) est plus large et embrasse ici encore tout le culte dévoyé des Nations païennes[4].

4. Même référence à Is 8, 3-4 dans un sermon anonyme africain édité par Caillau, *S. Augustini operum supplementum* t. II, p. 40. Aucune mention n'y est faite de l'idolâtrie. Au même titre que Damas, Samarie symbolise les Gentils : « Le peuple de Damas, possesseur d'immenses richesses, les a vraiment données au Seigneur lorsque les Mages ont offert au Christ l'or qui était le maître des Gentils. Le « butin de Samarie », c'est-à-dire de la Gentilité, dont Samarie était l'emblème, lui a été donné au moment où, par l'accession des Mages à la foi, la Gentilité a paru dépouillée de tous ses biens. » Faut-il conclure de là que lecture était faite le jour de l'Épiphanie dans les Églises d'Afrique d'Isaïe 8, 3-4 ? La faveur dont jouissait le commentaire de Tertullien suffit peut-être à expliquer ces reprises ultérieures du thème.

Aucune mention d'Isaïe 8, 3-4, chez les évêques gaulois Césaire, Faust de Riez, Sedatus de Béziers. Rien non plus dans la liturgie mozarabe, pourtant particulièrement prolixe, ni chez saint Léon. Rupert de Deutz ne le mentionne ni dans son Commentaire sur Isaïe, ni dans son Commentaire de saint Matthieu. Même silence dans les homélies médiévales pour l'Épiphanie. Par contre, saint Thomas, dans son Commentaire sur saint Matthieu, rappelle l'interprétation d'Augustin (éd. Vivès, Paris 1876, t. XIX, p. 256).

L'asservissement final des nations.

Nous avons mentionné plus haut, en écho des Pères, un texte de la liturgie byzantine chanté en la solennité de la Nativité du Seigneur. Le même tropaire se retrouve dans la liturgie syrienne occidentale du 25 décembre, alors que le passage correspondant d'Isaïe n'y est cependant pas utilisé. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'un emprunt. Nulle part, en effet, les hymnes de saint Éphrem éditées par Lamy n'abordent ce thème. D'autre part le Commentaire d'Éphrem sur Isaïe ne fait pas état de Damas et Samarie figure des Mages.

Par contre une hymne d'Éphrem — ou de son école — voyant dans les Mages des Chaldéens ou Babyloniens[5], applique à l'épisode non plus tel verset précis d'Isaïe, mais ce thème général, fréquemment énoncé par le prophète, de *l'asservissement final des nations* hostiles au peuple de Dieu. En la personne des Mages, Assur qui, jadis, avait spolié, opprimé et décimé Israël, vient se soumettre au véritable Roi des Rois, le Christ. Comme toujours, l'hymnographe syrien s'exprime en termes imagés. L'histoire de la fin du royaume de Juda est le « contrepoint » de cette composition poétique.

1. Osias, Joathan et Achaz s'enflammèrent en leur combat
à cause de l'émigration qui descendit en Assur.
Les Mages, en cortège, vinrent à nous;
Le suave parfum de leurs aromates a embaumé nos ruelles.

2. Parce que tu es le Fils du Miséricordieux, tu leur as fait miséricorde dans ta bonté.
Parce que tu es le Fils du (Dieu) jaloux, ta puissance s'est vengée sur eux.
Parce que tu es le Fils du Riche, selon la mesure de leur amour,
[les Mages] ont racheté leur crime par leur oblation.

5. T.-J. Lamy, *Sancti Ephraem Syri Hymni et Sermones*, t. II, pp. 502-506. Nous sommes ici en présence d'une tradition moins ferme que celle qui voit dans les Mages des Perses (*Hymnes de saint Ephrem*, édit. Lamy, *passim*). Je dois certaines nuances de cette traduction à l'amabilité de Mgr G. Khouri Sarkis, directeur de la revue *L'Orient Syrien* (Paris) dans laquelle paraîtra prochainement une étude sur la typologie des Mages chez saint Ephrem.

3. Tu les as mélangées (ces offrandes) afin de ne pas nous attrister et de leur donner la vie.
Parce qu'ils ont spolié notre argent, ils ont apporté de l'or.
Parce qu'ils ont déchiré nos corps, ils ont apporté de la myrrhe.
Parce qu'ils ont incendié notre sanctuaire, ils ont offert l'encens à ta divinité.

4. Tu leur demandes leur myrrhe, à cause du glaive par lequel ils nous ont tués.
Tu leur demandes leur or, en compensation de nos trésors,
parce qu'ils ont spolié les trésors de la Maison d'Ézéchias.
Leur encens apaise ta divinité, parce qu'ils ont irrité ton Père.

5. Parce qu'Achaz envoya dire à l'Assyrien : Monte et sauve-moi,
ceux qui furent humiliés ont été exaltés par toi.
Ils (les Assyriens) vinrent vers toi avec leurs otages,
à cause de Jéchonias, emmené en captivité comme otage, de la Maison de David.

6. Parce que, par ses envoyés, Achaz s'était soumis à Assur,
A toi, [les Assyriens] se sont soumis par leurs légats (c'est-à-dire les Mages)
Parce que le sceptre du « petit du lion » adora,
Ils t'ont adoré, toi Adorable, les puissants qui avaient été adorés.

. . . . . .

9. Parce qu'ils ont violé, en Sion, les vierges, ils ont honoré ta Mère,
Fils virginal qui as revêtu la virginité de ta Mère,
et, la conservant intacte, es sorti de son sein.
Pour moi, tu es Enfant-Époux, et un Fils et un Dieu.

10. Les Babyloniens sont montés et ont massacré les enfants en Juda.
Grâce à toi, les enfants respirent en paix,
parce que par toi, les égorgeurs sont devenus des adorateurs.
Parce qu'ils ont méprisé les vieillards, ils ont honoré l'Enfant qui est le plus ancien de tout.

Tout le poème est construit sur des antithèses extrêmement affirmées.

1. — Dans la première strophe, à la descente des Juifs captifs en Babylonie, correspond, en antithèse, la venue des Mages babyloniens en cortège pacifique. Nos ruelles, littéralement nos souks.

2. — L'adoration des Mages est manifestation de la miséricorde du Seigneur à leur égard, de sa puissance aussi qui venge ainsi le sort imposé jadis à son peuple, comme les strophes suivantes le préciseront. L'offrande précieuse manifeste elle-même la dignité de l'Enfant : Fils du Riche.

3-4. — Ces deux strophes expriment les mêmes idées[6]. L'apport de l'or compense les spoliations, les pillages, en particulier celui du palais royal (cf. 2 R 20, 16-19 : révélation à Ézéchias). C'est en réparation des massacres commis par les troupes assyriennes — pour guérir en quelque sorte les plaies par eux causées — que les Mages apportent la myrrhe. L'encens enfin apaise la divinité outragée jadis par la destruction du Temple. L'outrage avait été fait au Père, la réparation s'adresse au Fils. Un seul et même Dieu, « irrité » jadis, est « apaisé » en ce jour.

5. — La légation d'Achaz au roi d'Assyrie (2 R 16, 7 s.) avait été une humiliation pour Juda. La venue des Mages, « légats » d'Assur ou de Babylone, est « exaltation » du peuple de Dieu. Bien plus, pour le poète, c'est comme « otages » que viennent ces Mages, afin d'effacer, de compenser la dégradation du roi Jéchonias emmené comme otage.

6. — Cette strophe revient à l'épisode de la légation d'Achaz. Le sceptre du « petit du lion » (cf. Gen 49, 9) est le roi de Juda Achaz. Le dernier vers où sont accumulés les termes exprimant l'adoration : « Ils t'ont *adoré,* toi *Adorable,* les puissants qui *avaient été adorés* », est une de ces constructions où s'est complu l'esprit des poètes syriens (cf. la célèbre strophe de l'hymne éphrémien de la Nativité : « O Dieu-Merveille, tu es merveilleux et la merveille que tu es dépasse toute compréhension... »)

9. — Après le premier vers qui poursuit l'antithèse : violation des vierges, hommage rendu à la Vierge, nous avons une acclamation à la virginité tant du « Fils virginal » que de sa Mère

6. Le sens du premier vers de la troisième strophe est difficile à saisir.

vierge. « Pour moi tu es... » : ce vers rappelle le beau passage d'un Madrocho où Éphrem prête à Marie ces paroles :

> Quel nom te donnerai-je ? vais-je t'appeler Fils, Frère, Époux ou Seigneur, toi qui as régénéré ta Mère par l'eau. Et certes, je suis ta sœur, puisque David est notre commun ancêtre; je suis ta mère puisque je t'ai conçu; je suis aussi ton épouse, sanctifiée que j'ai été par ta grâce[7]...

10. — L'antithèse continue. Les égorgeurs des enfants sont devenus adorateurs. Désormais c'est la paix, grâce au Christ-Enfant qui a changé les dispositions des Babyloniens. Ceux-ci, après n'avoir eu que mépris pour les anciens d'Israël, rendent honneur, en la personne des Mages, à l'Enfant « plus ancien que tout ». Cette dernière expression n'est pas sans offrir une analogie avec le refrain d'une composition de Romanos le Mélode dont il reste un fragment aux Matines byzantines de la Nativité :

> Pour nous est né, petit enfant, le Dieu d'avant les siècles.

La glorieuse et miséricordieuse revanche.

Ce thème de la venue vers le Christ des anciens ennemis du peuple de Dieu — thème de *la glorieuse et miséricordieuse revanche* — devait être repris au VIII[e] siècle par Cosmas dans son Canon de la Nativité déjà cité :

> Babylone reçut les dépouilles de la Reine Sion et ses richesses conquises à la pointe de l'épée; mais le Christ, par le moyen d'une étoile qui les guide, attire dans Sion les trésors de Babylone avec ses rois observateurs des astres.

C'est ce qu'exprime également ce chant de la liturgie syrienne occidentale :

> La fille de Babylone est descendue et a spolié autrefois les enfants qu'enfanta David dans l'exil amer. Puis elle se hâta et envoya les Mages avec leurs présents vers la fille de David, l'aimée du Très-Haut, proclamant la louange.

7. *Sermo* XI, pour Noël, *Op. omnia, Syr. latine,* édit. rom., 1740, t. II, p. 429.

Ces expressions peuvent nous surprendre au premier abord. Nous sommes assez peu accoutumés à considérer les Mages sous cet angle. En fait ce thème n'a jamais été commenté en Occident par les Pères non plus que par les homélistes médiévaux. Il existe pourtant dans notre liturgie romaine de l'Épiphanie un texte qui aurait pu orienter dans ce sens la réflexion de ces auteurs. Il s'agit d'une antienne assignée actuellement au *Benedictus* du sixième jour dans l'octave :

Venient ad te qui detrahebant tibi
Et adorabunt vestigia pedum tuorum (Is 60, 14).

Le texte est pris dans un sens accomodatice et sans doute est-ce le *adorabunt vestigia pedum tuorum,* évoquant le geste des Mages prosternés aux pieds de l'Enfant-Dieu, qui a commandé l'emploi de ce texte dans la liturgie de l'Épiphanie.

Mais, pour Isaïe, ceux qui viennent ainsi en toute soumission s'assujettir à la Cité de Dieu, la sainte Sion, ce sont précisément ses anciens ennemis — « les fils de ses oppresseurs ». Nous trouvons donc en quelque sorte dans les textes liturgiques orientaux de saint Éphrem et du moine Cosmas l'explicitation de notre antienne latine.

L'Orient des Mages, c'est Damas et Samarie; c'est également Assur et Babylone; ailleurs ce sera la Perse. Les variations peuvent être nombreuses, le thème de base demeure identique à travers la tradition patristique : l'Orient des Mages est toute cette zone ténébreuse sur laquelle n'avait jamais lui la lumière de la révélation monothéiste. Le combat des « fils des ténèbres » et des « fils de lumière » avait connu au cours de l'histoire d'Israël des épisodes parfois singulièrement tragiques. A la suite des Prophètes, les hymnographes des Églises orientales nous le redisent. Mais finalement la lumière devait vaincre et à Israël devaient venir s'adjoindre, dans l'adoration du vrai Dieu, tous ceux qui étaient demeurés étrangers — sinon farouchement opposés — au peuple élu. L'Orient des Mages est désormais un Orient illuminé des splendeurs de la Lumière victorieuse.

Dom J. Lemarié.

LA DESCENTE AUX ENFERS

Épiphanie aux morts

Le Symbole des Apôtres comprend un article auquel les chrétiens ne prêtent guère attention et qui ne fait pratiquement jamais l'objet d'une prédication. Ne dirait-on pas qu'on le conserve comme un meuble de famille que les enfants eux-mêmes respectent, mais nul ne s'aviserait de le rendre à l'usage auquel il était destiné ?

Il faut pourtant admettre que la descente du Christ aux enfers compte parmi les vérités de salut puisque l'Église a maintenu ce point de foi dans le formulaire le plus ancien et le plus familier du *Credo*, et que le catéchisme du Concile de Trente en fait un dogme : le chrétien professe que, au cours des trois jours où le corps du Christ est demeuré au tombeau, son âme est descendue aux enfers.

D'aucuns ont torturé les textes des Pères et des Conciles afin d'en obtenir un sens qui leur paraissait plus acceptable. En fait, ils vidaient de leur contenu des affirmations solennelles, autorisées et réitérées, et leurs efforts furent toujours désavoués, au XVI^e^ siècle ou lors de la crise moderniste. Comment ce pluriel d'*Enfers* désignerait-il le tombeau de Joseph d'Arimathie, au pied du Golgotha, si bien que par *descendit ad inferos* on signifierait simplement que le corps de Jésus détaché de la croix et enseveli a été mis au sépulcre ?

L'Église s'est toujours élevée contre toute interprétation tendant à édulcorer cette tradition qui a d'ailleurs été mise en cause

tardivement. Un problème auquel saint Thomas d'Aquin n'a pas consacré moins de huit articles de la *Somme théologique* (*III*ª *Pars*, q. 52) ne doit pas être futile.

Aucun des quatre récits évangéliques de la Passion n'exprime explicitement le fait d'une descente aux enfers. Deux auteurs écrivent simplement que Jésus « expira » (Mc 15, 37; Lc 23, 46), et les deux autres qu'il rendit l'esprit (Mt 27, 50); le grec de saint Jean (19, 30) a un tour qui mérite d'être signalé : il livra l'esprit. Le troisième évangéliste a rapporté une septième et ultime parole du Christ en croix, qui était une allusion à l'Écriture : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Ps 31, 6).

Aucun des textes sacrés ne mentionne une activité quelconque du Christ entre sa mort et sa résurrection. Les narrateurs s'en tiendront, par la suite, aux événements qui devaient se succéder jusqu'au matin de Pâques à Jérusalem et que tout le monde a pu constater. Cependant, ils n'insinuent pas davantage que l'âme de Jésus fut plongée dans le sommeil en attendant l'heure de la résurrection.

Le chrétien qui exclurait de la Révélation tout ce qui n'a pas été écrit devrait s'en tenir là : à des croyants sans tradition apostolique il ne servirait de rien de proposer une interprétation des textes scripturaires sur lesquels nous allons nous appuyer. (C'est un de ces nombreux cas où le chrétien démuni de l'autorité vivante instituée par le Christ et assistée de l'Esprit n'a plus entre les mains qu'un livre muet.)

Les « enfers ».

Les fidèles savent, avec l'Église, que la première activité du Christ qui venait de promettre au bon larron son paradis pour le jour même (Lc 23, 43) fut de descendre dans ce qu'il nous faut bien nommer « les enfers », puisque la traduction usitée dans notre langue n'a pas reculé devant ce mot.

Est-il indispensable de préciser qu'il ne s'agit point de cet enfer de cauchemar où s'est promené le spéléologue amer qu'on nomme Dante, l'enfer du Mauvais Riche? Celui-ci est opposé, dans la parabole, au « sein d'Abraham » (Lc 16, 22), expression

biblique bien connue de ses auditeurs, que Jésus n'a fait que reprendre.

Les allusions du Nouveau Testament à ce lieu — ou à cet état — d'attente de la Rédemption, et à l'intervention du Sauveur lorsque les temps furent accomplis, ne manquent pas.

Le passage obscur de la première lettre de saint Pierre (3, 19-20) relatif aux « esprits en prison », auxquels le Christ mort selon la chair, mais vivifié selon l'esprit est allé porter la parole de vie, s'éclaire à la lumière de cette révélation.

En vérité, on n'entreverrait nulle signification plausible si l'on ne savait, d'autre part, que cette croyance était répandue à l'époque apostolique.

Plusieurs textes de saint Paul ont gardé la même trace. « Il est monté, qu'est-ce à dire — demande l'Apôtre faisant allusion au psaume (68, 19) : *Montant dans les hauteurs il a emmené des captifs* — sinon qu'il est aussi descendu dans les régions inférieures de la terre ? » (Ép 4, 9).

Les écrivains sacrés empruntèrent des vocables à la mythologie grecque. La geôle ténébreuse du Tartare, ou région inférieure (*Iliade,* VIII, 4; Hésiode, *Théogonie,* 807), qui retenait captifs ceux qui avaient offensé les dieux — ainsi : Tantale, Sisyphe, Ixion, les Titans, les Danaïdes — désigne, dans la seconde épître de saint Pierre (2, 4), le lieu où sont précipités les anges prévaricateurs. Le mot figure à l'Offertoire de la messe des morts : ... *libera eas* [animas defunctorum] *de ore leonis, ne absorbeat eas Tartarus, ne cadant in obscurum...* « délivrez-les de la gueule du lion, que le Tartare ne les engloutisse point, qu'ils ne tombent pas dans les ténèbres ». Un traducteur substitue le mot d'abîmes à celui de Tartare qui suggère plutôt l'Asie Centrale à nos contemporains, et un autre parle de « gouffre terrible ». Venance Fortunat ne s'était pas embarrassé de périphrases quand il rythmait l'hymne du *Vexilla Regis.* « Il a ravi au Tartare sa proie. » Les portes d'airain du Tartare ont une image correspondante avec les « portes de la Mort », ou les « portiers du pays de l'Ombre » (Jb 38, 17, et d'autres textes comme au Cantique d'Ézéchias, Is 30, 9, et Ps 9, 14; 107, 18). Zeus descendit dans le Tartare où il délivra les Cyclopes et les Hécatonchires dont il se fit des alliés. Par quelle aberration l'emprunt

d'un mot païen soulèverait-il un problème de fond ? Comme si le nom de Géhenne (Mt 5, 22 ; 23, 15, 33 ; Mc 9, 42, 46 ; Lc 12, 5 ; Jc 3, 6) était moins troublant pour désigner le mystérieux séjour des damnés, sous couleur qu'il est d'origine sémite!

L'Écriture emploie deux mots équivalents dont l'un, qui figure la première fois dans la Bible quand Jacob se désespère devant la mort de son fils (Gn 37, 35) a une origine inconnue tandis que l'autre est emprunté à l'antiquité grecque : *Shéol* et *Hadès*. Le Shéol était ce séjour ténébreux, chez les Juifs, que nous ne verrons s'éclairer que peu à peu, jusqu'au moment où l'Ancien Testament débouche sur l'Évangile. L'Hadès, selon la version des Septante, a cédé dans le vocabulaire chrétien la place à un terme plus familier, qui sent le soufre et le feu, et qui vient dans la déclaration solennelle du Christ instituant l'Église : « Et les portes de l'enfer ne tiendront pas contre elle » (Mt 16, 18). Il s'agit ici des puissances du Mal qui ont causé la mort des âmes et des corps que le Christ a délivrés et rendus ou promis à la vie éternelle.

Nos pères dans la foi sont d'accord sur la descente du Christ dans l'Hadès, le Shéol, qu'on appellera enfers, mot qui implique l'idée de dessous.

Ces notions sont issues d'un système qui appartient aujourd'hui à l'histoire de la cosmologie. Les expressions « ici-bas », ou « là-haut », pour désigner la terre où nous sommes et le ciel considéré comme un lieu, sont des survivances de ces conceptions qui peuvent paraître naïves et qui, en tout cas, sont dépassées. Pourtant il n'a jamais été fait au croyant le devoir de s'attacher à ce qui ne saurait être l'objet même de la foi, mais un moyen normal d'expression. Il ne viendrait à personne l'idée absurde de soutenir que Copernic a ruiné les mythes poétiques d'Homère et de Virgile qui ont chanté la descente aux enfers d'Ulysse et d'Énée[1]. Dans un autre ordre, la connaissance surnaturelle ac-

1. Hadès, d'abord un nom propre chez Homère, en est venu à désigner la place, le lieu des morts avec l'expression Ἀιδόσδε, « chez Hadès ». Virgile s'est inspiré d'antiques « Catabases » grecques ou descentes dans l'Hadès. Le poète du VI[e] Livre de l'Énéide en prenait d'ailleurs à son aise avec ses sources en situant l'Hadès on ne sait où dans la stratosphère, entre la terre et la lune. Il n'est pas sans intérêt de souligner que la descente aux enfers

quise par révélation ne saurait dépendre d'une hypothèse scientifique susceptible d'être remise indéfiniment en cause, mais rien n'empêche qu'elle emprunte le langage du temps. Comment, d'ailleurs, les hommes pourraient-ils parler autrement des réalités de l'au-delà ?

Il s'agissait du sort de ceux qui avaient vécu et qui étaient morts avant le Christ, plus particulièrement des patriarches et des justes de l'ancienne Loi. Pour eux et pour les enfants morts sans baptême, le mot limbe, qui ne figure pas dans la Bible, fut adopté par une tradition chrétienne d'ailleurs tardive. Profondeurs, abysses, lieux bas, bordure ou lisière (*limbus*) ne sont que des supports imaginatifs nécessaires à l'expression d'une réalité incorporelle.

Les hommes sont bien obligés d'employer le matériel qui est à leur usage — Dieu lui-même s'est soumis à cette loi qui est son œuvre — et les mots sont épais et maladroits quand il s'agit d'exprimer l'ineffable. Les vocables engagés dans l'ordre le plus matériel sont d'ailleurs les moins trompeurs : avec eux il est manifeste que la réalité qu'ils indiquent n'est pas celle qu'ils sont destinés à enserrer. Si la cosmologie qui est impliquée dans la

n'est pas l'exclusivité des poètes : « Dans plusieurs de ses dialogues, écrit Franz Cumont, Platon parlait avec tant de précision du transfert des âmes dans les entrailles de la terre, que même la subtilité de ses interprètes tardifs éprouvait quelque peine à donner au texte une autre portée, bien que certains l'aient tenté » (*Lux Perpetua*, Paul Geuthner, 1949, p. 215). Allons ! La Bible n'est pas le seul ouvrage à donner de la tablature aux commentateurs friands de solutions éthérées.

Le thème de la descente aux enfers se retrouve en d'autres mythologies. L'une des plus célèbres — en tout cas, particulièrement intéressante — est celle d'Ishtar, Circé maléfique du panthéon assyro-babylonien. La sœur vindicative d'Ereshkigal, souveraine des enfers, dont elle était d'ailleurs une pourvoyeuse insigne, « faisant se battre des frères qui étaient en bons termes, et abandonner l'amitié par l'ami », voulut descendre « vers la terre sans retour, vers la maison d'où l'entrant ne sort pas ». Selon l'épopée de Gilgamesh (Charles Virolleaud, *Histoire des Littératures*, I, « Encyclopédie de la Pléiade » (p. 27) l'irascible Ishtar n'essayait point de forcer les enfers afin d'en ramener les habitants à la vie et à la lumière, mais pour que les morts, bien plus nombreux que les vivants, les exterminent et les dévorent. Le détail du texte accentuerait encore l'originalité biblique qui nous transporte, avec les mêmes termes parfois ou des images apparemment similaires, dans un univers d'idées absolument nouveau.

descente aux enfers — ciel, terre, eaux inférieures et monde souterrain — est périmée, tant mieux : nous ne risquerons plus de recevoir une image puérile et nous irons vers la signification profonde d'une réalité spirituelle.

Un enseignement commun.

Saint Ignace d'Antioche fut l'un des principaux qui nous ait laissé, dès l'an 107, son témoignage sur la croyance en la descente aux enfers : « Comment pourrions-nous vivre sans le Christ, alors que les prophètes eux-mêmes, ses disciples en esprit, l'attendaient comme leur maître ? Et c'est pourquoi celui qu'ils attendaient avec raison les a par sa présence délivrés des morts » (*Lettre aux Magnésiens,* IX, 2).

Une autre lettre, seulement attribuée à l'évêque d'Antioche, stipule que « le Christ est descendu seul aux Enfers, mais en est remonté avec une multitude » (*Lettre aux Tralliens,* IX, 2).

Vers la fin du II^e^ siècle, saint Irénée transmet le même enseignement : « Le Seigneur descendit dans les lieux qui sont sous terre et il leur annonça son arrivée, ainsi que la rémission des péchés accordée à ceux qui croient en lui » (*Adversus Haereses,* Migne, P. G., VII, 1058).

Eusèbe prêtera à Thaddée ces paroles qui témoignent au moins que, si elles n'ont pas été prononcées à Edesse par le disciple du Seigneur, elles correspondaient à la catéchèse primitive : « Je leur prêcherai comment il a été crucifié, est descendu aux Enfers, a brisé la barrière qui n'avait jamais été brisée, a ressuscité les morts et après être descendu seul, est remonté avec une grande multitude auprès de son Père » (*Histoire Ecclésiastique,* I, XIII, 22).

Au milieu du IV^e^ siècle, l'église de Jérusalem était entretenue, par saint Cyrille, dans la conviction que le Christ « descendit sous terre pour y racheter les justes[2] ». Il apparaissait au Patriar-

2. Au siècle suivant, son homonyme d'Alexandrie prolongera le même enseignement. Cf. A.-M. DUBARLE, *Les conditions du salut avant la venue du Sauveur chez saint Cyrille d'Alexandrie,* dans *Rev. des Sc. Phil. et Théol.,* 1948, pp. 359-362, qui complète utilement notre bibliographie.

che que la logique la plus élémentaire exigeait cette conséquence de la Rédemption : « Comment, demandait-il à ses catéchumènes, les vivants dont la plupart ne sont pas des saints, pourraient-ils jouir de la grâce quand les justes emprisonnés depuis Adam ne recevraient pas enfin la liberté ? » (*Catéchèses,* P. G., XXXIII, 469).

De telles attestations, que beaucoup d'autres pourraient renforcer, suffiront bien à montrer que la descente du Christ au séjour des justes attendant la délivrance était l'objet d'un enseignement commun durant les trois premiers siècles de l'Église. Il est entré sans violence et comme naturellement, non point à la suite de controverses doctrinales, dans le formulaire des vérités à croire proposé aux candidats au baptême. Il fait sa première apparition avec un rituel baptismal du nord de la Macédoine. A la fin du IV^e^ siècle, Rufin d'Aquilée signale, en effet, que les catéchumènes de son église affirment dans leur profession de foi : *Cruxifixus sub Pontio Pilato et sepultus.* DESCENDIT AD INFERNA. *Tertia die resurrexit.* Nous tenons, à une variante de détail insignifiant près, l'expression même du Symbole des Apôtres, universellement reçue dans l'Église catholique.

Un travail de compilation qui passe en revue toute la littérature patristique, les thèses des diverses écoles de théologie, la collection des opinions plus ou moins aberrantes qui ont provoqué les interventions des apologistes de la foi chrétienne, les recherches d'exégèse, aboutit à cette conclusion que cet article du *Credo* n'est pas sorti comme tel autre de la volonté d'exclure une erreur : « Il est né de la conscience chrétienne cherchant, sous le contrôle des autorités compétentes et avec leur concours, à compléter la formule de sa croyance touchant la vie, la mort et la glorification du Christ[3]. »

L'universalité du salut.

Ainsi, moins que l'inquiétude sur le sort des hommes qui ont précédé la venue du Sauveur, le besoin d'en connaître davantage sur la personne et l'œuvre du Christ aurait été, au premier chef,

3. H. QUILLIET, *Dictionnaire de théologie catholique,* art. « Descente de Jésus aux enfers », t. IV, col. 55-619.

le mobile des recherches qui ont abouti à la formulation de ce point de doctrine. Quoi qu'il en soit, le dogme de la descente aux enfers établit l'universalité du salut apporté par le Christ à tous les hommes. Inséré dans le cours du temps, le sacrifice du Rédempteur jouit d'un effet rétroactif. A mesure qu'ils arrivent à l'existence, dans le cas lui-même où il ne leur soit jamais donné d'en prendre conscience, la destinée des humains est orientée vers le Christ. Mais la multitude des vivants qui s'étaient succédé depuis la création du premier homme, et que la terre avait repris, avaient été sous le coup de la mort rédemptrice du Seigneur.

La liturgie romaine atteste cette croyance commune. Le diacre chante, à l'*Exultet* de la nuit pascale : « Voici la nuit où, brisant les chaînes de la mort, le Christ est remonté vainqueur des Enfers. » Les premiers mots du prêtre après la Consécration font mémoire de ce mystère qu'il associe à celui de l'Ascension : *Unde et memores, Domine... ab inferis resurrectionis...* « C'est pourquoi, Seigneur, en mémoire de la bienheureuse Passion du Christ votre Fils Notre Seigneur, de sa Résurrection du séjour des morts et aussi de son Ascension dans la gloire des cieux... »

Un grand thème familier des auteurs de l'Église primitive joint la descente du Christ dans les eaux du Jourdain, le jour du baptême, et sa descente aux enfers entre sa mort corporelle et sa résurrection : c'est le même mystère de l'efficacité régénératrice de l'Homme-Dieu.

Un texte du II^e^ siècle met sur les lèvres du Christ aux enfers cette déclaration qui fait écho à cette tradition : « Je suis descendu et me suis entretenu avec Abraham, Isaac et Jacob, avec vos pères les prophètes et je leur ai annoncé aux Enfers le repos dans les cieux où ils viendront. De ma main, je leur ai donné le baptême de vie[4]. »

4. « Testament en Galilée », *Patrologia orientalis*, IX, 209-210; J. Lemarié, *La manifestation du Seigneur*, coll. « Lex Orandi », ch. XI, « Le Baptême dans le Jourdain et la Descente aux Enfers », pp. 311-320; L. Bouyer, *Le Mystère pascal*, coll. « Lex Orandi », pp. 361-365; J. Daniélou, *Théologie du judéo-christianisme*, vol. I, pp. 248-249; Dom Olivier Rousseau, « La Descente aux Enfers, fondement sotériologique du Baptême chrétien », *Mélanges Jules Lebreton*, t. II, pp. 273-297.

En vérité, les porte-parole de la communauté judéo-chrétienne et les Pères de l'Église qui témoignent de la tradition relative à la descente du Christ aux enfers visent Abraham et les justes de l'Ancien Testament. Des lettrés ne se résignaient pas à exclure de la Rédemption des sages comme Socrate ou Sénèque qui leur semblaient d'obscurs et lointains fourriers de l'ordre nouveau. Ces aspirations généreuses étaient timides et faibles auprès de l'enseignement primitif traduit parfois dans un rude langage et transposé plus tard dans des images réalistes. Alors que nous ne risquons des mots abstraits autour de ce mystère qu'avec mille précautions, nos Pères dans la foi faisaient un dessin!

Nous juxtaposerons le texte d'un évêque d'Asie Mineure et l'évocation d'une mosaïque de Grèce au XI[e] siècle, qui en est l'illustration saisissante :

« Depuis que le second Adam a retiré le premier des profondeurs de l'enfer comme il avait retiré Jonas du ventre du poisson et que, à la grande honte du trompeur, il a rendu citoyen du ciel celui qui avait été trompé, les portes de l'enfer se sont fermées et celles du ciel, grandes ouvertes, ont livré passage à ceux qui sont montés avec foi[5]. »

La mosaïque d'une église proche d'Athènes, qui nous offre un tableau synthétique d'une Descente aux Enfers, a fait de cette pensée de saint Grégoire le Thaumaturge le motif central de l'Anastasis. Un Christ triomphant a forcé les portes de la mort. Le sépulcre est ouvert. Saint Jean-Baptiste et des disciples ont déjà été libérés de ce que son père Zacharie appelait « les ténèbres et l'ombre de la mort » (Lc 1, 79). David et Salomon lui-même sont sauvés. Le Rédempteur foule aux pieds l'ennemi du genre humain enchaîné qu'il terrasse de sa croix comme d'une lance. De l'autre main stigmatisée, il relève Adam du plus profond de l'abîme. Une Ève suppliante le suit dans le même mouvement de résurrection.

Tant pis pour celui qui sourirait devant une telle représentation infiniment plus remarquable par sa grandeur que par sa

5. Saint Grégoire le Thaumaturge, Sermon pour tous les saints; P. G., X, 1201.

naïveté. (Comme si tout langage humain n'était point « naïf » par nature quand il balbutie au seuil du mystère!) Péguy était plus intelligent lorsqu'il prêtait à Jésus ce monologue de 7.664 vers — la seule chanson de geste dans la littérature française depuis le Moyen Age — pour célébrer la femme qu'il nous faut appeler, avec le Seigneur, la « mère de notre mère » :

> Et je vous aime tant, mère de notre mère,
> Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux,
> Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
> Un regard inventé pour une autre lumière.
> . . . . . .
> Et moi je vous salue ô la première femme
> Et la plus malheureuse et la plus décevante
> Et la plus immobile et la plus émouvante,
> Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre Dame[6].

Adam et Ève ne sont que les premiers de « la foule immense, impossible à dénombrer, de toute nation, race, peuple et langue », que saint Jean a vue devant le trône et devant l'Agneau (Ap 7, 9).

Les exégètes de l'Apocalypse reconnaissent dans ces personnages « vêtus de robes blanches, des palmes à la main », les martyrs chrétiens « qui viennent de la grande épreuve » sous Néron. Les prédicateurs de la Toussaint annoncent l'avènement du Fils de l'Homme qui entraîne la glorification des enfants de Dieu.

Mais au regard de Celui pour qui « un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour » (2 P 3, 8) le commencement et la fin sont dans un éternel présent. La science des origines de l'homme ne pratique des brèches dans le mur de la préhistoire que pour ouvrir de nouvelles perspectives vertigineuses sur le Royaume du Christ. Les récentes photographies d'agence montrant des terrassiers qui se découvrent et se signent en trouvant au bout de leur pioche les restes humains les plus anciens du globe actuellement connus prennent, pour le croyant, une dimension sacrée. Les admirables chevaux rouges et le gracieux poney

6. *Eve*, 93e et 98e strophe.

noir qui nous attendaient depuis quinze mille ou vingt-cinq mille ans dans une grotte de Dordogne font lever de notre cœur un sentiment fraternel pour celui que je ne me retiens pas d'appeler : le Maître de Lascaux, comme on dit : le Maître de Moulins ou : le Maître de Flémalle. Son nom est inscrit dans la pensée de Dieu plus profondément que son œuvre dans le rocher souterrain. Il habite — et avec lui combien de milliards de semblables ? — en celui pour qui il n'y a pas d'inconnus, ni d'avant ni d'après.

Si le dogme de la Descente aux Enfers projette une telle lumière de foi dans l'infrastructure de la famille humaine, n'est-ce pas une légèreté que de la négliger ? Il est de nature à dilater la vue catholique des hommes et des événements. Il accorde notre espérance à la miséricorde de Dieu qui a tout juste la profondeur de la Rédemption.

Nous exprimons ainsi, sous le mode idéologique qui est plus familier, la vérité que la Bible révèle par un fait concret.

Soulignons, au passage, cette cause permanente de malentendus entre des esprits imbus de philosophie, toujours portés à réduire le réel à une abstraction, et la Parole de Dieu qui exprime en termes d'existence ce qui est. Les moins versés d'entre nous dans les exercices d'idées trouvent leur satisfaction quand, ayant pensé le fait, ils en ont extrait sa conclusion universelle.

Tel est le cas du mystère qui nous a retenus : il nous est enseigné que le Christ est descendu aux enfers pour nous inculquer que l'œuvre du salut englobe l'humanité totale.

Le dogme de la descente aux enfers pose du même coup le problème des rapports entre l'Histoire Sainte et l'histoire générale des hommes. La distinction est légitime : la suite des événements qui ont marqué la formation du peuple messianique, l'arrivée du Rédempteur et l'établissement de l'Église chargée d'apporter les moyens de salut aux générations à venir, peut être envisagée à part.

Toutefois, loin d'être hétérogènes, les deux coulées de faits, sacrée et profane, composent la même trame de la famille humaine issue d'une souche unique, comme elle est assumée, devant la Justice de Dieu, par un unique Rédempteur.

La généalogie du Christ selon la chair ne doit point nous faire concevoir, après une bifurcation de l'histoire à partir d'Abraham,

deux plans dont l'un serait celui de la Rédemption, tandis que l'autre relèverait de la loi naturelle et de la miséricorde divine. Les textes de l'Écriture qui situent *personnellement* l'Homme-Dieu à l'origine sont formels : « Tout fut par lui et sans lui rien ne fut », écrit saint Jean (1, 3) du Verbe. « C'est en lui qu'ont été créées toutes choses », dira saint Paul aux Colossiens (1, 16) du Fils « par qui il a fait les siècles » (Hé, 1, 2). L'on sait que cette dernière expression biblique désigne l'univers. Au reste, la même épître (1, 10) en reprenant au bénéfice du Christ un passage des psaumes, l'affirme sans ambages : « C'est toi, Seigneur, qui aux origines fondas la terre. Le Christ, en qui tout fut créé, sauve tout ce qui peut être sauvé.

Quelles que soient les interprétations des deux fameux passages de la première lettre de saint Pierre aux « étrangers de la Diaspora » — la prédication aux « esprits en prison » a pu sembler viser la génération de Noé, c'est-à-dire la plus perverse, et l'annonce de la Bonne Nouvelle « même aux morts » concerner les âmes rebelles, les anges déchus — il faut retenir que cette portée illimitée de l'œuvre rédemptrice en est certainement le sens le plus fondamental.

Ces textes témoignent de l'universalisme de la première catéchèse. Ils ont fondé le cinquième article du Symbole d'après le catéchisme du Concile de Trente, qui nous apparaît comme une pièce essentielle de la catholicité de la religion chrétienne.

La descente du Christ aux enfers, c'est la manifestation efficace[7] du Seigneur à tous ceux qui ont précédé dans le temps le Sacrifice rédempteur, somme toute : une épiphanie à ceux qu'une impropriété de langage nous fait appeler des morts.

M.-H. Lelong, O. P.

7. Un théologien parlerait ici de « causalité efficiente ». D'après saint Thomas, la vertu de la Passion du Christ, cause universelle du salut des hommes, vivants ou morts, est appliquée aux premiers par le moyen des sacrements qui les configurent à cette Passion, aux autres par la descente aux enfers (*Sum. theol.*, III^{a} Pars, q. 52, art. 1, *ad* 2^{m}).

« SEIGNEUR, TU ME SONDES ET TU ME CONNAIS... »

Psaume 139

Le Psautier, d'abord livre de prière et de chant du peuple juif, est devenu aussi le livre de la prière chrétienne, tant officielle que privée. Il a nourri l'oraison de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge.

Parmi ces chants inspirés, quelques-uns sont particulièrement chers au cœur des croyants ; on y revient sans cesse parce qu'ils correspondent davantage aux aspirations les plus profondes de l'âme qui cherche l'amitié divine.

A ce point de vue, le psaume 139 est vraiment unique. Il ne constitue pas seulement un sommet de la poésie et de la théologie de l'Ancien Testament : c'est surtout une prière lumineuse et très ardente, exprimant les sentiments les plus intimes de l'âme consciente de la présence et de la transcendance divines. C'est plus qu'une pieuse méditation : nous sommes en présence d'une véritable contemplation, très personnelle et très profonde, qui a pour objet la science et la présence universelles de Dieu et son action merveilleuse déjà dans le sein maternel.

Les deux notes qui dominent tout le chant : l'intimité divine et le sens du mystère, sont proprement contemplatives.

En effet, loin de composer un traité abstrait sur l'omniscience et la présence de Dieu, le psalmiste considère ces attributs divins dans leurs rapports avec sa personne individuelle. Pour lui, cette présence et cette providence sont une réalité vivante et profondément vécue. On dirait qu'il sent constamment fixé sur lui le regard de Dieu plein de sollicitude. C'est de ce sentiment que jaillit une conversation familière, un colloque intime entre le poète et Dieu. Dans les autres prières contenues soit dans le psautier soit dans les écrits des prophètes, le passage de la deuxième personne à la troisième est très fréquent : tantôt on parle à Dieu, tantôt on parle de Dieu. Notre psaume s'adresse tout entier à Dieu ; son auteur ne perd pas un instant le sens de la présence de l'Ami, il expérimente la douce impossibilité d'échapper à l'emprise de Dieu.

Mais l'expérience de l'intimité divine ne serait pas authentique, si elle ne donnait pas en même temps le sens de la transcendance de Dieu, le sens du mystère. Intimité et transcendance : ces deux pôles semblent s'exclure, mais en réalité c'est leur union qui caractérise la vraie mystique. Le Dieu qui se donne à l'âme croyante est à la fois immanent et transcendant.

Dieu s'est révélé à l'auteur de notre psaume en tant que Dieu, comme celui qui dépasse les limites étroites de l'intelligence humaine. Aussi le psalmiste, loin de rapetisser ce Dieu, lui laisse-t-il toute sa grandeur.

> D'après qui pourriez-vous imaginer Dieu ?
> et quelle image pourriez-vous en offrir ? (Is 40, 18).

Ce qui ne cesse d'émerveiller le poète, c'est précisément la connaissance tout intime dont Dieu l'enveloppe (v. 6), et le nombre infini des pensées que sa providence affectueuse lui prodigue (vv. 17-18). Il se rend compte que la réalité divine de cette science et de cette providence le dépasse :

non seulement tout ce qu'il pourrait exprimer resterait au-dessous de ce qu'il sent, mais même tout ce qu'il a pu expérimenter n'est rien en face de ce qu'est Dieu.

C'est grâce au don de sagesse, qui est essentiellement le don du contemplatif, que le poète a pu goûter, de façon expérimentale, la douceur de l'intimité divine ; et c'est grâce au don d'intelligence que les objets de la foi, naturellement obscurs et invisibles, ont acquis soudain de l'éclat : le croyant devient presque un voyant. Par ce don de l'Esprit-Saint, l'intelligence « prend son essor vers les sublimes hauteurs, descend jusqu'aux détails de la vie humaine, avec la mobilité de l'Esprit lui-même[1] ».

A cette grâce d'oraison exceptionnelle s'est ajouté un don insigne d'ordre charismatique : celui de savoir traduire, au profit des autres âmes désireuses de Dieu, et d'une manière lumineuse et saisissante, le contact intime vécu avec Dieu. Le fruit mûr et exquis de cette double grâce est un psaume vraiment divin.

La beauté remarquable de ce chant, son originalité, sa profondeur conviendraient bien au roi psalmiste, à David, comme le veut le titre hébreu (v. 1[a] : « Psaume de David »). Cependant les nombreuses expressions araméennes qu'on rencontre dans le texte original[2] suggèrent une époque beaucoup plus récente.

On peut diviser le psaume en quatre strophes, de longueur à peu près égale :

1. la science universelle de Dieu (1[b]-6),
2. son omniprésence (7-12),
3. son action dans le sein maternel (13-18),
4. désirs et demandes du psalmiste (19-24).

1. Dom Anschaire Vonier, *L'Esprit et l'Epouse*, Éd. du Cerf, 1947, pp. 157-158.

2. Les mots *râba'* (*se coucher*, v. 3), *millâh* (*parole*, v. 4); *sâlaq* (*monter*, v. 8) relèvent de la langue araméenne.

Traduction

1. *L'omniscience divine* (1[b]-6).

Yahwé, tu me sondes et tu me connais,
tu sais, toi, quand je m'assieds et quand je me lève,
tu pénètres ma pensée de loin.
Si je marche et si je me repose, tu le discernes,
toutes mes démarches te sont familières.
La parole n'est pas encore sur ma langue,
que déjà, Yahwé, tu la connais tout entière.
Par derrière et par devant, tu m'assièges
et tu poses ta main sur moi.
Science trop merveilleuse pour moi,
elle est (trop) élevée : je n'y puis atteindre.

2. *L'omniprésence de Dieu* (7-12).

Où aller loin de ton esprit,
où fuir loin de ta face ?
Si je monte au ciel, tu y es ;
si je me couche au shéol, t'y voilà.
Si je prenais les ailes de l'aurore
pour aller habiter aux extrémités de la mer,
Là encore ta main me conduirait,
et ta droite me saisirait.
Si je pensais : au moins les ténèbres me couvriront,
et la lumière autour de moi (se changera en) nuit, —
Même l'obscurité n'est pas obscure pour toi,
et la nuit brille comme le jour ;
les ténèbres sont comme la lumière.

3. *L'action de Dieu dans la vie naissante* (13-18).

Car c'est toi qui as formé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
Je te rends grâces de ce que tu es souverainement merveilleux,
tes œuvres sont merveilleuses.
Tu connaissais très bien mon âme,
mes os n'étaient point cachés devant toi,
Lorsque j'étais fait dans le mystère,
que j'étais brodé dans les profondeurs de la terre.
Tes yeux voyaient mes actions (futures),
et dans ton livre elles étaient toutes inscrites.
Les jours (de ma vie) étaient déterminés d'avance
avant qu'aucun d'eux n'existât.
Mais pour moi, ô Dieu, que tes pensées sont impénétrables,
que la somme en est immense!
A les compter, elles dépasseraient les grains de sable;
en aurais-je fini, que je serais encore avec toi.

4. *Désirs et demandes* (19-24).

O Dieu, puisses-tu faire périr le(s) méchant(s)!
et vous, hommes de sang, éloignez-vous de moi!
Eux qui se révoltent insidieusement contre toi,
qui se soulèvent vainement, — tes ennemis.
Ne dois-je pas haïr, Yahwé, ceux qui te haïssent
et sentir du dégoût pour ceux qui s'insurgent contre toi?
Je les hais d'une haine parfaite,
ce sont pour moi des ennemis.

Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur,
éprouve-moi, et connais mes pensées.
Vois si je suis une mauvaise voie,
et conduis-moi sur la voie de l'éternité!

1. *L'omniscience divine* (1ᵇ-6).

Le premier stique recèle, sous une apparence très simple, une richesse extraordinaire :

Yahwé, tu me sondes et tu me connais (v. 1ᵇ).

Les deux verbes « sonder » et « connaître » ont, en hébreu, une signification et une résonance singulières, le premier désignant une connaissace profonde et pénétrante, et le second impliquant une connaissance affective, pleine d'amour. Le verbe que nous avons traduit par « sonder » s'emploie pour exprimer la connaissance de ce qui est caché, dans la nature et dans l'homme. Il signifie « explorer » un pays étranger (Jg 18, 2), connaître parfaitement les choses secrètes (Ps 44, 22ª). En particulier, ce mot se trouve souvent dans la formule sémitique : « sonder les cœurs » :

Le cœur est compliqué plus que tout,
et pervers! qui peut le pénétrer?
Moi, Yahwé, qui sonde les cœurs
et éprouve les reins,
Pour rendre à chacun d'après sa conduite,
selon le fruit de ses œuvres (Jr 17, 9-10).

Avec la même facilité, Dieu connaît ce qui se cache dans l'abîme de la mer et dans le cœur humain :

(Le Seigneur) sonde les profondeurs de l'océan
et le cœur (humain),
et il connaît ses desseins les plus subtils (Si 42, 18)[3].

C'est donc d'une façon profonde et parfaite que Dieu

3. Le texte hébreu de ce passage porte bien le même verbe (*khâqar*).

sonde les profondeurs de notre cœur, bien au-delà encore des « profondeurs de l'âme » dont parlent les psychanalystes...

Une connaissance si pénétrante aurait de quoi nous effrayer, si elle n'était pas en même temps pleine d'amour et de tendresse. L'autre verbe : « tu me connais » implique cette nuance consolante et encourageante. Pour le Sémite, « connaître » (*yâda'*), loin de signifier une connaissance purement abstraite et théorique, veut dire connaissance affective. De nombreux passages bibliques, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, peuvent être cités dans ce sens : si Dieu est dit « connaître » quelqu'un, c'est qu'il lui accorde son amour, un amour de prédilection ; si l'homme « connaît » Dieu, c'est qu'il « s'attache à lui par amour », en faisant sa volonté. Si Yahwé « a connu » Abraham (Gn 18, 19 ; cf. Sg 10, 5), David (2 S 7, 20) et Jérémie (Jr 1, 5), cela signifie qu'il les a distingués et choisis ; s'il dit à son peuple : « Je n'ai connu que vous de toutes les familles de la terre » (Am 3, 2), c'est qu'il a aimé Israël d'un amour de prédilection. — C'est dans le même sens que le Bon Pasteur « connaît » ses brebis (Jn 10, 14), que « le Seigneur connaît les siens » (2 Tm 2, 19).

De même, l'homme « qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu » (1 Jn 4, 8). « Connaître Dieu » signifie l'aimer et, par conséquent, accomplir sa volonté. En rappelant au roi Joaqim l'exemple de la droiture de son père Josias, qui avait pratiqué la justice et le droit et jugé la cause du pauvre et du malheureux, Jérémie, au nom de Yahwé, s'écrie : « Me connaître, n'est-ce pas cela ? — oracle de Yahwé » (Jr 22, 16). Le texte le plus clair et le plus fort, cité deux fois par Notre-Seigneur (Mt 9, 13 ; 12, 7), est celui d'Osée qui proclame au nom de son Dieu :

Ce que je veux, c'est l'amour, non les sacrifices,
la connaissance de Dieu, plutôt que les holocaustes (Os 6, 6).

Ce parallélisme entre « amour » et « connaissance de Dieu » qui prouve l'équivalence pratique des deux termes, se retrouve encore dans un psaume :

Puisque moi il m'aime[4], je le délivrerai ;
je le mettrai hors d'atteinte, puisqu'il connaît mon nom.
(Ps 91, 14)

Nous avons tenu à expliquer plus longuement le premier stique du psaume, parce qu'il importe souverainement de se faire une idée juste de cette connaissance dont Dieu nous enveloppe : il ne s'agit pas d'une surveillance sévère, mais d'une sollicitude bienveillante qui doit inspirer la confiance au lieu de la crainte. L'auteur du livre de Job a exprimé le sentiment de crainte décourageante que l'homme peut éprouver sous le regard de Dieu.

Qu'est-ce donc que l'homme pour en faire si grand cas,
pour fixer sur lui ton attention,
Pour l'inspecter chaque matin,
pour le scruter à tout instant ?
Cesseras-tu enfin de me regarder,
le temps que j'avale ma salive ?
Si j'ai péché, que t'ai-je fait, à toi,
l'observateur attentif de l'homme ?
Pourquoi m'as-tu pris pour cible,
pourquoi te suis-je à charge ? (Jb 7, 17-20).

Pour le psalmiste, Dieu n'est pas un surveillant exigeant, mais l'ami. Dans la connaissance et la présence de cet ami qui le suit à travers tous les instants de sa vie comme à travers toutes ses actions, il trouve un motif de confiance et d'admiration.

4. Le verbe hébreu employé ici signifie littéralement : « s'attacher par amour » (il se trouve encore dans Dt 7, 7; 10, 15).

Tu sais, toi, quand je m'assieds et quand je me lève,
tu pénètres ma pensée de loin (v. 2).

La formule « s'asseoir et se lever », analogue à une autre expression fréquente dans la Bible, « entrer et sortir » (Ps 121, 8; Ac 1, 21), indique toutes les démarches qu'on peut faire. Dieu ne les connaît pas seulement, il les domine : c'est ainsi que Yahwé dit à Sennachérib, roi des Assyriens :

Je sais quand tu te lèves et quand tu t'assieds;
tu sors et tu entres, et je le sais (Is 37, 27-28; 2 R 19, 27).

« Tu pénètres ma pensée de loin » : « Depuis le début, explique Théodoret[5], et bien des siècles avant de me créer, tu as prévu non seulement mes actions, mais aussi mes pensées futures. » Pour Dieu, point de différence entre ce qui est près et ce qui est loin.

Ne serais-je un Dieu que de près, — oracle de Yahwé, —
de loin ne serais-je plus un Dieu?
Un homme peut-il se terrer dans une cachette
sans que je le voie? oracle de Yahwé.
Le ciel et la terre,
n'est-ce pas moi qui les remplis? (Jr 23, 23-24).

Dieu connaît nos pensées « de loin », au point de vue de l'espace, du haut du ciel; et au point de vue du temps, bien avant qu'elles aient été conçues.

Si je marche et si je me repose, tu le discernes,
toutes mes démarches te sont familières (v. 3).

L'équivalent hébreu du verbe « tu discernes », très bien

5. P. G., 80, 1933 D.

traduit par saint Jérôme par *eventilasti*[6], désigne l'opération du paysan qui « vanne » pour séparer la balle du bon grain ; c'est une métaphore très expressive pour marquer une connaissance parfaite.

« Tu connais de façon familière toutes mes voies » : Job nous le dit aussi :

> Ne voit-il pas ma conduite,
> ne compte-t-il point tous mes pas ? (Jb 31, 4).

Le texte original se sert ici d'un verbe « connaître intimement » (*hiskîn*) que nous retrouvons dans un passage remarquable du même livre de Job.

> Vis donc en intimité avec Dieu et en paix[7] :
> ainsi ton bonheur te sera rendu (Jb 22, 21).

La suite de ce texte de Job (vv. 22-29) contient une belle illustration de la parabole du trésor caché (Mt 13, 44) : Jette ton or, dit Eliphaz à son ami Job, parmi les cailloux du torrent (v. 24), afin que le Tout-Puissant soit ton trésor (v. 25) et ta seule joie (v. 26). Le vrai trésor caché dans le champ, c'est l'amitié avec Dieu : ayant découvert son prix inestimable (cf Sg 7, 7-14), on s'en va avec joie vendre tout ce qu'on a...

Le verset de notre psaume et Job 22, 21 se complètent mutuellement de façon heureuse : Dieu, lui, connaît familièrement toutes nos démarches, nous dit le psalmiste ; de notre côté, nous dit l'auteur du livre de Job, nous devons tâcher de vivre en intimité avec Dieu. Ainsi, il y aura réciprocité : une connaissance mutuelle pleine d'amour, ce qui constitue la note essentielle de l'amitié.

6. *Liber Psalmorum juxta hebraicam veritatem,* P. L., 28, 1233.

7. La « paix » est assez souvent synonyme d'amitié, d'intimité : « l'homme de ma paix » (Ps 41, 10; Jr 20, 10) est l'ami intime.

La parole n'est pas encore sur ma langue,
que déjà, Yahwé, tu la connais tout entière (v. 4).

Avant même que la parole ait été prononcée, Dieu la connaît entièrement. « Une oreille jalouse », celle du Dieu jaloux (Dt 4, 24), « écoute tout, la rumeur même des murmures ne lui échappe pas » (Sg 1, 10).

Par derrière et par devant, tu m'assièges
et tu poses ta main sur moi (v. 5).

En général, on traduit « tu m'enserres, tu m'entoures »; mais le texte original emploie bien le même verbe qui désigne le siège d'une ville fortifiée (par exemple, 2 S 20, 15) : de même que l'armée enserre une place forte de tous les côtés en quête d'un point faible lui permettant de s'emparer de la ville, de même Dieu « assiège-t-il » de toutes parts la forteresse de notre cœur pour nous conquérir — avec cette différence qu'il ne vient pas en ennemi, pour détruire, mais en ami, pour nous rendre heureux. C'est son amour qui nous entoure (cf. Ps 32, 10). Saint Augustin a senti la douce pression de ce siège divin : *Undique circumvallabar abs te,* dit-il dans les *Confessions*[8] en reprenant une parole de Notre-Seigneur prédisant le siège de Jérusalem par Titus (Lc 19, 43), « de toutes parts, j'étais investi par vous ».

Une autre image biblique illustrant la même vérité est celle de la chasse : l'amour du Bon Pasteur « poursuit » la brebis tous les jours de sa vie (Ps 23, 6).

Mais ce divin conquérant, ce divin chasseur ne recourt jamais à la violence; au contraire, on serait tenté de dire qu'il cherche à entrer dans notre cœur de façon timide, avec une délicatesse extrême : il frappe à la porte comme un

8. Livre VIII, ch. 1, § 1.

mendiant. « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap 3, 20). Devant ces instances divines, nous n'avons rien de meilleur à faire que de nous rendre à discrétion, de capituler sans condition aucune, de nous laisser « attraper », comme Jérémie (Jr 20, 7) et saint Paul (Ph 3, 12) ont été « saisis » par Dieu.

« Et tu poses ta main sur moi » : ce geste qui marque l'autorité du témoin (Jb 9, 33), exprime aussi la protection rassurante de Dieu (Ap 1, 17). C'est encore celui du Christ guérissant les malades et bénissant les petits enfants qu'on lui présentait (Mt 19, 13, 15 ; Mc 10, 13-16 ; Lc 18, 15-17). On connaît le beau passage de saint Jean de la Croix parlant de la façon infiniment délicate dont la main de Dieu touche les âmes[9]. Cette main nous étreint doucement et ne saurait jamais lâcher ce qu'elle a façonné :

Yahwé, ton amour est éternel :
ne lâche pas l'ouvrage de tes mains! (Ps 138, 8).

Science trop merveilleuse pour moi,
elle est trop élevée : je n'y puis atteindre (v. 6).

La connaissance pénétrante et intime que Dieu a du psalmiste et de toutes ses démarches, connaissance à laquelle absolument rien ne peut échapper, lui arrache un cri d'émerveillement. C'est un mystère, c'est au-dessus de la portée de l'homme. Notre poète a le sens du mystère : c'est le propre du contemplatif de se rendre compte, avec respect et admiration, combien la réalité divine dépasse notre intelligence. Tout ce qu'il a pu exprimer dans cette première strophe reste bien au-dessous de ce que Dieu lui a donné

9. *Vive Flamme d'amour,* strophe 2, § 15.

d'expérimenter ; et tout ce qu'il a goûté, au plus intime de son âme, de la sollicitude incessante de son Dieu, reste encore infiniment au-dessous de la réalité divine.

Cette connaissance bienveillante, dont Dieu nous enveloppe, est vraiment trop merveilleuse, trop élevée, pour que nous puissions l'atteindre. Elle reste inaccessible[10] et à la raison et à la sensibilité : il n'y a que la foi surnaturelle qui nous permette de l'atteindre, en nous faisant vivre sous le regard de Dieu.

Le cri admiratif du psalmiste a trouvé son écho et son approfondissement dans celui de saint Paul : « O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Qui en effet a jamais connu la pensée du Seigneur ? Qui en fut jamais le conseiller ? (Is 40, 13). Ou bien qui l'a prévenu de ses dons pour devoir être payé de retour ? Car tout est de lui et par lui et pour lui. A lui la gloire éternellement ! Amen » (Rm 11, 33-36).

La transition de la première à la seconde strophe est très adroite : si Dieu nous connaît de façon si parfaite et si intime, c'est parce qu'il est partout présent.

2. *L'omniprésence de Dieu* (7-12).

La seconde strophe débute par une exclamation pleine de lyrisme : « Où donc irais-je pour me dérober à ta présence ? »

Où aller loin de ton esprit,
où fuir loin de ta face ? (v. 7)

10. Le participe hébreu traduit par (*trop*) *élevée* implique les deux nuances d'une chose placée à une grande hauteur et, par conséquent, inaccessible (cf. Is 2, 11, 17; 12, 4).

Ce qui provoque cette double interrogation, ce n'est certes pas le désir de se dissimuler aux regards divins comme Jonas qui « se mit en route pour fuir à Tarsis, loin de la face de Yahwé » (Jo 1, 3). Les psalmistes ne redoutent qu'une chose :

Ne me rejette pas loin de ta face,
ne me retire pas ton esprit saint! (Ps 51, 13);

et ils n'ont qu'une seule préoccupation : « C'est ta face, Yahwé, que je cherche! » (Ps 27, 8).

Recherchez Yahwé et sa gloire,
sans relâche poursuivez sa face! (Ps 105, 4).

Quand Dieu « cache sa face » ou « retire son esprit », son souffle vivifiant, c'est le trouble, c'est la mort :

Caches-tu ta face : ils sont dans la terreur;
leur retires-tu le souffle : ils expirent
et retournent à leur poussière (Ps 104, 29).
Tu as caché ta face et j'ai été épouvanté (Ps 30, 8).
Ne me cache pas ta face,
sinon je ressemblerai à ceux qui descendent dans la fosse.
(Ps 143, 7)

Au contraire, quand il « montre sa face », quand il « la fait resplendir » sur quelqu'un, c'est le salut, c'est la joie : « Fais briller ta face, et nous serons sauvés » (Ps 80, 4, 8, 15, 20). « Tu combles (le roi) de joie devant ta face » (Ps 21, 7). « Il y a rassasiement de joies devant ta face » (Ps 16, 11).

« Chercher la face de Dieu » signifie chercher sa présence, son amitié, ce qui est le propre de la vie contemplative. Dans les langues hébraïque, grecque et russe, le même mot signifie « la face » et « la personne » : c'est en effet sur la face que se reflètent les sentiments les plus intimes de la

personne, et c'est surtout la physionomie qui permet de discerner les personnes.

Dieu n'est pas une force anonyme, ni une atmosphère vague : il est « plus personnel que tout ce que nous pouvons imaginer de tel dans notre univers ; et les personnes créées ne méritent ce nom que grâce à la lointaine ressemblance qu'elles ont avec le Créateur[11] ».

Ce n'est donc pas le désir d'une fuite qui a dicté au poète cette double question : il veut plutôt se rendre compte, de façon bien claire et consciente, de l'impossibilité absolue d'échapper à l'emprise de son Dieu partout présent. L'idée abstraite de cette ubiquité divine est commentée et presque rendue sensible au moyen de figures poétiques d'une rare beauté. Il imagine trois moyens de fuir la face de Dieu, et ces trois hypothèses se révèlent parfaitement vaines : il pourrait tâcher de s'évader dans le sens de la verticale, ou bien dans le sens de l'horizontale, ou encore se plonger dans les ténèbres.

Si je monte au ciel, tu y es ;
si je me couche au shéol, t'y voilà (v. 8).

Si je montais le plus haut possible, jusqu'au ciel — tu y es, puisque le ciel est ton trône (Is 66, 1 ; Mt 5, 34) ; si je descendais le plus bas possible pour me coucher au séjour des morts — là encore, je te retrouverais. Amos a décrit, avec une singulière vigueur, l'impossibilité où se trouvent les ennemis de Dieu d'échapper au châtiment :

Pas un d'entre eux ne pourra s'enfuir,
pas un d'entre eux ne pourra s'échapper.
S'ils forcent l'entrée du shéol,
ma main les en arrachera ;

11. P. Victor de la Vierge, O.C.D., *Le réalisme spirituel de sainte Thérèse de Lisieux*, Éd. Lethielleux, 1956, p. 92.

S'ils escaladent les cieux,
je les en ferai descendre;
S'ils se cachent au sommet du Carmel,
j'irai les chercher, les y prendre;
S'ils se dérobent à mes regards au fond de la mer,
là même je donnerai l'ordre au Dragon de les mordre
(Am 9, 1-3).

La deuxième hypothèse est exprimée par une image poétique très hardie :

Si je prenais les ailes de l'aurore
pour aller habiter aux extrémités de la mer,
Là encore ta main me conduirait
et ta droite me saisirait (v. 9-10).

L'aurore est représentée comme un être vivant doué d'ailes qui, en un instant, portent la lumière du soleil du levant à l'occident. De même qu'Homère donne à l'aurore (Ἠώς) le bel épithète ῥοδοδάκτυλος, « aux doigts de rose », Job parle des « paupières de l'aurore » (Jb 3, 9; 41, 10), et un psalmiste se propose d'éveiller l'aurore pour chanter la louange de son Dieu :

Je veux chanter, je veux jouer!
éveille-toi, ma gloire;
Éveille-toi, harpe, cithare,
je veux éveiller l'aurore! (Ps 57, 8-9).

Si je prenais les ailes de l'aurore pour m'élancer, avec la rapidité même de la lumière, le plus loin possible, jusqu'à l'extrémité de la mer, c'est-à-dire, vu la situation de la Terre Sainte, jusqu'à l'extrême occident, « là même, ce serait ta main qui me conduirait ». En quelque région

lointaine que s'enfuie le poète, il est sûr d'y retrouver Dieu. Mais — dernière tentative désespérée — s'il réussissait à se cacher dans les ténèbres?...

Si je pensais : Au moins les ténèbres me couvriront,
et la lumière autour de moi (se changera en) nuit —
Même l'obscurité n'est pas obscure pour toi,
et la nuit brille comme le jour;
les ténèbres sont comme la lumière (v. 11-12).

Cette dernière hypothèse ressemble à un motif de conte : grâce à un moyen magique[12], on se rend soudain invisible, en répandant d'épaisses ténèbres autour de sa personne. Mais même si un tel moyen existait, il ne servirait à rien, car il n'y a pas de ténèbres assez épaisses pour cacher l'homme aux regards de Dieu :

Pas de ténèbre ou d'ombre épaisse
qui puissent cacher les fauteurs d'iniquité (Jb 34, 22).
(C'est Dieu) qui révèle profondeurs et secrets,
connaît ce qui est dans les ténèbres,
et la lumière réside auprès de lui (Dn 2, 22).

« Nulle créature, nous avertit l'épître aux Hébreux, n'est cachée devant Dieu, mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte » (He 4, 13). L'homme peut pécher sans être vu de personne; il peut se dire :

L'ombre m'environne, les murs me protègent,
personne ne me voit, que craindrais-je?
Le Très-Haut ne se souviendra pas de mes fautes.

12. Dans les contes germaniques, c'est la *Tarnkappe*.

Ce qu'il craint ce sont les yeux des hommes,
Il ne sait pas que les yeux du Seigneur
sont dix mille fois plus lumineux que le soleil,
Qu'ils observent toutes les actions des hommes
et pénètrent dans les recoins les plus secrets.
(Si 23, 18-19; cf. Jb 24, 13-17)

Un dicton arabe dit :

Une fourmi noire
Sous un caillou noir,
Dans la nuit noire
Dieu peut la voir.

Pour lui, les ténèbres sont étincelantes comme la lumière : nulle différence entre nuit et jour, entre obscurité et lumière[13]. Il reste donc acquis qu'il est absolument impossible de « s'en aller loin de l'esprit de Dieu, de fuir loin de sa face ».

3. *L'action de Dieu dans la vie naissante* (13-18).

Ici encore, la transition est d'une finesse remarquable : de l'obscurité où l'homme aurait voulu se dérober aux regards de Dieu, le poète passe à l'obscurité mystérieuse du sein maternel dans laquelle la sagesse et la toute-puissance divines l'ont formé.

Car c'est toi qui as formé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère (v. 13).

Pour les Sémites, « les reins » sont le siège des désirs,

13. Le troisième stique du v. 12 (*les ténèbres sont comme la lumière*) doit être une glose : non seulement il dépasse le mètre, mais la langue en est nettement araméenne.

des passions et de toute la sensibilité. Puisque Dieu a formé cette partie la plus cachée du corps humain, comment ne pénétrerait-il pas jusqu'au plus intime de son être? « Comment quelque chose me concernant aurait pu rester caché à mon Créateur qui m'a façonné à l'intérieur du sein maternel et a daigné me prodiguer toutes sortes de prévenances[14] ? »

« Tu m'as tissé dans le sein de ma mère » : tout le corps humain est comme un tissu, compliqué et merveilleux, que les mains du Créateur ont fait. Job, lui aussi, parle de la formation de l'embryon dans le sein maternel :

Tes mains m'ont façonné, formé;
puis, te ravisant, tu voudrais me détruire?
Souviens-toi : tu m'as fait comme on pétrit l'argile
et tu me renverras à la poussière.
Ne m'as-tu pas coulé comme du lait
et fait cailler comme du laitage,
Vêtu de peau et de chair,
tissé en os et en nerfs?
Avec la vie, tu m'as accordé (ton) amour,
et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle (Jb 10, 8-12).

La manière merveilleuse dont il a été créé par Dieu arrache au poète une action de grâces :

Je te rends grâces de ce que tu es souverainement merveilleux,
tes œuvres sont merveilleuses (v. 14[a]).

Quant au texte, on hésite entre la leçon des Massorètes : « Je te rends grâces de ce que je suis (une créature) souverainement merveilleuse » et celle des anciennes versions qui reconnaît avec gratitude l'admirable grandeur du Créateur :

14. Théodoret, P. G., 80, 1936 (à propos du v. 5).

« Tu es souverainement merveilleux. » « Nous te rendons grâces à cause de ta grande gloire. »

L'hébreu porte littéralement : « Tu es terriblement merveilleux. » Le même participe qui signifie d'abord « redoutable » contient aussi la nuance « admirable ».

> Venez contempler les œuvres de Dieu!
> Il est redoutable (et admirable) dans sa façon d'agir sur les fils d'hommes (Ps 66, 5).

Tandis que beaucoup d'autres psaumes célèbrent l'action redoutable et admirable de Dieu dans la création du monde extérieur ou dans l'histoire du peuple élu, le psaume 139 est le seul à exalter les merveilles que Dieu opère dans le secret du sein maternel, dans la vie naissante. Le psalmiste est tout pénétré de respect et d'admiration devant ce que Dieu a fait pour lui alors qu'il n'était qu'un germe, invisible.

> *Tu connaissais très bien mon âme,*
> *mes os n'étaient point cachés devant toi,*
> *Lorsque j'étais fait dans le mystère,*
> *que j'étais brodé dans les profondeurs de la terre*
> (v. 14^{b}-15).

Alors que le petit être humain était encore caché dans le secret du sein de sa mère, Dieu, et lui seul, le connaissait déjà parfaitement. A cause du parallélisme, nous vocalisons le texte hébreu au parfait : « Tu as connu » : il s'agit ici de la connaissance que Dieu avait de l'homme dès ses débuts, et non pas de la connaissance ou de la reconnaissance de l'homme. Chacune des expressions « mon âme » et « mes os » signifie, à elle seule, l'homme tout entier, âme et corps, d'après la façon de parler des Sémites qui ne séparent pas l'âme et le corps. Quand le psalmiste

s'écrie : « O Dieu..., mon âme a soif de toi, ma chair soupire après toi » (Ps 63, 2), cela revient à dire : « J'ai soif de toi, je soupire après toi. »

A la fin du verset 15, revient l'image évoquée au verset 13[b] : l'homme a été « brodé »[15] en couleurs variées, avec un art inimitable, « dans les profondeurs de la terre », c'est-à-dire dans le sein de sa mère. A plusieurs reprises, la Bible assimile la terre mère au sein maternel, à cause de l'origine terrestre du premier homme (Gn 2, 7 ; 3, 19), et parce que la terre ensevelit tous les hommes dans son sein immense[16] :

Nu, dit Job, je suis sorti du sein maternel,
nu, j'y retournerai (Jb 1, 21).
Un sort pénible a été fait à tous les hommes,
un joug pesant accable les fils d'Adam,
Depuis le jour où ils sont sortis du sein maternel
jusqu'au jour de leur retour à la mère universelle (Si 40, 1).

Tes yeux voyaient mes actions (futures),
et dans ton livre, elles étaient toutes inscrites (v. 16[a]).

De nombreux passages bibliques mentionnent le livre ou les livres de Dieu où sont inscrits tous les actes humains, bons et mauvais. Ce livre, dit Théodoret, « doit s'entendre de la science de Dieu qui embrasse tout et de sa mémoire qui ne saurait rien oublier[17] ». Au jour du jugement, ce livre est ouvert : *liber scriptus proferetur*[18]... (cf. Dn 7, 10 ; Ap 20, 12). N'échapperont au châtiment que ceux qui sont inscrits dans le « livre de vie » (cf. Ex 32, 32-33 ; Ps 69, 29 ; Is 4, 3 ; Dn 12, 1 ; Lc 10, 20). Ce qui, dans notre psaume,

15. La racine sémitique *râqam* (broder) est passée dans la langue italienne : *ricamare* (broder).
16. Cf. P. Larcher, O.P., *Le Livre de Job*, Éd. du Cerf, 1950, p. 44.
17. P. G., 80, 1940 B C.
18. Séquence *Dies irae*.

est nouveau par rapport à tous ces passages, et tout à fait inédit, c'est que ce livre de Dieu contient non seulement toutes les actions du passé, mais même celles de l'homme encore à naître. Saint Paul dit aux Éphésiens que « nous sommes l'ouvrage de Dieu, créés dans le Christ Jésus en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance pour que nous les pratiquions » (Ep 2, 10).

Les jours (de ma vie) étaient déterminés d'avance avant qu'aucun d'eux n'existât (v. 16b).

Le verbe hébreu traduit par « déterminer d'avance » est un terme théologique très important. Il signifie d'abord « façonner » : c'est l'action du potier qui forme l'argile comme il veut. C'est ainsi que Dieu a modelé le corps humain de la glaise du sol (Gn 2, 7). Le même verbe désigne aussi toute action créatrice de Dieu (cf. Is 43, 1 ; 45, 7). Le participe (*yôçêr*) signifie à la fois le potier et le créateur[19]. Les prophètes et, à leur suite, saint Paul, aiment à comparer Dieu au potier, et l'homme à l'argile maniée par le potier : « Oui, comme l'argile dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, maison d'Israël ! » (Jr 18, 6 ; cf. Rm 9, 20 ss.).

Enfin ce même verbe en vient à exprimer la prédestination divine, surtout dans la seconde partie du livre d'Isaïe : Yahwé seul dispose d'avance ce qui doit se réaliser dans la suite (cf. Is 22, 11 ; 37, 26 ; 46, 11 ; 49, 5, etc.). De toute éternité, Dieu a disposé d'avance, dans sa pensée, tous les jours du petit enfant caché dans le sein de sa mère, avant même qu'il n'ait vu la lumière du jour.

La strophe se termine par un nouveau cri d'admiration devant le mystère de la providence divine qui, dès avant

19. Dans la langue allemande, il y a une belle assonance entre *Töpfer* (potier) et *Schöpfer* (créateur).

sa naissance, a prodigué au psalmiste des attentions innombrables.

Mais pour moi, ô Dieu, que tes pensées sont impénétrables, que la somme en est immense! (v. 17).

La somme des pensées divines concernant chacun de nous est vraiment un sujet digne de notre étonnement et de notre action de grâces.

Tu as multiplié, toi, Yahvé, mon Dieu,
tes merveilles et tes desseins en notre faveur :
nul n'est comparable à toi!
Si je voulais les publier et les proclamer,
il y en aurait trop pour les compter (Ps 40, 6).

Ici encore, comme dans beaucoup de passages de notre chant, la *Vulgate*, à la suite de la version grecque des Septante, offre un sens tout à fait différent de celui du texte original :

O Dieu, que vos amis sont singulièrement honorés à mes yeux!
Leur empire s'est extraordinairement affermi.

La faute du traducteur, qui a confondu *rêa'* « pensée » avec *rêa'* « ami », a abouti à un sens très vrai et très profond : il faut vénérer les amis de Dieu ; de cette vénération des amis de Dieu qui sont souvent placés dans des conditions très humbles, on peut tirer un grand profit. La liturgie applique ce texte de la *Vulgate* aux Apôtres, à ceux que le Christ a appelés ses « amis » (Jn 15, 15).

A les compter, elles dépasseraient les grains de sable; en aurai-je fini, que je serais encore avec toi (v. 18).

Les pensées de Dieu pleines d'amour qui se multiplient

à l'infini, émerveillent de plus en plus le psalmiste : il serait plus facile de dénombrer les grains de sable le long de la mer. Dieu dépasse notre intelligence, il dépasse aussi notre louange :

Où trouver la force de le glorifier ?
car il est le Grand, au-dessus de toutes ses œuvres.
Que vos louanges exaltent le Seigneur,
selon votre pouvoir, car il vous dépasse.
Pour l'exalter déployez vos forces,
ne vous lassez pas, car vous n'en finirez pas (Si 43, 28, 30).

Quand l'homme pense avoir fini dans la recherche des merveilles de Dieu, il n'en est qu'au commencement : « En aurais-je fini, que je serais encore avec toi », je devrais recommencer.

A qui a-t-il donné le pouvoir d'annoncer ses œuvres
et qui découvrira ses merveilles ?
Qui pourra mesurer la puissance de sa majesté
et qui pourra en outre raconter ses miséricordes ?
Quand un homme a fini, c'est alors qu'il commence,
et quand il s'arrête il est tout déconcerté (Si 18, 4-5, 7).

La transition de la troisième à la quatrième strophe est très brusque. Il semble que la méditation des merveilles d'un Dieu omniscient, partout présent, infiniment sage et puissant, soulève un problème : pourquoi ce Dieu laisse-t-il subsister les impies dont la présence trouble l'harmonie de la création ?

4. *Désirs et demandes* (19-24).

En voyant que son Dieu si puissant et si bienveillant, non seulement n'est pas aimé par beaucoup de ses créatures,

mais qu'il en est même haï et blasphémé, le poète, enflammé de zèle, se tourne maintenant contre les ennemis de Yahwé, qui sont aussi ses ennemis à lui.

O Dieu, puisses-tu faire périr les méchants!
et vous, hommes de sang, éloignez-vous de moi!
(v. 19).

Le psalmiste souhaite la disparition des impies, parce que, par leur seule présence, ils semblent enlever quelque chose à la beauté et à la perfection de l'univers. Vers la fin du psaume 104, hymne merveilleux célébrant les splendeurs de la création, le poète ne peut s'empêcher de pousser un cri semblable :

Que les pécheurs disparaissent de la terre,
et que les impies ne soient plus! (Ps 104, 35).

Comme les serviteurs dans la parabole de l'ivraie (Mt 13, 28), le psalmiste voudrait arracher la mauvaise herbe avant la récolte ; comme Jean et Jacques, les « fils du tonnerre » (Mc 3, 17), il voudrait faire descendre le feu du ciel pour dévorer les ennemis de Dieu (cf. Lc 9, 54 ; 2 R 1, 10-12). Il n'a pas encore entendu le sermon du Christ sur la montagne ni reçu la grâce puissante du même Christ qui nous donne la force d'aimer même les ennemis.

Eux qui se révoltent insidieusement contre toi,
qui se soulèvent vainement, tes ennemis (v. 20).

Le texte massorétique de ce verset a certainement souffert. Notre traduction s'appuie sur les anciennes versions et sur le parallélisme [20].

20. Le dernier mot du verset (*'âreykhâ*) est araméen (*'âr* = hébr. *çâr, adversaire*), comme l'ont compris Aquila, Symmaque et saint Jérôme : *Qui contradicunt tibi scelerate, elati sunt frustra adversarii tui* (P. L., 28, 1234).

Ne dois-je pas haïr, Yahwé, ceux qui te haïssent
et sentir du dégoût pour ceux qui s'insurgent contre toi?
(v. 21).

Les hommes de l'ancienne Alliance ne distinguaient pas encore nettement entre la haine du péché et la haine du pécheur. Celle-là est légitime, voire nécessaire; celle-ci doit être bannie de notre cœur. On peut interpréter d'ailleurs la haine que psalmistes et prophètes éprouvent à l'égard des ennemis de Dieu, comme une expression encore imparfaite et maladroite de leur haine à l'égard du péché.

J'ai vu les renégats, et j'en ai le dégoût,
ceux qui n'observent pas ta parole (Ps 119, 158).

Je les hais d'une haine parfaite,
ce sont pour moi des ennemis (v. 22).

Pour les ennemis de Yahwé, le psalmiste éprouve un profond dégoût et une haine mortelle : il répète, encore une fois, qu'il les considère comme ses ennemis à lui, comme des ennemis personnels. L'homme primitif de l'ancienne Alliance, non encore purifié à fond de toutes ses passions par la doctrine et la grâce du Rédempteur, doit normalement avoir en haine et en dégoût ceux qui ont de la haine pour son Dieu.

Après avoir si longuement et si intimement conversé avec son Dieu, le poète semble sentir le regard pénétrant du Dieu infiniment saint, et sous ce regard qui le scrute, il commence à douter de sa propre rectitude :

Tu mets nos torts devant toi,
nos (fautes) secrètes sous l'éclat de ta face (Ps 90, 8).

Il vient de s'emporter avec vigueur contre les ennemis de Dieu : n'y aurait-il pas dans son propre cœur, à son insu, des choses qui déplaisent au Seigneur ?

Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur,
éprouve-moi, et connais mes pensées (v. 23).

Cette prière reprend les deux verbes du début (v. 1[b] : « sonder » et « connaître ») : c'est l' « inclusion » que nous constatons souvent dans la Bible. Serait-ce la prière de quelqu'un qui a la conscience parfaitement tranquille, d'un satisfait qui demande au Seigneur de constater son innocence ? Des prières de ce genre ne manquent pas dans le psautier, par exemple :

Éprouve-moi, Yahwé, tente-moi,
fais passer au creuset mes reins et mon cœur.
Car ton amour est devant mes yeux,
et je marche dans la vérité (Ps 26, 2-3 ; cf. 17, 3).

Mais le dernier verset de notre chant semble prouver que le psalmiste n'est pas si sûr de sa propre innocence :

Vois si je suis une mauvaise voie,
et conduis-moi sur la voie de l'éternité! (v. 24).

Le texte original dit littéralement : « Et vois s'il y a en moi une voie de douleur », c'est-à-dire une voie qui amène le malheur, une voie mauvaise. « Je te prie, toi qui es le meilleur médecin des âmes, d'observer avec soin ma vie et d'examiner les mouvements de mon cœur ; et s'il s'y trouve quelque chose de contraire à tes lois, je te supplie de le rectifier dans ta sagesse et de me conduire sur la voie éternelle[21]. »

21. Théodoret, P. G., 80, 1941 D.

La dernière formule du psaume (« voie de l'éternité ») peut s'entendre de deux façons, selon le sens qu'on donne au mot hébreu *'ôlâm*. Il peut désigner soit l' « antiquité », le temps d'autrefois, soit l' « éternité » au sens de la vie éternelle. Pour la première interprétation, on invoque deux passages de Jérémie, pour lequel la « voie d'antan » est celle des antiques patriarches, c'est-à-dire la voie bonne, droite.

Placez-vous sur les voies de jadis,
renseignez-vous sur les chemins du vieux temps :
Quelle était la voie du bien ?
Prenez-la donc, et vous trouverez le repos.
(Jr 6, 16; cf. 18, 15).

Si l'on entend le terme hébreu au sens d'éternité, il s'agit de la voie qui conduit à la vie éternelle (cf. Ps 16, 11 ; Pr 12, 28). « Conduis-moi sur la voie éternelle : qu'est-ce que cela signifie sinon : conduis-moi dans le Christ ? En effet, qui est la voie éternelle si ce n'est celui qui est la Vie éternelle ? Car celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6) est éternel[22]. »

A l'exemple du psalmiste faisant cet humble retour sur lui-même, ayons le courage de nous exposer à la lumière purifiante du Soleil divin : n'appartenons-nous pas tous à cette engeance dont parle Agur, « engeance qui se croit pure, mais dont la souillure n'est pas effacée ? » (Pr 30, 12).

Qui s'avise de ses faux pas ?
Purifie-moi de (mes) fautes cachées.
Préserve aussi ton serviteur de l'orgueil,
qu'il n'ait sur moi nul empire!
Alors je serai irréprochable,
je serai pur du grand péché (Ps 19, 13-14).

Fr. Gebhard-Maria Behler, O. P.

22. Saint Augustin, *Enarr. in Ps.* 138, nr. 30; P. L., 37, 1802.

ÉGLISE DE LA CROIX, ÉGLISE DE LA GLOIRE

Le pèlerin de Jérusalem qui pour la première fois pénètre dans la basilique du Saint-Sépulcre, et en se courbant bien bas se glisse dans le saint Tombeau, ne peut s'empêcher, au-delà de tous les souvenirs, de toutes les émotions dont la foule se presse en lui, d'éprouver une double impression, que rien ne saurait lui faire oublier.

Agenouillé devant la dalle de marbre qui recouvre ce qui peut rester du rocher où reposa le corps du Crucifié, il lève les yeux, et à travers les cierges, les lampes, les fleurs, les images de toute sorte qui encombrent ce lieu sacré, il lit sur un relief de bronze ces mots latins : Surrexit, non est hic. *Et aussitôt il éprouve une certitude, qu'il oserait appeler physique, expérimentale, la certitude de la Résurrection. Ce tombeau, sur lequel Constantin édifia une somptueuse basilique, vers lequel depuis le IV^e^ siècle sont accourus tant de pèlerins, pour lequel sont venus mourir ici les croisés, vers lequel se tournent les cœurs des chrétiens du monde entier, ce tombeau est un tombeau* vide. *On n'est pas ici devant la tombe où reposent les restes d'un parent aimé, d'un héros célèbre, d'un saint vénéré. Si le pèlerin s'attarde ici à prolonger sa contemplation et sa prière, ce n'est pas pour veiller un mort et pleurer sur un cadavre, c'est pour communier dans la foi à un Vivant qui est dans la gloire de son Père. Les anciens avaient raison, qui ne parlaient pas comme nous de Tombeau ou de Sépulcre, mais qui disaient tout simplement l'*Anastasis, *la Résurrection.*

Ce rocher, c'est le rocher de notre foi et de notre espérance. Et le pèlerin pense à une autre coupole, à une autre basilique, à un autre tombeau, à un autre rocher. A Rome une coupole somptueuse recouvre un autre « rocher », la tombe de celui à qui il a été dit : Tu es Pierre, et sur cette Pierre j'édifierai mon Église. *Pierre aussi s'est courbé pour entrer ici et il a trouvé le tombeau vide. Comme Jean,* il vit et il crut, *et le témoignage de ce qu'il vit est le rocher sur lequel repose notre foi. Sur ce double et unique rocher, — celui de Jérusalem et celui de Rome, — est fondée toute notre foi et toute notre espérance. Ici, comme le dit un texte de la liturgie byzantine que le pèlerin peut lire inscrite sur le marbre du Saint-Sépulcre,* ici est la source de notre résurrection.

Mais le pèlerin regarde autour de lui, dans cette chapelle étroite et assez misérable, édifiée en 1810 par un architecte grec qui a pris soin de graver son nom au-dessus de la porte, il aperçoit au-dessus de la dalle sainte trois images : une icône grecque du Ressuscité recouverte de plaques d'argent, un relief de bronze sur lequel il a pu lire les mots latins de l'Évangile de la résurrection, une pauvre image avec quelques phrases en arménien. Son Baedeker *lui apprend que des quarante-trois lampes qui brûlent dans la chambre, treize appartiennent aux latins, treize aux grecs, treize aux arméniens, et quatre aux coptes. Sortant de la chapelle, il remarque que la coupole n'est plus celle de Constantin, toute ruisselante d'ors et de mosaïques ; c'est une pauvre construction de bois et de fer-blanc, recouverte d'un plâtras qui s'écaille et tombe par morceaux... Il circule dans la basilique ; il a peine à en lire le plan et à en découvrir l'unité ; elle est obscure, toute défigurée par des échafaudages qui laissent entrevoir des chapelles, des recoins sombres et poussiéreux, encombrés d'on ne sait quel bric-à-brac pieux... Il entend dire que la vénérable église du Saint-Sépulcre, le sanctuaire le plus saint de toute la chrétienté, abîmée par les injures des hommes autant que par les outrages du temps, risque de s'écrouler un jour prochain parce que les chrétiens ne peuvent pas (faut-il dire : ne veulent pas ?) se mettre d'accord pour le restaurer*[1]. *Et voici que circulent dans*

1. A vrai dire, un accord est intervenu entre les trois communautés, latine,

la basilique, montant à la chapelle du Calvaire, s'arrêtant devant la Pierre de l'Onction, devant le Tombeau, trois processions rivales, franciscains latins, moines grecs, moines arméniens, portant des cierges, balançant des encensoirs, chantant à pleine voix des cantiques discordants : confusion des langues, signe de la division des cœurs.

C'est là une vision douloureuse, qui ne peut que meurtrir profondément un cœur chrétien, et lui laisser une blessure inguérissable. Autour du lieu de l'unité, autour du Golgotha, où le Sauveur crucifié est mort, les bras étendus et le cœur ouvert, pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés, les chrétiens, séparés par de vieilles et implacables rivalités, donnent au monde l'affligeant spectacle de leur division. Jérusalem, « bâtie comme une ville où tout ensemble fait corps », « la ville où se rassemble l'unité », est devenue comme le signe de la division des chrétiens.

Vision douloureuse, mais en un sens bienfaisante. Elle est complémentaire de celle que l'on peut avoir à Rome, et sans elle on percevrait peut-être mal toute la profondeur du mystère de l'Église. A Rome, lors des grandes solennités qui rassemblent devant Saint-Pierre des foules innombrables, de toute nation, race, peuple et langue, *on aperçoit déjà quelque chose du visage de la catholicité triomphante. — Et faut-il dire que l'énorme et harmonieux dôme de Michel-Ange évoque un peu, à des yeux trop sensibles, les triomphes humains d'une Église de la Renaissance ? — A Jérusalem, la pauvre et navrante coupole du Saint-Sépulcre, si humble à côté de la merveilleuse Qoubbat al-Sakhra (le « Dôme de la Roche »), nous rappelle le mystère de l'Église militante et douloureuse, déchirée par les péchés de ses enfants, et travaillant dans un pénible et incessant enfantement, à les rassembler enfin dans l'unité.*

Souffrance féconde, qui suscite la prière et le travail pour l'unité, et qui soulève l'espérance. Car si les divisions et les rivalités s'affrontent si vives ici même, c'est bien parce que les chrétiens croient de toute leur âme qu'ici a jailli la source de leur

grecque, arménienne, sur le principe de la restauration de la Basilique, et sur le programme de cette restauration; mais avant que les travaux ne commencent, il faudra sans doute encore bien de longues palabres.

salut et qu'ici est le lieu et le lien de leur unité. Ils veulent tous y courir et s'y bousculent, comme des enfants trop pressés qui veulent être les premiers à arriver dans le giron de leur mère. Et cela même n'est-il pas signe d'espérance ? Plus les chrétiens comprendront que le mystère de l'Église est le mystère de la croix, mystère de charité et d'unité, mystère de pauvreté et d'humilité, plus aussi ils auront chance de se rassembler un jour dans la même foi, autour de l'unique Rocher. Jérusalem nous donne cette espérance, dussions-nous attendre au dernier jour pour la voir se réaliser.

Origène avait vu la Jérusalem romaine, devenue Aelia Capitolina, dont les splendeurs païennes cachaient les souvenirs chrétiens, ensevelis sous les dalles du Forum d'Hadrien. Il écrivait : « Si tu viens à la Jérusalem terrestre, et que tu la trouves renversée et réduite en cendres, ne pleure pas, ne te lamente pas, mais que la cité terrestre te fasse chercher la Cité céleste... » La chère et pauvre Jérusalem, si misérable et pourtant si belle entre ses tours, nous fait attendre dans l'espérance le jour où paraîtra enfin la Cité Sainte, la Jérusalem nouvelle, belle comme une jeune mariée parée pour son époux. Alors il n'y aura plus ni mort, ni cri, ni pleur, ni peine, car l'ancien monde s'en sera allé...

APOSTOLUS.

L'ÉGLISE
« AU JOUR LE JOUR »

C'est la limite, peut-être infranchissable, de l'historien, c'est aussi celle de tout homme qui cherche à prendre conscience de son passé : il ne peut, malgré sa plus habile et affectueuse mémoire, le restituer dans sa palpitation vivante; car à mesure qu'il s'évanouit dans le passé, le présent change de figure, dans une patine vénérable où ses traits se fixent. Sans doute alors en saisissons-nous mieux la cohérence, dans les déterminismes secrets qui l'unifient autant que le jeu fragile des libertés. Sans doute en discernons-nous les lois, lois naturelles de l'évolution d'une société de toute part enveloppante, lois institutionnelles d'une grâce, si nous sommes chrétiens, qui se diffuse dans une Église divinement qualifiée. Mais, dans le monde profane comme dans l'Église, les *instants* de notre vie, avec leur primesaut créateur, avec le halètement de leur imprévisible dénouement, perdent, dès qu'ils sont « passés », et la fraîcheur de leur jaillissement et le frémissement de leur incertain espoir. Les voici maintenant, tels des fleurs dans un herbier, étiquetés, classés, définis, morts, dans un univers hiératique où l'évidence de leur enchaînement semble les réduire à des idées éternelles, dont à peine une frange rappelle l'épisode de leur existence temporelle.

Si nos manuels d'histoire nous tiennent dans cette illusion pour nos affaires terrestres, plus encore cédons-nous à cet idéalisme lorsque, chrétiens, nous évoquons, dans notre appartenance à l'Église, les faits qui, dans le passé, composent sa tradition, non seulement la transmission visible de ses ressources, mais la Tradition authentique de sa vérité et de sa sainteté. Plus encore que les sociétés terrestres, dont la fragilité est manifestée par leurs ruptures ou leurs effondrements, l'Église, indéfectible à travers les siècles, uniforme par-dessus les frontières, invincible sous les persécutions, se construit dans nos imaginations, et jusque dans nos traités de théologie, comme une demeure intemporelle, immobile, dont l'impassibilité s'étend jusqu'à ses frontières, dans la rencontre alors suspecte avec un monde d'erreur et de péché. Ainsi ses faits et gestes, ceux de ses pontifes comme ceux de son peuple fidèle, se fixent-ils dans une espèce de galerie de musée, où sont « conservés » — hélas! — les produits immobiles de la plus vivante inspiration.

L'historien cependant sait que la *vérité* des faits n'est vraie qu'au moment de leur *présence.*

S'il connaît son métier, il ne manque pas de moyens pour dépasser l'étape nécessaire de l'archéologie, pour restituer l'actualité des hommes, grâce à une communion effective avec un passé redevenu palpitant sous ses doigts. Combien plus le chrétien, dans sa foi adulte, sait que la Parole de Dieu parle « aujourd'hui », dans une présence évangélique dont l'Église précisément est la garantie. Le retour au passé, chez elle, pourrait être, et fut parfois, de fait, une trahison de sa présence : elle est la figure du Christ dans l'histoire, et, avec l'histoire, elle est témoignage en acte, *au jour le jour*. Les textes de l'Évangile ne composent pas un florilège, tel l'herbier du botaniste; ils poussent en plein champ, au risque de mêler l'ivraie au bon grain, jusqu'à la moisson finale. Mais c'est le risque même du Christ, si l'on peut dire, dont l'entreprise se développe dans une histoire, au fil de l'histoire, d'une histoire *sainte*, dont les événements, beaucoup plus profondément que dans l'histoire profane, se récapitulent dans la *présence* du Christ, en l'Esprit dont l'Église est la demeure. L'Église vit *au jour le jour*, et son éternité se viderait d'elle-même, dans un faux idéalisme, si elle ne s'incarnait pas dans la mobilité du temps.

C'est ici que les ressources de l'histoire, voire ses habiletés, procurent au chrétien les moyens de se rendre sensible cet *au jour le jour* des faits de l'Église. Pour ne point céder au hiératisme qui dévitaliserait la grâce, la grâce des communautés plus encore que la grâce des individus, sanctifiés à la rigueur dans leur « vie intérieure », le chrétien conscient retrouvera dans le passé *l'actualité* de l'Église, et se nourrira ainsi de la substance d'une « Tradition » dont la présence est la garantie, en Église, de son authenticité.

Voici paraître à point un excellent instrument de cette difficile intelligence : un « journal » de l'Église, où les faits s'inscrivent, telles des actualités, au jour le jour, dans une présence soudaine, fluente, percutante. Une présence telle qu'elle ne s'éclaire pas encore de son dénouement. Point de recul, qui permettrait de juger les drames et les crises, les fidélités et les renouveaux. Ce que les chrétiens voyaient — ou ne voyaient pas — dans l'instant même où se posaient les problèmes, où s'affrontaient les hommes, où s'élevaient les controverses, où se pesaient les chances et les risques de tentatives apostoliques ou scripturaires, liturgiques ou missionnaires, que parfois l'Église ne pourra juger qu'à leurs fruits. Tel est le *Journal illustré de l'Église* que vient de rédiger une équipe de « journalistes », solidement documentés par des historiens spécialisés, archéologues compris [1].

1. *Journal illustré de l'Église*, rédigé par B. Bresciani, L.-J. Rondeleux, A. et G. Suffert, avec la collaboration de nombreux historiens; réalisé par Fr. Borin et J. Latour, sous la direction de P.-A. Lesort, Paris, Éditions du Seuil, 1958; in-4°, avec de nombreuses illustrations.

Tout en employant la technique de rédaction et d'illustration des magazines modernes, on s'est volontairement soumis, avec parfois quelque humour, à l'optique des générations successives qui, de l'an 33 à nos jours, ont vécu cette immense aventure. On a utilisé au maximum des documents d'époque. Et supposant toujours ces numéros de magazine composés et lus par les contemporains des événements évoqués, on a pris pour règle d'en dire seulement ce qu'ils en pouvaient savoir, et, dans l'illustration photographique, d'en présenter les seules images qu'ils en pouvaient connaître.

Lorsque fut réalisée, il y a deux ans, une présentation journalistique de l'histoire profane du monde, la formule eut grand succès, malgré quelques astuces un peu sommaires. Ici, la foi des rédacteurs confère au « journal » non seulement sa fidélité à l'Évangile, mais cette profondeur sacrée qui est le climat nécessaire du mystère. Dieu-fait-homme est dans l'histoire, mais cette histoire est sainte, sans que l'histoire perde son humaine fragilité.

La réalisation de ce beau projet peut comporter ici ou là des imperfections de détail, dont les spécialistes discuteront; l'ensemble est saisissant, images comprises, qui viennent donner corps aux « nouvelles », comme dans un magazine contemporain. La réussite est même telle que de bons fidèles, pris au jeu, saisis par ces « actualités », sont comme inquiets de ne plus voir le dénouement des crises évoquées, la sanction des fidélités éprouvées, la pureté définitive d'un itinéraire parfois tortueux. Ainsi préfèrent-ils les murs patinés de la vieille cathédrale au béton des églises surgies dans les faubourgs du XX[e] siècle. Qu'ils surmontent ce choc, et s'apprennent à vivre dans l'instant de l'Esprit. Sinon, aujourd'hui, dans les instants qu'ils doivent vivre au jour le jour, ils ne sauraient pas reconnaître l'Église. Ou alors ils vivraient et penseraient dans une évasion mentale, désincarnés à l'encontre d'un régime d'incarnation, absents là où la Parole de Dieu est présente, où l'Église se définit par une présence au monde, la présence du Christ au milieu des masses humaines, de leur détresse comme de leur espérance[2].

M.-D. CHENU.

2. A la limite, cette tendance idéaliste aboutirait à une erreur grave, à une rupture de la foi (« hérésie »), qu'on dénomme, en terme technique, le monophysisme : doctrine selon laquelle l'humanité du Christ — et de l'Église qui est son Corps dans l'histoire — est tellement unie à sa nature divine que sont évanescentes les réalités de son corps, de son tempérament, de sa croissance, de ses émotions, de son âme humaine. Une page du *Journal* eût pu être ajoutée, vers les années 450, pour décrire la longue et dure crise de cet idéalisme, dominée par le Concile de Chalcédoine, qui promulgua la charte de la vraie spiritualité chrétienne, contre un piétisme négateur des engagements et des relativités de l'Histoire sainte. C'est encore une « actualité » !

VOCATIONS

Les *Informations Catholiques Internationales* du 15 juillet 1958 ont publié un dossier intitulé : *La crise des vocations.* Depuis lors, l'Action Catholique Générale a donné pour thème à sa campagne d'année 1958-1959 ce problème des vocations et fourni à ses équipes, sous le titre *Au service des vocations,* outre une courte *Introduction,* trois fascicules respectivement consacrés aux *Vocations sacerdotales,* aux *Vocations religieuses* et aux *Vocations d'apôtres laïcs.* De fait, les divers mouvements reprennent ce thème dans leurs feuilles particulières, par exemple l'A.C.G.F. dans les derniers fascicules de *Notre tâche,* et des *Enquêtes sur la vocation* sont lancées dans divers diocèses.

Le dossier des *Informations Catholiques Internationales* est intéressant par les données statistiques et les courbes évolutives qu'il présente, comme par la nouvelle illustration qu'il apporte de la dépendance en laquelle se trouve l'aspect sociologique de la vie de l'Église par rapport à l'évolution sociologique générale du monde. De ce point de vue, en dépit de tels ou tels redressements locaux et qui risquent d'être momentanés seulement, le tableau d'ensemble brossé par ce dossier n'invite guère à l'optimisme. La « crise des vocations » est loin d'être surmontée, et l'on comprend que les mouvements d'Action Catholique s'en préoccupent activement.

Quelles en sont les causes ? Le numéro des *Informations Catholiques Internationales* porte en sous-titre ou plutôt en sur-titre, *Crise des structures ? Crise de civilisation ? Crise du sacerdoce ?* Ces pistes de recherche sont légitimes. Pour ma part, je n'hésite pas à dire qu'elles ne feront trouver que des causes secondaires et qu'il faut chercher la cause essentielle de cet état de fait dans une très grave crise de la théologie, je veux dire de la théologie de la vocation. De cette crise-là, ces diverses publications — et combien d'autres avec elles — fournissent de nombreux signes, soit par les citations qu'elles contiennent, soit par les confusions qu'elles commettent elles-mêmes sans en avoir conscience.

La théologie de la vocation qui s'exprime ainsi partout pèche de deux façons principales.

Tout d'abord par une méconnaissance radicale des distinctions qui, en doctrine évangélique, en analyse théologique, et jusqu'en l'intervention du magistère, en 1912, au terme de la célèbre controverse Branchereau-Lahitton[1], sont à tenir fermement entre deux et même trois types de « vocation ».

Il y a la vocation à la perfection de la charité, et celle-là s'adresse à tous les disciples de Jésus, sans exception. Le : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice... », pas plus que le : « Il faut perdre sa vie pour la sauver », pas plus enfin que le : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait » ne sont, comme cela est écrit dans les *I.C.I.* (p. 28), des « consignes de l'Évangile quant au recrutement sacerdotal », mais s'adressent à tous les chrétiens sans exception comme sans monopole pour aucune catégorie particulière de chrétiens, fût-elle la catégorie des clercs, des religieux ou des religieuses.

Il y a ensuite la vocation à pratiquer les conseils évangéliques et cette vocation, on l'oublie trop souvent de nos jours, n'est pas davantage le monopole d'une fraction seulement des disciples de Jésus : elle se propose à tous, et tous, selon les discernements et les décisions de leur prudence sur-

1. Voici le texte de cette décision traduit en français. « En raison des dissensions qui se sont produites à l'occasion du double ouvrage du chanoine Joseph Lahitton sur *La vocation sacerdotale*, et de l'importance de la question doctrinale y soulevée, Notre Très Saint-Père le pape Pie X a daigné nommer une Commission spéciale d'Éminentissimes Cardinaux.

« Cette Commission, après avoir mûrement examiné les arguments en faveur de l'une et de l'autre thèse, a prononcé, dans sa réunion plénière du 20 juin dernier (1912), le jugement suivant :

« L'ouvrage de l'excellent chanoine Joseph Lahitton, ayant pour titre *La vocation sacerdotale*, ne doit en aucune façon être réprouvé. Tout au contraire, il faut le louer dans la mesure où il affirme :

« 1° Que personne n'a jamais aucun droit à l'ordination antérieurement au libre choix de l'évêque.

« 2° Que la condition à considérer du côté de l'ordinand, et que l'on appelle la vocation sacerdotale, ne consiste nullement, du moins de façon nécessaire et de loi ordinaire, dans une certaine inspiration intérieure du sujet, ni dans une invitation du Saint-Esprit à accéder au sacerdoce.

« 3° Qu'au contraire, pour que l'ordinand soit légitimement appelé par l'évêque, il n'y a rien de plus à requérir chez lui qu'une droite intention jointe à une capacité en dons de grâce et de nature, droite intention éprouvée par cette suffisante probité de vie et de doctrine qui donnent un espoir fondé qu'il pourra aborder avec droiture les charges du sacerdoce et en observer saintement les obligations.

« S. S. Pie X a pleinement approuvé, dans l'audience du 26 juin, la décision des Éminentissimes Pères » (*Act. Apost. Sed.*, 4, 485).

naturelle, sont invités à s'y exercer conformément à l'état de vie voulu pour eux par la Providence. Notons au passage que, précisément, si la prédication de l'Évangile invitait davantage aujourd'hui tous les chrétiens, en quelque état de vie qu'ils se trouvent, à pratiquer les conseils évangéliques d'appauvrissement volontaire et de continence volontaire de la manière et dans la mesure correspondant à leur état de vie, un plus grand nombre envisagerait de pousser cette pratique jusqu'en ses extrêmes possibilités, en demeurant dans le monde ou en entrant dans l'état religieux, que ce soit selon la voie anachorétique ou que ce soit selon la voie cénobitique. Du même coup, pour la désignation aux ministères qui constitue le troisième type de vocation, un nombre bien plus considérable de chrétiens et de chrétiennes seraient disponibles. On n'aurait plus le souci de trouver des moyens plus ou moins artificiels de « recrutement »...

Il y a enfin la vocation au sacerdoce et aux divers ministères requis par le service de la communauté chrétienne et auxquels habilite soit le sacrement de l'Ordre en ses diverses déterminations, soit au moins, notamment dans le cas des ministères féminins, quelque délégation accompagnée normalement de bénédiction ou de consécration. Cette vocation-là, c'est par les pasteurs responsables qu'elle vient à ceux qu'elle concerne. Ceci, depuis 1912, ne peut pas prêter à discussion. La question, aujourd'hui, est plutôt la suivante.

D'eux-mêmes, ainsi qu'on le pense et qu'on le souhaite dans la littérature concernant le « recrutement sacerdotal », ceux qui seront ainsi appelés par l'évêque doivent-ils y « aspirer » (cf. les « aspirants au sacerdoce »), comme ils doivent par exemple, au même titre que tous les disciples de Jésus, aspirer à la perfection, y compris, selon l'état que Dieu voudra pour eux, à la perfection poursuivie par la voie des conseils évangéliques ? Certes, il n'est pas question de condamner cette aspiration : « Elle est sûre cette parole : celui qui aspire à la charge d'épiscope désire une noble fonction » (1 Tm 3, 1). Je gagerais cependant que, surtout lorsqu'elle est le fait d'enfants ou de jeunes gens, elle est le plus souvent la formulation matérielle et maladroite de l'aspiration en eux à la perfection, aspiration que les enseignements de Jésus et l'action invisible du Saint-Esprit mettent en tous les croyants. Je gagerais également que, dans la mesure où elle concerne vraiment le sacerdoce, cette « aspiration » est proportionnelle à l'ignorance en laquelle ceux qui l'éprouvent sont encore de ses redoutables responsabilités et de ses ministères. Saint Paul, après avoir affirmé la légitimité de l'aspiration à cette charge, développe beaucoup plus longuement et comme en contrepartie toutes les qualités requises de qui doit la recevoir (et l'on observera au passage que ce sont des qualités d'adulte, nullement des qualités d'enfant!) (cf. 1 Tm 3, 2-13). L'épître aux Hébreux, parlant du sacerdoce, enseigne que « nul n'assume pour soi cet honneur » (Hé 5, 4), et

le catéchisme romain, dit catéchisme du concile de Trente, édité par ordre de saint Pie V, commente ainsi ce texte : « Il ne faut pas avoir la témérité d'imposer à n'importe qui la charge de ce si grand office, mais seulement à ceux qui par sainteté de vie, doctrine, fidélité, prudence, peuvent le soutenir. Et qu'assurément *nul n'assume pour soi cet honneur, mais seulement celui qui est appelé par Dieu comme Aaron* (Hé 5, 4; cf. 2 Ch 26, 16). Sont dits appelés par Dieu ceux qui sont appelés par les ministres légitimes de l'Église. Lorsque le Seigneur dit : *Je n'envoyais pas ces prophètes, c'est d'eux-mêmes qu'ils courent...* (Jr 23, 11), il faut enseigner qu'il pensait à ceux qui, de façon arrogante, s'engagent et s'introduisent eux-mêmes dans ce ministère. Il n'y a pas de genre d'hommes causant à l'Église de Dieu plus de malheur, plus de misères, plus de calamités que celui-ci » (*Catéch. romain*, Deuxième partie, ch. 7).

La grande tradition chrétienne, jusqu'à un âge relativement récent, témoigne nettement dans le même sens. Devant l'épiscopat ou le sacerdoce, les saints éprouvaient plus de crainte, voire de terreur, crainte et terreur religieuse d'hommes et de croyants lucides, que de candide aspiration. Dans le même temps, cependant, dans la ligne de la perfection évangélique, les aspirations de ces grands témoins de la tradition étaient, elles, sans limite ni réticence. Combien, parvenus déjà à un haut degré de sainteté évangélique, durent être contraints par les pasteurs responsables d'assumer les charges de l'épiscopat ou du sacerdoce pour le nécessaire service de la communauté. Les *I.C.I.* dressent de ces cas une liste que l'on pourrait encore allonger (p. 15). Il importe donc grandement, dans des cas d' « aspiration au sarcerdoce », d'opérer des discernements dont la conclusion pratique sera, normalement, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants ou de tout jeunes gens, qu'on les invitera à reconnaître en eux l'appel du Seigneur à la perfection de la charité, y compris par la pratique des conseils évangéliques compatible avec leur condition concrète de vie, et qu'on réservera à plus tard le problème de leur appel, de leur « vocation », par l'évêque aux ministères, et même le problème des aptitudes, humaines et surnaturelles, les désignant ou non à l'attention de l'évêque qui aurait ainsi besoin de leur collaboration dans ces ministères à lui confiés. Nous sommes loin d'une telle pratique : dans combien de textes de la littérature que nous mettons ici en cause ne passe-t-on pas sous silence, lorsqu'il s'agit des garçons, l'appel à la perfection par la voie des conseils à moins que, parlant plus franchement, on ne les détourne positivement de suivre cet appel jusqu'à la vie religieuse en raison des besoins, d'ailleurs très évidents, du clergé diocésain. On connaît la formule : « Seigneur, donnez-nous des prêtres et des religieuses », formule qui, par son omission des religieux, donnerait à penser que, de ces hommes qui ont cru entendre la vocation à suivre jusqu'au bout les conseils évangéliques, il y en a bien assez...

Quoi qu'il en soit, il est indis-

cutable qu'en bonne théologie ce troisième type de vocation, la vocation au sacerdoce et aux ministères de l'Église, procède formellement des initiatives de la hiérarchie consacrant au service commun ceux — et celles (cf. 1 Tm 3, 11) — qu'elle juge aptes à ce service, alors que l'appel à la perfection, y compris à la perfection par la voie des conseils, procède formellement des enseignements que Jésus adresse à tous ses disciples sans exception et que la prudence surnaturelle de chacun d'eux, assistée du Saint-Esprit (don de conseil), doit faire pénétrer au plus secret de son cœur et de sa vie, selon son état. Quant à dire que « l'Évangile a peu de consignes quant au recrutement sacerdotal » (p. 28), c'est proprement consternant comme signe de notre niveau théologique moyen. Rien dans l'Évangile ? Rien, sauf dans saint Matthieu par exemple, toute une section dont c'est là l'objet formel (ch. 8-10), pour ne rien dire des compléments apportés, avec une rigueur que manifeste l'analyse un peu attentive du texte, dans les sections 13, 53-18 (orientée vers le « discours ecclésiastique ») et 19-25 (« discours eschatologique »). Et à supposer qu'il n'y ait rien eu dans l'Évangile (ce qui, avouons-le, serait bien surprenant pour un sujet d'une telle importance dans la vie de l'Église fondée par Jésus), il y a tout de même le livre spécifiquement ecclésiologique des Actes des Apôtres qui s'ouvre par le discours de Pierre lors de l'élection de Matthias et contient nombre d'autres notations sur notre sujet, pour ne rien dire de certaines épîtres de saint Paul que l'on appelle assez couramment « pastorales » parce que, précisément, elles consacrent de longs développements non seulement à la vie pastorale des communautés, mais d'abord au « recrutement » des pasteurs!

Ajoutons que, lorsqu'on tient lucidement et ces consignes pastorales du Nouveau Testament et cette authentique théologie de la tradition, on est toujours décontenancé par l'expression aujourd'hui courante de « vocation tardive » au sacerdoce, et par l'emploi que l'on en fait. On parle de ces vocations comme de cas d'exception, non seulement en fait, mais en droit, comme si, normalement, l'appel hiérarchique — on ne va pas tout de même jusqu'à le déclarer superflu, ne serait-ce que par égard pour les décisions de 1912 —, devait simplement confirmer, authentifier, je ne sais quelle aspiration spontanée préalable, survenue le plus tôt possible dans la vie de l' « aspirant », de préférence lorsqu'il était encore sur les genoux de sa mère. La « vocation tardive » apparaît alors ou bien comme une irruption soudaine et exceptionnelle de la grâce, ou bien comme un fruit apparaissant, on ne sait trop pourquoi, dans l'arrière-saison. En toute hypothèse, semble-t-on penser, ce sont là des cas exceptionnels, non normaux, et pour lesquels on ne saurait prendre trop de précautions.

Pauvres Apôtres de Jésus! Ils ne furent tous, à l'aune de cette théologie, que des « vocations tardives »! Non seulement rien ne nous dit qu'en une pieuse en-

fance ils aient rêvé de fonctions qui, d'ailleurs, n'avaient pas encore été instituées par Jésus, mais au contraire, positivement, toutes les catéchèses évangéliques sont attentives à bien distinguer, dans leur cas, leur premier appel, celui qui les conviait à devenir disciples de Jésus et donc à poursuivre la perfection demandée par Jésus à tous ses disciples, et leur première mission, celle qui commençait de les habiliter à leur vocation proprement apostolique de pasteurs de l'Église. Pendant des siècles, dans l'Église, il n'y eut ainsi que des « vocations tardives ». Quand les pasteurs responsables songeaient aux ministères, et au « recrutement » de ceux à qui ils les confieraient, ils pensaient à des adultes, et non pas d'abord à des enfants. Dans le même temps, il est vrai, ils n'auraient jamais envisagé de considérer comme « consignes pour le recrutement sacerdotal » les appels à la perfection que Jésus adresse à tous ceux qui croient en lui. Du même coup, quand ils avaient besoin de coopérateurs de leur propre ministère, ils trouvaient en face d'eux nombre de chrétiens adultes et généreux, prêts à se dévouer, si le service de l'Église l'exigeait, dans les ministères et les fonctions auxquels les appelleraient les pasteurs responsables. Tout se tient dans la vérité de foi et toute erreur, toute confusion du genre de celles que je dénonce ici privent la vérité de sa fécondité normale. Le meilleur moyen de tarir le « recrutement » sacerdotal, c'est de faire, par la confusion aujourd'hui régnante, de l'appel à la perfection un monopole clérical, comme d'attendre, pour la consécration aux ministères, je ne sais quelles mystérieuses initiatives de la Providence dispensant les pasteurs responsables de prendre leurs responsabilités dans le choix de leurs collaborateurs.

Ceci nous conduit à dénoncer l'autre pauvreté théologique courante en ces matières, et dont témoigne abondamment cette littérature. Je la caractériserai comme reposant sur une conception à la fois mythique et infantile de la vocation.

Conception mythique. Au lieu de parler avec précision, comme on vient d'essayer ici de le faire, soit de l'appel normal à la perfection, appel que le Seigneur adresse à tous ses disciples, à chacun selon les discernements de sa vertu surnaturelle de prudence que sous-tend et que renforce en lui l'action du Saint-Esprit, soit de la démultiplication et de la transmission normale, dans l'Église, des ministères dont l'évêque détient la plénitude et la responsabilité, non seulement on confond ces deux types très différents de vocation, mais encore on ne parle de « la » vocation que comme d'un mystérieux influx intérieur que les uns ont, que les autres n'ont pas, qu'il faut détecter avec grand soin, protéger en milieu clos, car il est fragile, voire susciter, promouvoir, empêcher de perdre, etc... C'est proprement cela, un mythe : une « réification », une projection gratuite dans le réel d'un concept ou d'une imagination non critiqués. Ni l'appel de Jésus à le suivre sur

la voie de la perfection, ni l'appel de l'évêque à assumer les responsabilités, les grâces aussi, du ministère sacerdotal ne sont des mythes. Ce sont des réalités bien définies et, je l'ai dit, bien distinctes. La « vocation » de la littérature concernant le « recrutement » est, la plupart du temps, un mythe, et le mythe conduit toujours à l'infantilisme.

Conception infantile en effet. Qu'il s'agisse de l'appel à la perfection ou qu'il s'agisse de l'appel aux ministères, à supposer même qu'on consente à les distinguer, on ne les voit présentement que comme des appels s'adressant normalement à des enfants. C'est dans le cœur des enfants qu'il faut être attentif à détecter le mythe... De là à le soigner comme on soigne en effet des enfants, il n'y a qu'un pas. Celui-ci franchi, quel risque ne court-on pas de ne penser à la dite vocation qu'en catégories enfantines, et finalement infantiles. C'est d'ailleurs pourquoi on est si facilement décontenancé par les « vocations tardives ». Dans combien de développements sur le « recrutement » sacerdotal, ne fait-on pas usage, par exemple, de la parole de Notre-Seigneur : « Laissez venir à moi les petits enfants... » (Mc 10, 14), sans tenir naturellement aucun compte du contexte de l'Évangile qui détermine de façon très précise le sens de cette parole. Elle ne concerne en aucune façon la vocation apostolique (où a-t-on vu que Jésus ait choisi ses apôtres parmi les enfants ?). Elle détermine la place irremplaçable des enfants dans la communauté des disciples de Jésus, communauté d'adultes : faute d'être accueillante aux enfants, et attentive à leur grâce propre, cette communauté d'adultes n'apprendrait pas que c'est « à leurs pareils — il s'agit des enfants — qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas » (Mc 10, 14-15). Ceci est un des plus profonds enseignements de l'Évangile, et il ne concerne pas la vocation apostolique ou sacerdotale. De même que la communauté des disciples de Jésus doit se soucier constamment des pauvres, parce qu'ils ont pour elle la grâce de manifester ce que doit être cette pauvreté par l'esprit sans laquelle on ne peut posséder le royaume des cieux, de même doit-elle être attentive aux enfants, qui sont les seuls à pouvoir lui apprendre ce que doit être son esprit d'adoption filiale. Il ne s'agit nullement, ici, du « recrutement sacerdotal », et aucun infantilisme ne peut résulter d'un tel enseignement, ni en théologie de la vocation sacerdotale, ni en théologie de l'appel de tous à la perfection la plus évangélique.

Que l'on excuse le caractère quelque peu incisif de ces critiques : elles procèdent non d'un jugement quelconque de sévérité envers qui que ce soit, mais de la souffrance qu'éprouve le théologien attentif à la Parole de Dieu et à l'authentique tradition lorsqu'il constate de quelles richesses libératrices nous nous privons à méconnaître à ce point l'une et l'autre. Aussi bien,

l'heure n'est-elle sans doute plus éloignée où l'aggravation de la crise du « recrutement sacerdotal » obligera à reconnaître la fausseté des principes à partir desquels on s'efforce présentement de la résoudre. Ce n'est pas davantage pour atténuer les précédentes critiques, mais pour en prévenir une fausse interprétation, que je proposerai, pour finir, une dernière remarque.

L'Église est une réalité humano-divine. Parce qu'elle est humaine, il ne faut jamais s'étonner de constater en ses membres de l'erreur, de la faiblesse, du péché. Parce qu'elle est divine, il faut tenir fermement que, ni par le péché, ni par la faiblesse, ni par l'erreur, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais réellement contre elle. Au milieu même de ce conditionnement de péché, de faiblesse et d'erreur, elle restera toujours prophétique, royale et sainte; et Dieu poursuivra toujours en elle et par elle son dessein qui, finalement, l'emportera. Il le poursuit, de fait, en sauvegardant, en cette Église, tout ce qui, soit au niveau de ses institutions, soit au niveau plus profond de sa vie de foi et de grâce, lui est essentiel. A travers toutes les crises et tous les alourdissements de vingt siècles d'histoire, l'essentiel de l'institution apostolique a été sauvegardé dans l'épiscopat, tout de même qu'à travers toutes les décadences il y a toujours eu des âmes travaillées par la vocation à la perfection de la vie selon l'Évangile. Il est donc tout à fait certain que, présentement, en dépit des graves confusions qui sont courantes en cette matière des vocations, Dieu suscite encore pour son Église et les saints et les ministres dont elle a besoin pour ne pas mourir. Il est donc très certain qu'en dépit de ces blocages indus que l'on dénonce ici, et au milieu même de ces blocages, d'authentiques vocations au sacerdoce comme d'authentiques vocations à la sainteté évangélique ont trouvé leur cheminement. Il serait notamment ridicule de nier que, par le recrutement des petits séminaires institués par le concile de Trente (sess. XXIII, 1563) et recommandés à plusieurs reprises par Léon XIII et ses successeurs, de nombreuses et très authentiques vocations sacerdotales aient été assurées à l'Église. Tout au plus tient-on pour assuré qu'un plus attentif respect des discernements qu'on vient de rappeler commanderait, dans les séminaires, une pédagogie assez différente, sur plus d'un point, de celle qu'on y pratique ici ou là. Il ne faudrait d'ailleurs pas fermer les yeux sur la proportion des échecs constatés ou plus tôt ou plus tard, ni sur le caractère inquiétant de la courbe générale du « recrutement » obtenu par cette filière des séminaires. Le dossier des *Informations Catholiques Internationales* qui est l'occasion de cette note est sur ce point suffisamment éloquent. Si l'on veut un redressement, que l'on commence par penser vrai, je veux dire conformément à la vérité originale de la Révélation.

Ainsi donc, le souci de l'efficacité tout autant que celui de la vérité semblent nous pousser présentement à mieux respecter les

discernements que cette note a voulu rappeler. Que la divine Providence, pardonnant miséricordieusement nos ignorances plus ou moins invincibles, et même nos infidélités plus ou moins conscientes, et poursuivant irrésistiblement son dessein à travers notre histoire, préserve l'Église des conséquences mortelles que ses infidélités et ces ignorances pourraient avoir pour elle, c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, son affaire. Mais il ne faudrait tout de même pas que nous considérions cette protection divine comme un encouragement à persévérer dans nos erreurs. Que la confusion présentement régnante en matière de vocations n'ait pas fait plus de mal (encore que la situation, au jugement de bons observateurs, soit plutôt alarmante), nous en devons remercier le Seigneur. Que nous devions prolonger cette confusion et entretenir la pauvreté de culture théologique, voire tout simplement la culture de foi, dont cette confusion est le fruit, c'est une autre affaire. Si déconsidéré que soit présentement le rôle du théologien, si inconfortable qu'il soit pour lui d'insérer son témoignage dans les problèmes de la vie de l'Église, c'est tout de même pour lui une obligation de dénoncer des confusions aussi graves que celles que l'on a cru devoir signaler ici et d'inviter chacun, en matière de vocation comme en toute autre, à plus de fidélité à la pure et libératrice Parole de Dieu.

H. M. Féret, O. P.

SACERDOCE

Le P. Bouyer pouvait écrire ici même, il y a quelques mois[1], qu' « un renouveau du sacerdoce inclut, comme sa portion centrale, un renouveau de la théologie et de la réalité de l'épiscopat ». Même s'ils procèdent de façon bien différente, un tel souci est précisément au cœur des trois ouvrages que nous voulons présenter.

C'est une théologie du sacerdoce dans toute son ampleur que le P. Bouëssé nous propose[2]. Voulant préciser la nature du sacerdoce hiérarchique dans ses rapports avec le sacerdoce des fidèles, il commence par contempler l'exercice du sacerdoce en Jésus-Christ, l'unique prêtre de la nouvelle Alliance. Et encore ne peut-il en souligner l'originalité qu'en étudiant patiemment ses ébauches sous la loi de nature et sous la loi ancienne. Peut-être ces deux chapitres avancent-ils trop lentement ? En tout cas, un lecteur attentif y découvrira des notations fort précieuses sur les rapports entre culte intérieur et culte extérieur (voir surtout le chap. II).

Le chapitre quatrième consacré à l'office sacerdotal de Jésus-Christ donne l'occasion au P. Bouëssé de nous esquisser une véritable théologie de la Rédemption. Nous avons particulièrement apprécié ses très beaux développements sur les droits respectifs de la justice et de l'amour dans l'œuvre de notre salut : « Il s'agit de donner aux hommes d'acheter leur pardon par une œuvre de justice expiatrice qui soit d'abord une œuvre d'amour » (p. 91). L'auteur est peut-être moins heureux dans la façon dont il organise les trois Pouvoirs du Christ. Pratiquement, la fonction prophétique du Christ se trouve résorbée dans sa fonction royale. Et, chose plus surprenante, l'auteur semble identifier de telle façon la médiation ascendante du Christ et son sacerdoce que la médiation descendante ne concernerait plus que sa fonction royale. Sans doute, le sacerdoce est-il le premier des titres de notre Sauveur et le P. Bouëssé n'a pas de peine à le montrer. Mais il y a une certaine tendance à majorer

1. *La Vie Spirituelle*, mai 1958, p. 546.
2. Humbert Bouëssé, O.P., *Le sacerdoce chrétien*, Coll. « Textes et études théologiques », Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1957, 220 pp., 690 fr.

le sacerdoce du Christ qui risque de ne pas respecter toute l'harmonie entre les trois Pouvoirs du Christ. Il y aurait lieu de se demander si la notion d'*onction substantielle* ou de consécration sacerdotale du Christ du seul fait de son union hypostatique — sur laquelle le P. Bouëssé insiste tant — ne pèse pas trop sur la théologie des Pouvoirs du Christ. Certes, cette notion d'*onction substantielle* a pour elle une longue tradition patristique et théologique : il suffira pour s'en convaincre de se reporter au livre du P. Lécuyer que nous analysons plus loin. On invoquera aussi à juste titre Hb 5, 5. Et il est bien certain que pour l'Épître aux Hébreux le sacerdoce unique du Christ est lié à sa filiation divine. Mais il nous semble abusif d'en tirer argument en faveur de ce qu'on appelle en théologie le « constitutif formel » du sacerdoce du Christ. N'est-il pas remarquable qu'aucun texte du Nouveau Testament ne parle d'onction du Christ à l'instant de l'incarnation ? L'onction apparaît essentiellement liée à une fonction par rapport à l'œuvre du salut. N'est-ce pas là la propre perspective de saint Thomas qui voit dans le sacerdoce du Christ avant tout un office et non un état ontologique ? C'est pourquoi, sans faire commencer l'office sacerdotal du Christ avec son onction lors du baptême de Jean-Baptiste (le Christ est évidemment prêtre dès son entrée dans le monde), nous préférons dire que le Christ est prêtre au titre de sa *grâce capitale* et non immédiatement au seul titre de sa grâce d'union, comme le veut le P. Bouëssé à la suite de Scheeben et de beaucoup d'autres. Ce n'est pas là vaine querelle de théologiens. Il y va d'une contemplation du Mystère du Christ : la vie du Verbe incarné est plus haute que sa vie de prêtre au service des hommes; et la fonction sacerdotale n'épuise pas l'activité médiatrice de notre Sauveur : il nous sauve aussi comme Roi et comme Prophète.

Mais nous n'avons encore rien dit de ce qui constitue la partie la plus neuve du livre du P. Bouëssé. Après toutes les discussions qui sont nées au sujet de la théologie de l'épiscopat, son livre nous permet de mesurer la portée du renouveau théologique en ce domaine. On ne peut plus faire du pouvoir épiscopal un simple pouvoir de juridiction. C'est un *pouvoir d'ordre sacramentel* original par rapport au sacerdoce et au diaconat. Cependant, seul le sacerdoce confère un caractère, car il est directement ordonné à la confection de l'Eucharistie, tandis que l'épiscopat et le diaconat sont des pouvoirs sacramentels sur le Corps mystique. Selon cette perspective, l'épiscopat ne risque plus d'apparaître comme un simple rouage administratif. C'est de Dieu même que l'évêque tient son premier office, celui de Docteur de la foi. Et les prêtres, à leur rang, participent à la plénitude « apostolique » de l'évêque. Les évêques et les prêtres auront grand profit à méditer la haute théologie spirituelle de l'épiscopat que le P. Bouëssé nous propose. Ce sont surtout ces pages du chapitre cinquième que nous voudrions recommander à ceux qui risqueraient

de se décourager à la lecture d'un texte très compact. Faut-il l'avouer, en effet, en terminant, ni la langue, ni la pensée du P. Bouëssé ne pèchent par excès de sobriété...

C'est au contraire une synthèse accessible à un public beaucoup plus large que le P. Lécuyer nous offre dans la collection « Je sais — Je crois »[3]. Son texte est clair et dépouillé de notes techniques, mais on devine sans peine l'information historique remarquable qu'il suppose.

Ce petit livre restera un modèle au point de vue méthode théologique. L'auteur sait en effet s'appuyer sur les données du Magistère tout en nous faisant redécouvrir avec lui la genèse historique d'une doctrine. Le soin qu'il met à toujours commencer par interroger l'Écriture et les documents patristiques révèle un souci œcuménique très à propos en ce domaine brûlant du sacerdoce. On pourrait lui reprocher de ne pas commencer par esquisser une théologie du sacerdoce du Christ. Mais son objet est plus limité : il s'agit seulement de livrer aux fidèles l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur le sacrement de l'Ordre. Nous savons d'ailleurs que cette théologie plus ample du sacerdoce chrétien fait l'objet d'un autre volume.

Chez le P. Lécuyer comme chez le P. Bouëssé, on retrouve le souci de revaloriser toutes les dimensions du sacerdoce catholique en remettant en lumière la sacramentalité de l'épiscopat. C'est en rester à une définition trop étroite du sacrement de l'Ordre que de le définir uniquement en fonction de l'Eucharistie. Le sacrement de l'Ordre comprend essentiellement trois degrés : l'épiscopat, le presbytérat et le diaconat, le sous-diaconat n'étant lui-même qu'un sacramental comme les ordres mineurs. Cette vue profondément traditionnelle (même si elle ne nous est plus familière) nous oblige à souligner — en dehors du pouvoir sacramentel sur l'Eucharistie et de la grâce sanctifiante personnelle liée à la réception du sacrement — l'importance des *charismes spirituels* propres à chaque degré du sacerdoce et qui intéressent le Corps mystique. C'est ainsi que le simple prêtre, en vertu même de son ordination, ne reçoit pas seulement pouvoir sur l'Eucharistie, mais un charisme spécial qui est une « grâce permanente de coopérateur de l'évêque » pour la régence et l'enseignement du Peuple de Dieu. On devine les prolongements précieux dont cette doctrine est grosse en ce qui concerne une compréhension plus riche du prêtre comme ministre du sacrifice et ministre de la Parole. Le P. Lécuyer nous propose une clé qui permet de comprendre les glissements subis par la théologie de l'épiscopat et du diaconat au cours des âges : « La théologie de l'Ordre en Occident s'est orientée de plus en plus vers l'étude des *pouvoirs* sacramentels conférés, et notamment des pouvoirs sur l'Eu-

3. Joseph LÉCUYER, C.S.Sp., *Prêtres du Christ. Le sacrement de l'Ordre*, Coll. « Je sais — Je crois », Arthème Fayard, Paris, 1957, 125 pp.; 300 fr.

charistie, en laissant dans l'ombre le *charisme spirituel,* ou en ne mentionnant la grâce conférée que comme une augmentation de la grâce *sanctifiante* » (p. 62).

Ce à quoi nous sommes invités finalement, c'est de prêter plus grande attention au rôle de l'Esprit-Saint dans le sacerdoce chrétien — souci que l'Église orientale a su conserver en référence à l'effusion de l'Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Dans ce sens, nous aurions aimé que le P. Lécuyer soit plus explicite sur le rapport entre le don de l'Esprit à la Pentecôte et le charisme spirituel propre aux évêques successeurs des apôtres. Mais précisément, son autre livre sur le sacerdoce répond à notre attente sur ce point.

Le sacerdoce dans le mystère du Christ[4] apparaît comme une contribution de toute première importance aux divers efforts qui se dessinent dans l'Église catholique pour élargir la conception du sacerdoce héritée de la théologie de la contre réforme. Il suffit de parcourir la table des matières pour s'en convaincre. L'auteur ne part pas d'une définition *a priori* du sacerdoce, mais de l'unique vrai sacerdoce, celui de Jésus-Christ auquel doit se ramener finalement toute autre forme de sacerdoce. Et ceci nous vaut une très ample théologie du sacerdoce du Christ, considéré dans ses différentes étapes, à l'incarnation, lors du baptême de Jean-Baptiste et dans sa consommation définitive par le mystère de mort et de résurrection. Sans diminuer en rien l'importance du sacerdoce hiérarchique, le P. Lécuyer en vient alors à étudier tout d'abord le sacerdoce commun des fidèles. Le nouveau peuple de Dieu dont le Christ est le Grand Prêtre, est en effet un peuple sacerdotal. Et il y a des traits propres au sacerdoce des fidèles qui intéressent la compréhension des divers degrés du sacrement de l'Ordre. C'est ce sacerdoce hiérarchique qui fait l'objet de la dernière partie du livre.

Si nous voulions caractériser d'un mot l'apport original du P. Lécuyer, nous dirions qu'il prolonge l'effort du P. Durrwell qui cherchait à remettre en lumière le mystère de la Résurrection dans le sacrifice du Christ, en insistant à son tour sur l'importance du mystère de la Pentecôte pour la compréhension du sacerdoce de Jésus et de celui des apôtres. Voici comment nous croyons pouvoir résumer le thème central qui organise ce gros volume de plus de quatre cents pages. Le Christ a reçu une double onction sacerdotale au cours de sa vie terrestre : à l'instant de l'incarnation et au baptême dans le Jourdain. Or s'il faut comprendre l'onction reçue à l'incarnation en référence directe au mystère pascal, l'onction du baptême est à comprendre en relation avec le mystère de la Pentecôte. Et précisément, cette double onction correspond au double aspect du sacrifice et du sacerdoce du Christ ou encore à

4. Joseph LÉCUYER, C.S.Sp., *Le sacerdoce dans le mystère du Christ,* Coll. « Lex Orandi », Éd. du Cerf, Paris, 1957, 412 pp., 990 fr.

sa double médiation : d'une part, le Christ est le Serviteur souffrant qui en mourant sur la Croix ramène l'humanité pécheresse à son Père; d'autre part, le Christ est le nouveau Moïse, Médiateur de la nouvelle Alliance qui nous donne gratuitement les biens du Père, en particulier le don de l'Esprit-Saint. A ce double mouvement de la médiation sacerdotale du Christ correspond le double visage du sacerdoce des fidèles. Par le baptême, ils sont habilités à offrir le sacrifice d'une vie sainte et à participer à l'Eucharistie, sacrifice du mystère pascal; par la confirmation, ils participent activement au mystère de la Pentecôte et sont consacrés témoins du Christ dans le monde. Enfin, cette double virtualité du sacerdoce du Christ se vérifie dans les degrés complémentaires du sacerdoce hiérarchique : l'épiscopat et le presbytérat. Les prêtres sont les ministres ordinaires des sacrements qui correspondent au mystère de Pâques. Les évêques qui possèdent la plénitude du sacerdoce confèrent les sacrements de la plénitude : la confirmation et l'ordre, qui sont ordonnés au Corps mystique et prolongent l'effusion de l'Esprit inaugurée à la Pentecôte.

Telle est la large fresque qui nous est proposée. A ceux qui s'inquiéteraient déjà d'une telle construction, le P. Lécuyer répondra par les innombrables textes patristiques qui appuient sa « thèse ». Nous croyons en effet qu'il met seulement au plein jour les harmonies cachées du trésor de la tradition sur le sacerdoce. Nous nous demandons simplement si les spécialistes de la théologie biblique le suivront toujours dans ses conclusions sur le Nouveau Testament et s'il garde assez de liberté critique en face des rapprochements parfois arbitraires opérés par les Pères. Nous croyons par exemple qu'on peut garder tout ce qu'il dit sur le double aspect du sacrifice et du sacerdoce du Christ, sans les rattacher aussi étroitement à une double onction sacerdotale à l'incarnation et au baptême. Au moment même où la théologie biblique nous montre que le vocabulaire de l'onction dans le Nouveau Testament est essentiellement fonctionnel, il y aurait peut-être lieu d'être plus circonspect au sujet de cette « onction sacerdotale » de l'humanité du Christ par la divinité qui relève chez les Pères de tout un contexte d' « ontologie » de l'incarnation.

Quoi qu'il en soit, on remarquera surtout dans cette nouvelle étude sur le sacerdoce la place faite à la sacramentalité de l'épiscopat. Et s'il est vrai que la consécration épiscopale ne confère pas un nouveau pouvoir sur l'Eucharistie, c'est donc que le pouvoir relatif à l'Eucharistie n'épuise pas la plénitude de la grâce du sacerdoce. Le rite de l'imposition des mains fait de la consécration épiscopale comme une continuation de la théophanie de la Pentecôte : à la suite des apôtres, les évêques sont consacrés témoins officiels de la Parole dans l'Église. Dans cette perspective, il conviendrait de ne pas rattacher l'institution du sacrement de l'Ordre uniquement à la dernière Cène. Dans une analyse très pénétrante de la session 22e du Concile de Trente, le P. Lécuyer montre que les

Pères du Concile n'ont pas entendu exclure la collation par les apôtres d'un réel pouvoir sacerdotal, au soir de la Résurrection, lorsque Jésus apparaît aux Douze. Il resterait encore à prouver que ce qui s'est vérifié dans le cas des apôtres se vérifie encore actuellement dans l'ordination des prêtres.

On aimerait enfin voir préciser les rapports entre le témoignage apostolique des simples laïcs qui est une partie intégrante de leur sacerdoce royal et le témoignage apostolique des prêtres spécialement mandatés par l'évêque. Le P. Lécuyer n'en traite pas directement, mais il semble bien qu'il refuserait de voir dans ce mandat une simple question de juridiction. Sans doute, les prêtres ne sont-ils pas ministres de la Parole en vertu du caractère sacramentel reçu. Mais leur ordination même leur confère un *charisme* propre de coopérateur de l'évêque dans sa mission pastorale.

Ces quelques remarques suffiront à souligner la portée de cette nouvelle étude sur le sacerdoce. On pourra contester certaines conclusions, on pourra déceler çà et là une légère tendance à la systématisation, mais on ne pourra plus écrire sur le sacerdoce sans se référer au magnifique dossier patristique mis à notre disposition par le P. Lécuyer.

Cl.-J. Geffré, o. p.

Notes bibliographiques sur LA VIE RELIGIEUSE FÉMININE

Les mouvements d'Action catholique ont, cette année, pour thème de travail la vocation sacerdotale et religieuse. Plusieurs aumôniers ont demandé à *La Vie Spirituelle* de leur indiquer une bibliographie sur la vocation religieuse féminine. Celle qu'on lira ici ne cherche pas à être exhaustive; elle se contente d'indiquer les ouvrages (et quelquefois des articles de revues) choisis parmi les plus essentiels, les plus récents et les plus faciles d'accès.

Cette bibliographie a été établie sur la base des renseignements qui nous ont été fournis par le fichier bibliographique sur la vie religieuse féminine établi par le Centre de Documentation « Religieuses » dont le siège se trouve chez les Dames du Cénacle, 58, avenue de Breteuil, Paris-7e. Ce Centre est à la disposition des prêtres et des jeunes filles.

I. — Les documents

On trouvera les documents pontificaux essentiels dans un ouvrage qui vient de paraître :

Abbé Courtois, *Les États de perfection*. Documents pontificaux de Léon XIII à nos jours. Lettre-préface de S. Em. le cardinal Valeri, Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux (Éd. Fleurus, Paris, 1958; 475 pp.; 1.330 fr.).

En ce qui concerne plus spécialement la vie contemplative :

La Moniale. Qu'en pense l'Église? (La Bonne Presse, Paris, 1958; 125 pp.; 360 fr.)

II. — Pour les prêtres

1) *L'état religieux.*

Directoire des Prêtres chargés de Religieuses (Coll. « Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui », Éd. du Cerf, Paris, 1954; 362 pp.) :

Mgr Garrone : Rôle des religieuses dans la conjoncture actuelle de l'Église de France.
R. P. Duval, o.p. : Les grandes lignes du développement historique de l'état religieux féminin.
R. P. Plé, o.p. : Théologie de l'état religieux et des conseils évangéliques.
R. P. Carpentier, s.j. : Théologie de la vie religieuse, vie commune et vœux. Note sur les trois conseils évangéliques.
R. P. Bergh, s.j. : Le statut canonique de la vie religieuse féminine.
Sœur Marie de la Rédemption : Psychologie des religieuses.
Chanoine Le Terrier : Rôle de l'aumônier ou du chapelain.
Abbé Baechler : Les confesseurs ordinaire et extraordinaire de religieuses.
R. P. Poissonnier, o.f.m. : Le prédicateur de religieuses.
T. R. P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, o.c.d. : Le visiteur canonique.
Dom Fohl : L'Assistant religieux.
Mgr Touvet : Le Supérieur ecclésiastique et le Directeur diocésain des religieuses.
Chanoine Lefebvre : Orientations du Saint-Siège de Léon XIII à Pie XII.
T. R. P. Motte, o.p. : Orientations actuelles et nouvelles fondations.
R. P. Virton, s.j. : Tableau d'ensemble des divers organismes qui, en France, s'occupent des religieuses.
Chanoine Lieutier : Travail en faveur des vocations de religieuses.

R. P. Nicolas, o. p. : *La vraie notion de la vie religieuse* (*La Vie Spirituelle,* janvier 1946, pp. 39-58).

R. Carpentier, s. j. : *Témoins de la Cité de Dieu.* Initiation à la vie religieuse. Réédition entièrement refondue du Catéchisme des Vœux des RR. PP. Cotel et Jombart, s. j. (*Museum Lessianum.* Desclée de Brouwer, 1956; 203 pp.; 390 fr.).

J. Périnelle, o. p. : *Les voies de Dieu.* La vie religieuse et les Instituts séculiers (Éd. du Cerf, 1956; 526 pp.; 1.500 fr.).

Dom O. Rousseau, o. s. b. : *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église* (Coll. « Irénikon », Éd. de Chevetogne, Paris, 1957; 174 pp.; 500 fr.).

Louis Bouyer, de l'Oratoire : *Le sens de la vie monastique* (Éd. Brépols-Turnhout, Paris, 1951; 312 pp.; 650 fr.).

Dom Marmion, o. s. b. : *Sponsa Verbi* (Éd. de Maredsous, 1948; 87 pp.; 195 fr.).

La place de la Religieuse dans l'Église (*La Vie Spirituelle,* juillet 1949) :

R. P. Camelot, o.p. : De la « Vierge du Christ » à la Cénobite cloîtrée.
R. P. Henry, o.p. : Moniales et diaconesses.
F. de Dainville, s.j. : L'accès des religieuses à la vie active.
François de Sainte-Marie, o.c.d. : La mission de la vie contemplative dans l'Église d'aujourd'hui.
P.-A. Delchard, s.j. : La collaboration des religieuses à l'apostolat hiérarchique de l'Église.
J. Perrin, o.p. : Vocation et mission dans les Instituts séculiers.
M.-Th. B. : Une réalisation contemporaine : l'institution thérésienne.

R. P. Mogenet, s. j. : *La vocation religieuse dans l'Église* (Éd. Téqui, Paris, 1952; 128 pp.; 360 fr.).

Th. Camelot, o. p. : *Virgines Christi* (Éd. du Cerf, Paris, 1944; 95 pp.; 120 fr.). La virginité aux premiers siècles de l'Église.

J. Perrin, o. p. : *La virginité* (2e édit. Desclée de Brouwer, 1955; 239 pp.; 690 fr.).

Dom Paul Benoist d'Azy, o. s. b. : *Mariage et virginité* (*Éducatrices paroissiales,* janvier 1956, pp. 4-18 et avril 1956, pp. 8-12).

R. Voillaume : *Au cœur des masses.* La vie religieuse des Petits Frères du Père de Foucauld (Éd. du Cerf, 1952; 516 pp.).

2) *Les Instituts séculiers.*

J. Perrin, o. p. : *Consécration à Dieu et présence au monde. Les Instituts séculiers* (Coll. « Présence chrétienne », Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 158 pp.; 480 fr.).

Jean Beyer, s. j. : *Les Instituts séculiers* (Desclée de Brouwer, 1954; 402 pp.; 1.350 fr.).

A.-M. Goichon : *La vie contemplative est-elle possible dans le monde?* (Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 264 pp.; 540 fr.)

Vie consacrée dans le monde (*Documentation catholique,* 24 janvier 1954, n° 1165, col. 75-118).

Les Instituts séculiers (*Documentation catholique*, 21 août 1955, n° 1206, col. 1059-1080).

3) *La vocation.*

Le rôle du Prêtre dans l'éveil des vocations (Coll. « Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui », Éd. du Cerf, Paris, 1958; 220 pp.; 600 fr. :

Mgr Ferrand : Les préjugés du clergé à l'égard des religieuses.
B.-M. Chevignard, o.p. : La nature de l'appel de Dieu dans la vocation religieuse.
Dom J. Fohl : Les critères de la vocation. Point de vue théologique.
L. Beirnaert, s.j. : Les critères de la vocation. Point de vue psychologique.
Julien Paul de la Vierge, o.c.d. : Le rôle du prêtre entre l'éveil de la vocation et l'entrée au postulat.
Abbé Laude : Le rôle du prêtre au confessionnal.
B. Butruille, s.j. : Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations à l'école.
E. Bergh, s.j. : Juvénats et écoles apostoliques.
Chanoine Arnaud : Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations dans la paroisse et auprès des familles.
Chanoine Frossard et abbé Lebreton : Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations dans les mouvements d'Action catholique spécialisée.
R. P. Hego, o.f.m. : Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations dans le scoutisme.
Chanoine Devay : Le rôle du Directeur diocésain des religieuses.
T. R. P. Liévin, CssR : L'Œuvre pontificale des vocations.
Chanoine Lieutier : Le Centre de Documentation sacerdotale et religieuse.

Le discernement des vocations de Religieuses (Coll. « Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui », Éd. du Cerf, Paris, 1955; nouvelle édition augmentée; 136 pp. 300 fr.) :

Dom O. Rousseau : L'appel à la perfection d'après la tradition patristique.
T. R. P. Liévin, C.ss.R. : L'Œuvre pontificale des vocations.
A. Bonduelle : La vocation religieuse, ses éléments de discernement.
François de Sainte-Marie, o.c.d. : Principes et discernement d'une vocation de contemplative.
Quelques réponses à l'enquête sur le discernement des vocations.
É. Bergh, s.j. : Les empêchements canoniques à l'entrée en religion.
R. P. Omez : Les critères négatifs de vocation.
A. Plé, o.p. : Peut-il exister des attraits inconscients à la vie religieuse ?
Dr Claude Busnelli : L'apport de la psychologie expérimentale.
A. Plé, o.p. : De l'usage des méthodes de la psychologie expérimentale.

Sœur Jeanne d'Arc, o. p. : *Le mystère de la vocation.* Essai de théologie biblique (*La Vie Spirituelle*, février 1956, pp. 167-187).

R. Poelman, J. Beyer, J. Delcuve et R. Waelkens : *Viens, suis-moi!* Signification et pédagogie de la vocation (Coll. « Cahiers de la Roseraie », Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1956; 156 pp.; 315 fr.).

J. Daniélou, s. j. : *Les conseils évangéliques et les aspirations des jeunes* (*La Vie spirituelle,* juin 1948).

Pierre Babin, o. m. i. : *Ce que les jeunes pensent du prêtre et de la vie religieuse.* Résultats d'une enquête en collèges secondaires libres (en France). (*Lumen Vitae,* octobre-décembre 1953, pp. 667-681).

Abbé Pouget : *L'Action catholique devant le problème des vocations* (*Union,* décembre 1948).

R. P. de Bourmont, o. p. et chanoine Gueneau : *Vocations religieuses et mouvements d'Action catholique spécialisée* (*Supplément de La Vie Spirituelle,* février 1959).

Octave Lepaulmier : *Une enquête sur les vocations religieuses féminines* (*Supplément de la Vie Spirituelle,* n° 44, 1er trimestre 1958, pp. 106-120).

Madeleine Daniélou : *Second Livre de Sagesse pour les filles de France* (Bloud et Gay, 1950; 240 pp.; 300 fr.). Pages 60-80 : vocations, un texte inédit du P. de Grandmaison sur le Discernement des vocations.

Pour l'orientation des vocations de jeunes filles (*Cahiers du Clergé rural,* août-septembre 1947).

Réflexions sur la direction spirituelle des jeunes filles vers la vocation religieuse (*Cahiers du Clergé rural,* février 1949).

Annuaire agenda catholique (Lethielleux, 1958). Indique un répertoire des congrégations avec quelques indications sur chacune d'elles.

III. — Pour les jeunes filles

La vocation religieuse féminine (*Échanges,* 1958, n° 38, 16, rue Saint-Jean-Baptiste de la Salle; 40 pp.; 150 fr.).

Chanoine Blanadet : *Risquer sa vie pour Dieu.* Témoignages de religieuses sur leur vocation, recueillis par M. le chanoine Blanadet (Coll. « Jeunesse qui monte ». Secrétariat d'Action catholique, 27, rue de la Barrière et la Maison du Livre, rue Louis Blanc, Rodez, 1955; 144 pp.; 390 fr.).

Suzanne Cita-Malard : *Prisons du ciel* (Plon, 1957; 508 pp.; 960 fr.). Ordres contemplatifs.

J. DE LOIGNY : *A l'ombre des grands Ordres* (Desclée de Brouwer, 1957; 376 pp.). Histoire, spiritualité, constitution des huit principaux Tiers-Ordres.

R. P. LAVAUD, o. p. : *L'idée de la vie religieuse*. L'état religieux dans la vie chrétienne et dans l'Église (Desclée de Brouwer, 1945; 115 pp. 220 fr.). La perfection chrétienne et l'état religieux. Conclusions et applications pour tous : jeunes gens, jeunes filles, parents.

Abbé GRIMAUD : *Futures religieuses* (Éd. Téqui, 1944; 285 pp., 350 fr.). L'appel, la réponse de la jeune fille, la réponse des parents, le choix.

Horizons. Brochure illustrée sur la vocation religieuse. Texte et illustrations des Filles de l'Église (La Vigne, Bruges, 40 pp., 1956).

Simone PATRIS : *Jeunes filles au carrefour* (Casterman, 1951; 215 pp.; 330 fr.). Vie laïque, vie consacrée. Pour les jeunes filles à la fin de leurs études secondaires.

A. PLÉ, O. P.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

L. BOUYER : *L'initiation chrétienne*. Coll. « Credo ». Plon, Paris, 1958; 216 pp.

« L'initiation chrétienne » : on appelait ainsi autrefois l'ensemble des étapes et des rites par lesquels passait le converti depuis le moment de sa conversion jusqu'à celui où, nouvellement baptisé, il accédait avec ses pairs à la table commune du banquet eucharistique. Le titre que prend le P. Bouyer est plein de ce sens antique, mais il ne signifie pas que le livre se limite à une explication des rites, ou qu'il s'adresse aux seuls convertis se préparant au baptême. Cet ouvrage est une initiation destinée à l'homme moderne, c'est dire qu'il s'efforce d'abord de le rejoindre sur le terrain qui est le sien, de partager ses pensées et sa manière de penser, cheminant avec lui vers Dieu sur les divers chemins qu'il est amené à prendre. Puis, comme il serait vain de vouloir rencontrer Dieu en lui-même si Dieu ne venait à sa rencontre, il lui présente la Parole, le sens dans lequel elle se découvre peu à peu à l'humanité, et enfin les signes sacramentels de la rencontre et de la « reconnaissance » de Dieu dans le Christ. Et comme ces étapes ne sont jamais dépassées, comme tout chrétien, lors même qu'il aurait trouvé la vérité qu'il cherchait, « ne la fera pleinement sienne qu'en refaisant ce circuit bien des fois encore » (p. 122), ce livre se propose à tous, et non seulement pour être lu, mais surtout pour être relu.

L'ouvrage se situe d'ailleurs en plein cœur du mystère chrétien, de sorte que rien d'essentiel n'y est omis et qu'il ne touche à rien non plus qui ne soit essentiel. Le livre initie à la lecture de la Bible, des prophètes et des évangélistes, mais il révèle aussi les exigences du mystère chrétien : les exigences (modernes) du renoncement à la *Pompa diaboli*, et aussi tous ceux que l'Esprit peut inspirer aux religieux, la signification de l' « initiation » qui est non seulement instruction, mais expérience, et dont le lieu privilégié est « la fête » (p. 121), l'Eucharistie qui est la plus belle réponse de l'homme à l'avance de Dieu, la vie éternelle qui est récompense de fidélité à tout le « présent ».

Tout le livre, écrit avec aisance et maîtrise, donne le son extraordinaire, parce que rare à ce point, du plus pur et du plus limpide évangile dans l'Église.

A.-M. H.

M.-D. PHILIPPE, o.p. : *Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne*. Éd. de la Colombe, Paris, 1958; 2 vol de 158 et 202 pp.; 575 et 750 fr.

Malgré quelques négligences de forme, c'est un livre fortement pensé, hautement suggestif et spirituellement très « rayonnant » que le P. Philippe vient de consacrer au Mystère de Marie (sous un titre qui

rappelle étonnamment un autre beau livre). Et ce n'est pas un ouvrage banal. Certes, l'auteur a le sens très vif de la tradition et de sa place capitale en ce domaine, il en garde soigneusement les données les plus délicates, il s'inspire avec décision de la théologie la plus classique et s'occupe assez peu des « renouvellements » de la littérature mariale, mais c'est pour aller plus profond encore, et ce livre, fruit d'une pensée extrêmement vivante, fourmille d'observations de tous ordres et de rapprochements inattendus, à la fois pénétrants et éclairants. Rien de moins scolastique, car on peut avoir une pensée doctrinalement très ferme, utiliser avec clarté et précision des principes fondés sur une analyse métaphysique de la structure profonde des choses, sans se perdre dans le jeu stérile d'un développement en vase clos de concepts tout faits; rien de plus réaliste, de plus décidément tourné vers la prise de possession, la mise en place et l'exacte direction de ce réel particulièrement précieux qu'est la vie de la charité dans l'âme.

Le sous-titre : *Croissance de la vie chrétienne*, dit très exactement le biais par lequel le P. Philippe aborde le Mystère de Marie et les limites qu'il s'impose dans sa réflexion. Il ne s'agit pas ici de présenter tous les aspects de ce mystère; ce que l'on veut faire, c'est observer avec précision, avidité et respect les formes concrètes de la destinée spirituelle de la Mère de Dieu : la situation où elle a été posée devant Dieu et devant les hommes, les attitudes spirituelles que Dieu lui a demandées et a suscitées en elle dans la texture même et la suite et le rythme des événements de sa vie. L'auteur pense avec raison y trouver le modèle, le type exemplaire, au sens fort — exemplaire et entraînant — de la croissance de la vie chrétienne. L'ouvrage tout entier se déploie dans un éclairage réciproque des situations et réactions concrètes que l'Esprit-Saint nous laisse entrevoir dans la vie et l'âme de Marie, et du sens profond ainsi que des lois de la vie chrétienne et de sa croissance. Éclairage réciproque, disions-nous, et c'est bien ce qui fait toute la nouveauté et la valeur de cet ouvrage. Il y a là, pensons-nous, une clef qui permet d'entrer dans la profondeur spirituelle de la pédagogie divine sur Marie, une hypothèse de travail qui permet de « révéler » la signification de multiples traits du destin de Marie. Il y a là peut-être aussi un secret pour donner enfin son style et sa consistance propre à une discipline qui ne peut manquer de se développer à l'intérieur de l'enseignement de l'Église et qui est dans l'ordre de l'équipement vital de celle-ci le pôle finalisateur de tout le labeur théologique : la théologie spirituelle. En effet, la théologie spéculative peut bien définir les conditions essentielles de l'insertion de la vie de la grâce dans le sujet humain (et pas seulement sa nature), mais elle n'est pas armée pour en décrire l'exercice d'une façon régulatrice, pour en faire goûter le terme et aimer les chemins. Dieu y a pourvu, semble-t-il — c'est la conclusion qui se dégage de ce livre —, en ce qui concerne la croissance de la vie de la grâce en fixant dans sa sagesse le cheminement lumineux de la Vierge Marie vers la plénitude finale de sa grâce dans la réception de la joie divine et à travers la communion à la Rédemption. Et ainsi il y aurait coïncidence et fécondation réciproque entre cette partie de la théologie spirituelle qui considère les conditions et l'esprit de la croissance de la vie de grâce et, d'autre part, l'observation religieuse de la façon dont la Vierge, à la fois par le caractère « typique » de sa situation et par la valeur d'exemple de sa fidélité plénière à la grâce, est l'éducatrice-née du chrétien; la théologie spirituelle se découvrirait elle-même, fixerait ses traits et son statut dans ce dialogue entre les analyses morales de la théologie spéculative et l'observation attentive de la conduite providentielle de Dieu vis-à-vis de per-

sonnages typiques : le Christ crucifié, la Vierge et sans doute — fût-ce par mode de contraste — les personnages qui ont été mêlés à la vie du Christ. Si ces pressentiments étaient fondés, l'ouvrage que nous présentons, malgré son caractère si prononcé de simple *essai* (du moins quant au détail de la présentation, car dans sa structure il est puissamment pensé et charpenté), pourrait bien être un événement dans l'explicitation des formes de l'activité théologique.

Mais venons-en à la distribution du livre. Dans la préface et l'introduction, destinées surtout aux théologiens, le P. Philippe situe son entreprise et en présente le principe essentiel : place normale du phénomène de croissance dans la vie chrétienne, réalisation idéale et typique de cette croissance en Marie. Le lecteur qui se sentirait peu attiré par cette entrée en matière aura grand profit à prendre en guise d'introduction, pour saisir l'esprit de l'exposé, la conclusion générale de l'ouvrage (t. II, pp. 169-199); c'est là qu'il trouvera dans une excellente synthèse les lignes de force de tout le développement. Le corps de l'ouvrage, après avoir considéré le point de départ : l'Immaculée Conception, mystère de miséricorde surabondante et prophétique, et la consommation de cette croissance en grâce : l'Assomption, passe en revue, dans une contemplation à la fois très concrète et en continuité vitale avec les analyses les plus pures et les plus pénétrantes des vertus et des dons, les étapes de joie pure dans la vie de Marie, celles où, dans l'abandon à Dieu, éclôt la charité, les étapes douloureuses où la charité s'enracine dans la patience, les étapes glorieuses où la charité s'épanouit dans la liberté de la foi, la pauvreté de l'espérance et la fécondité de l'amour.

Livre étonnamment riche, malgré les limites qu'il s'est fixées, et dont il est impossible de présenter ici tous les aperçus. La critique ne retiendra peut-être pas toutes les interprétations et suggestions de l'auteur. Quoi qu'il en soit des détails ainsi mis en cause, le P. Philippe a donné aux chrétiens un beau livre de lecture spirituelle, d'intelligence et de réflexion spirituelle, capable d'éveiller, de nourrir, de stimuler, de diriger le désir du contact vrai avec Dieu, qui respire secrètement au fond de toutes les âmes en état de grâce.

A. Patfoort.

Mgr GARRONE, archevêque de Toulouse : *Panorama du Credo*. Catéchisme pour adulte. Coll. « Pastorale et Catéchèse ». Desclée et Cie, Paris, 1958; 117 pp.

Dans une forme rigoureuse et dense, Mgr l'Archevêque de Toulouse nous offre une vue d'ensemble de la foi chrétienne. On ne sait ce qu'il convient le plus de louer, dans cette sobre et classique épure, de la simplicité de l'exposé, de sa richesse doctrinale ou du souci continuel de l'auteur de nourrir son lecteur des seules vérités fondamentales du *Credo*. Quelques-uns seront peut-être surpris par cette manière dépouillée, fort peu affective, qui vise à instruire plus qu'à émouvoir. A vrai dire, l'ouvrage se présente comme un guide qui doit introduire dans la foi ou aider le catéchiste à y conduire des adultes. Le blanc des pages de gauche porte, justement présentées, des indications bibliographiques qui doivent permettre d'approfondir les courts chapitres de ce catéchisme. En lisant Mgr Garrone, on découvre les arêtes du paysage, la jonction des plans, leur ordonnance : il reste ensuite à s'engager, avec ses propres forces et lourd de ses problèmes, dans les méandres du chemin. C'est un autre labeur; d'autres bons auteurs nous y aideront. Il n'était pas mauvais, il était même indispensable, avant la marche, d'embrasser le pays du regard, avec sérénité.

Guy Lafon.

Chanoine F. GENEVOIS : *Trinité et vie chrétienne*. Lethielleux, Paris, 1956; 167 pp.

Le titre de ce petit livre était prometteur. Parmi la littérature spirituelle contemporaine, on n'a peut-être pas toujours assez le souci, en effet, de montrer que notre vie dans le Christ est un retour au Père. Dans son avant-propos, l'auteur nous dit son désir de dépasser les formules abstraites du catéchisme ou des manuels pour mettre à la portée des simples fidèles les richesses du Mystère trinitaire. A-t-il pleinement réussi ? Il sera permis d'en douter.

Tout l'ouvrage souffre d'une hésitation. L'auteur voudrait se mettre très simplement à l'école de l'Évangile et nous montrer comment le secret intime du Dieu Trinité se révèle dans la vie et les paroles de Jésus. Mais en fait, il demeure prisonnier d'un plan assez scolaire, et les textes trinitaires du Nouveau Testament voisinent *à côté* d'explications théologiques, souvent empruntées à Dom Marmion. Était-il nécessaire de traiter d'abord du Dieu Père (aussi bien Créateur que Première Personne de la Trinité) alors que dans le second chapitre sur la Personne du Fils, il n'est pas question du Christ préexistant, mais de l'Homme Jésus nous révélant son Père ? Même le chapitre sur la vie divine en nous est un exposé assez didactique sur la vie surnaturelle prise abstraitement, sans que notre filiation dans le Christ par l'Esprit soit fortement soulignée. Le chapitre sur la Sainte Vierge est de bonne venue, mais sans lien dynamique avec le reste de l'ouvrage. Il ne dissipera donc pas le malaise de bien des laïcs qui ne savent pas toujours à qui s'adresser dans leur prière : Dieu le Père, le Christ, Marie ?

Pourquoi finalement cet exposé consciencieux nous donne-t-il une idée assez pâle des merveilles de la vie divine en nous ? Peut-être faute d'avoir assez médité et exploité les textes trinitaires de saint Paul ? Il aurait fallu réfléchir sur le rôle complémentaire de l'Esprit et du Christ glorieux dans notre vie théologale. L'Esprit qui a ressuscité le Corps du Christ continue de nous incorporer à lui, de nous rendre fils avec lui afin que nous puissions dire à notre tour ! *Abba Pater !*

CL.-J. G.

H. RONDET, s.j. : *Notes sur la théologie du péché*. Recherches et synthèses. Coll. « Théologie pastorale et spiritualité ». E. Lethielleux, Paris, 1957; 160 pp.; 600 fr.

Ce petit livre constitue le premier d'une nouvelle collection : « Théologie pastorale et spiritualité ». Bien qu'on évite le mot « morale » — mot « tabou » sans doute — c'est bien de morale qu'il s'agit dans ces *Notes sur la théologie du péché*.

Le P. Rondet rassemble ici plusieurs études sur l'histoire de la théologie du péché parues dans diverses revues. Il se propose de suivre les étapes de l'évolution de l'idée de péché depuis les origines de l'humanité jusqu'aux philosophes modernes. Après un court chapitre sur le péché dans l'histoire des religions, on assiste à l'affinement progressif du péché contre Dieu dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Puis l'auteur nous offre une suite de notations rapides sur le péché chez les Pères et chez les scolastiques jusqu'au Concile de Trente.

Cette méthode du survol a évidemment ses limites. Étant donné l'ampleur de son sujet, l'auteur est contraint de procéder par très grands traits, même lorsqu'il s'agit de doctrines aussi complexes que le péché chez Aristote, le péché chez saint Thomas, le péché chez Luther, la notion de péché philosophique. De là, le risque d'indisposer les spécialistes. Au moins, l'information remarquable qui court au bas de chaque page nous indique que l'auteur a puisé aux

meilleures sources avant de dessiner cette large fresque. Les quelques pages consacrées au péché chez les Pères, en particulier chez saint Augustin, seront parmi les plus précieuses pour le théologien. Nous possédons en effet très peu de monographies sur ce sujet.

Nous voudrions aussi souligner l'originalité des quelques pages (pp. 86-96), où le P. Rondet s'efforce de fixer les grands moments de la laïcisation progressive de la morale. D'une part, la relativisation du contenu de la conscience morale, qu'entraîne la découverte de nouvelles civilisations, aboutit à une identification de la morale et de la science des mœurs. La morale n'est plus qu'un chapitre de la sociologie. D'autre part, la découverte des multiples déterminismes qui pèsent sur la conscience entraîne une perte du sens de la responsabilité et donc du péché.

Le P. Rondet montre bien l'opposition entre la morale du Moyen Age et les morales postérieures à Descartes. Mais nous nous demandons s'il situe exactement leur divergence, quand il caractérise en gros la première comme une morale de l'obligation où l'homme est soumis à la volonté de Dieu comme un inférieur à son supérieur « au risque de quelque extrinsécisme » (p. 98), tandis que les secondes mettraient l'accent sur l'intériorité de la loi morale. Affirmer, par exemple, que « la Morale du Moyen Age est fondée sur la Religion » (p. 86) nous semble assez équivoque, si on entend désigner la morale d'un saint Thomas. Ne réduisons pas trop vite la morale des grands scolastiques au schème sociologique facile de l'homme en face de son Dieu comme le vassal en face de son suzerain sous prétexte que la société d'alors était une société féodale ! L'originalité même de la morale thomiste sera de fonder d'abord l'obligation morale sur la nature même de l'homme, image de Dieu. Nous sommes donc à l'antipode de tout extrinsécisme, même celui que vérifie encore le rapport de « religion » entre l'homme et Dieu, son Souverain Maître. Le P. Rondet a d'ailleurs parfaitement conscience de cette intériorité de la loi morale chez les théologiens du Moyen Age, puisque ailleurs, il voit dans le fameux impératif kantien un prolongement inattendu des analyses scolastiques sur la « syndérèse ».

Ce sont les dernières pages ou « Conclusions de théologie pastorale » qui intéresseront le plus directement les pasteurs auxquels ce livre veut s'adresser. Le P. Rondet a l'art de dire des choses anciennes tout en restant ouvert aux requêtes de la conscience moderne. On devine surtout dans ces pages le souci de faire sa place à la notion de conscience collective. Les théologiens sont invités, par exemple, à ne pas considérer seulement le péché comme rupture avec Dieu, mais comme rupture avec l'Église.

Sur quoi fonder la distinction entre péché mortel et péché véniel ? Pour aider les prêtres engagés dans le ministère, le P. Rondet propose une nouvelle solution. « Sera considéré comme grave (mortel) tout acte qui, s'il était commis par tous les membres de la société, entraînerait la ruine de cette société; sera vénielle, la faute qui, même universalisée, entraînerait seulement un malaise social » (p. 119). Nous ne savons pas ce que les moralistes penseront de cette nouvelle application du principe kantien : « Agis de telle manière que ta maxime puisse être érigée en loi universelle. » L'auteur ne la propose d'ailleurs qu'à titre de pure hypothèse. On peut se demander dans quelle mesure on ne retombe pas par là dans cet extrincésisme des morales sociologiques, dénoncé si justement par l'auteur. C'est toujours du côté de l'engagement personnel du sujet qu'il faudra chercher un critère de discernement entre péché mortel et péché véniel. L'homme a le pouvoir de s'engager totalement par rapport à tel bien limité qu'il érige en fin

ultime. C'est là le péché mortel qui exclut l'amitié avec Dieu. On saura gré, en tout cas, au P. Rondet d'avoir eu le courage de poser certaines questions. Il montre très bien, en particulier, qu'il n'est pas si aisé d'apprécier la part d'engagement du sujet dans son péché. L'homme est souvent illogique, et des orientations contraires peuvent coexister à des profondeurs différentes de son âme.

La nouvelle collection « Pastorale et spiritualité » annonce d'autres ouvrages qui répondront très utilement aux besoins de la catéchèse. Peut-on souhaiter qu'à l'avenir on choisisse plus délibérément de s'en tenir à l'orientation pastorale ? Le livre du P. Rondet rendra de grands services à l'historien des doctrines comme au pasteur le plus « engagé ». Mais justement, une telle diversité ne trahit-elle pas une absence trop grande d'homogénéité ?

CL.-J. GEFFRÉ.

Le Rôle du Prêtre dans l'éveil des vocations. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, 1958; 222 pp.; hors commerce.

La collection « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui », aux Éditions du Cerf, publie, après tant d'ouvrages appréciés, les Actes du deuxième Congrès National des Prêtres chargés de Religieuses, qui s'est tenu au Grand Séminaire d'Issy, les 4-5-6 septembre 1956. Le premier Congrès, trois ans plus tôt, avait abouti au *Directoire des Prêtres chargés des Religieuses.* Il s'agit cette fois d'un sujet plus restreint, mais dont l'importance et l'actualité sautent aux yeux : le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations.

Quatorze chapitres, dus à autant de membres du clergé séculier ou régulier, abordent le sujet de divers points de vue, dans une recherche toute tournée vers l'action.

Le chapitre liminaire nous situe immédiatement dans la conjoncture présente face au monde ecclésiastique visé. S. Exc. Mgr Ferrand, archevêque de Tours, y analyse finement, avec franchise et délicatesse à la fois, les préjugés du clergé à l'égard des religieuses, avec leurs causes et leurs remèdes.

L'étude s'élève alors, comme il convenait, au niveau des principes qui commandent la matière. « La nature de l'appel de Dieu dans la vocation religieuse » est excellemment présentée par le R. P. Chevignard, dans une théologie sobre mais précise et profonde. Le problème, important ici, des critères de la vocation est abordé ensuite. Dom Fohl l'étudie au plan doctrinal, sous la forme d'un commentaire très nuancé du Canon 538. La psychologie est entendue ensuite. Le R. P. Beirnaert n'a pas de peine à justifier son intervention, mais il se garde de dogmatiser : les simplifications et les généralisations sont ici trop dangereuses. Il se borne à des conseils pratiques sur le recours aux spécialistes, mais ses brèves indications sur les « signaux d'alarme » qui peuvent déceler des troubles psychologiques sont de nature à éveiller utilement les esprits.

Les sept chapitres suivants analysent le rôle du prêtre aux divers moments de l'histoire de la vocation et dans les diverses situations apostoliques qui donnent occasion de travailler à sa germination ou à son développement : ministère des confessions, écoles, juvénats et écoles apostoliques, paroisses, Action catholique, scoutisme. Le rôle du directeur diocésain des religieuses, l'Œuvre pontificale des vocations, le Centre de Documentation sacerdotale et religieuse sont présentés enfin.

Toutes ces études donnent une grande impression de sérieux. La vocation religieuse y est traitée avec beaucoup de respect, et toute une expérience sacerdotale y est mise à la disposition du lecteur, enrichie souvent d'un travail d'enquête précis. Cf. les enquêtes de Mgr Ferrand, du R. P. Julien-Paul de la

Vierge, O. C. D., sur l'orientation des vocations et la préparation à l'entrée au postulat (ch. v); de MM. Frossard et Lebreton sur les vocations sorties de l'Action catholique spécialisée (ch. x); du R. P. Hego, O.F.M., sur le scoutisme (ch. xi). C'est instructif et stimulant. L'ouvrage force le prêtre qui le lit à interroger sa conscience sur la manière dont il a correspondu aux exigences de son ministère sacerdotal en ce qui concerne la culture des vocations religieuses. Il attire son attention sur des péchés d'omission ou de commission auxquels peut-être il ne pense pas assez. A celui qui veut prendre son devoir au sérieux, il offre tous les éléments d'un programme pratique, que l'on pourrait, avec le chapitre final, ramener aux points suivants :

I. — Apprendre à connaître, de connaissance systématique, la vraie nature des états de perfection et de la vocation religieuse.

II. — Penser et parler toujours avec respect et charité de la vocation religieuse féminine et de celles qui la vivent, en évitant l'erreur doctrinale incluse dans la dépréciation de l'état religieux aussi bien que l'injuste dénigrement des institutions et des personnes, et les ironies qui risquent de nuire.

III. — Travailler à l'éveil des vocations, notamment : en proposant la doctrine catholique des états de perfection; en étant attentif à la rencontre d'âmes appelées; en sachant disposer les âmes au don plénier d'elles-mêmes.

IV. — Aider les âmes, le moment venu, à s'orienter.

V. — Veiller sur les vocations déclarées et préparer l'entrée au postulat.

On trouvera dans l'ouvrage, sur chacun de ces points, beaucoup d'indications et de suggestions utiles. Aussi faut-il souhaiter son succès. En fomentant l'action du prêtre en faveur de la vie religieuse, il portera remède à une carence que Pie XII déplora à diverses reprises, notamment dans le discours du 15 septembre 1952 aux Supérieures générales (daté par erreur du 2 août 1953, p. 105); il contribuera à la grande conspiration de toutes les forces vives de l'Église : clergé, religieux et religieuses, laïcat, qui apparaît de plus en plus comme la condition normale de toute renaissance chrétienne et de toute efficacité apostolique.

A. M.

A. LIÉGÉ, o.p. : *Adultes dans le Christ*. Coll. « Études religieuses ». Éd. de la Pensée catholique, Bruxelles, et Office général du livre, Paris, 1958; 84 pp.

Les tâches, les fidélités et les responsabilités du chrétien d'aujourd'hui en face du monde moderne sont de plus en plus difficiles et exigeantes. C'est pourquoi il est urgent que le chrétien « se défasse de ses enfantillages » (1 Co 13, 11) et accède autant que faire se peut à l'âge adulte dans le Christ. Le thème de l'âge adulte n'est si à la mode en psychologie comme en spiritualité que parce qu'il correspond aux exigences du moment.

Qu'est-ce qu'être adulte ? — Question difficile s'il en est. Il y a tant d'êtres qui paraissent forts et équilibrés et qui ne sont cependant psychologiquement que des enfants ou des adolescents prolongés. La psychologie moderne a cependant jeté quelques jalons de lumière décisifs sur la réalité profonde que représente l'âge adulte, et, bien que le théologien ait aussi d'autres sources de doctrine, les conclusions de cette psychologie sont pour lui un apport précieux.

Aidée par toutes ces disciplines, mais aussi par son expérience pastorale et son sens aigu de l'Évangile, le P. Liégé cherche à déterminer le sens et les composantes de la maturité chrétienne, tant dans le domaine de la foi, que dans celui de la charité, de la participation à la vie de l'É-

glise, de l'obéissance, de la conversion, de la pénitence. Autre chose est d'être né dans l'Église, autre chose est d'y rentrer vraiment par un décentrement, ou au moins un recentrement de toute son existence, sur Jésus-Christ. De ce qui est simplement « tenu-pour-vrai » à ce qui est vraiment cru, de l'acceptation incohérente de multiples dogmes non hiérarchisés à la foi en Jésus-Christ apportant sa lumière décisive sur toute vérité, du « ressenti » à « l'engagé », de la dépendance passive à la participation active, de la situation de masse aux rapports interpersonnels, du complexe de honte ou de faute à la conscience du péché, il y a plus qu'un progrès quelconque. Il y a passage d'un état d'enfance ou d'adolescence spirituelle à l'âge adulte dans le Christ.

Cet ouvrage fera réfléchir beaucoup de chrétiens. Il sera un guide utile pour de nombreux pasteurs. Et même à beaucoup de vrais adultes il donnera une conscience plus claire de ce qui est exigé d'eux. Pour tous c'est aujourd'hui un livre nécessaire.

A.-M. H.

FRIEDRICH WESSELY, ANDRÉ COMBES, KARL HORMANN : *Mystische Theologie,* IV. Band, Jahrbuch, 1958, Volksliturgisches Apostolat, Klosterneuburg; 285 pp.

Dans ce récent volume de *Mystische Theologie,* d'abord quelques pages excellentes de Fr. Wessely sur le point de vue fondamental de saint Jean de la Croix : le docteur de la mystique vise constamment l'union d'amour de la substance de l'âme avec Dieu. Comme l'auteur l'explique bien, l'âme est déjà unie à Dieu par la grâce sanctifiante; mais tant qu'elle n'est pas parfaitement purifiée, il subsiste des obstacles — les traces du péché originel — qui empêchent l'union parfaite, cette « simple union » dont parle saint Jean de la Croix, sorte d'effusion toute simple de l'âme en Dieu, se confondant finalement avec la sainteté. L'œuvre de saint Jean de la Croix ne se comprend que si l'on a saisi ce point de vue essentiel.

Herma Piesch, dans une courte synthèse inspirée des *Sommes mariales* publiées en France, en Allemagne et en Italie, fait le point en ce qui concerne le développement de la théologie et de la piété mariales : une première partie porte sur ce développement lui-même; une seconde expose les rapports entre Marie et la mystique; la dernière montre comment la médiation universelle peut être conçue comme le fondement de la spiritualité mariale.

André Combes donne ici la suite de sa *Voie spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* On ne peut se plaindre de la subtilité des analyses, car l'auteur s'y emploie à découvrir des vues profondes sur la spiritualité thérésienne. Ici, à propos du voyage à Rome, puis de l'entrée au Carmel, c'est un aspect de l'abandon à Dieu.

Gaëtan Bernoville présente une esquisse de la vie d'Anne de Xaintonge, fondatrice des Ursulines. On sait combien hardie parut, au XVI^e^ siècle, cette innovation : des religieuses qui ne demeuraient pas à l'abri des grilles ! D'où l'intérêt de cette évocation.

Deux articles d'Herbert Madinger traitent du discernement des esprits et des signes de l'action immédiate de Dieu sur l'âme. L'auteur résume l'enseignement de Denys le Chartreux, sans exclure quelques incursions chez d'autres auteurs spirituels, notamment saint Ignace de Loyola. C'est un service que de vulgariser Denys, car on n'ose s'attaquer directement à son œuvre immense. Mais ici même, on ne peut se défaire de l'impression que donne la lecture de Denys lui-même : des développements abondants, dont on ne peut tirer qu'une pincée de doctrine substantielle.

Enfin, un volume paru durant l'année mariale ne pouvait passer Lour-

des sous silence. On nous offre donc, de Hildegard Waach, un récit de la vie de sainte Bernadette — qu'on préférerait plus dégagé des réflexions de l'auteur — et surtout des notes intimes datant de la vie religieuse de la sainte au couvent de Nevers.

Ce nouveau volume annuel se maintient au niveau des précédents et présente un ensemble d'études de qualité concernant la vie spirituelle.

R.-L. OECHSLIN.

A.-M. ROGUET, o.p. : *Le temps de l'espérance*. Coll. « Homélies et catéchèses ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 110 pp.; 390 fr.

Nous savons de longue date combien le P. Roguet excelle à présenter le message chrétien et à rendre la liturgie vivante, proche, compréhensible aux hommes de notre temps. Nous retrouvons ces qualités dans les quatorze sermons donnés à la messe télévisée en 1954, 1956 et 1957, et réunis en ce petit volume. Ils nous parlent du retour du Christ et du jugement de ce monde, jugement qui est déjà commencé; ils nous invitent à attendre — c'est tout le sens de l'Avent —, à espérer cette venue, à la préparer en nous et autour de nous, à rester vigilants, car « nous ne savons ni le jour, ni l'heure ». En étroite liaison avec les textes du Missel, ils aideront bien des chrétiens à mieux pénétrer dans l'intelligence du cycle de Noël.

M.-L. T.

GIOVANNI CAPRILE : *Vocazione cristiana*. Presentazione di S. E. R. Mons. Dr Marcellino Olaechea Loizaga, Ercivesco di Valencia (Spagna). Editioni di spiritualita, Firenze, 1957; 162 pp.; 450 lires.

Il est difficile de recommander un tel livre, où l'on trouve des notions justes, mais utilisées univoquement et groupées autour d'une thèse par elle-même discutable : la vie chrétienne est une vie d'incorporation au Christ, or le Christ a été victime pour nos péchés, le point culminant de la vie chrétienne sera donc le vœu de victime; telle est la première partie de l'ouvrage. La troisième étudie les différents aspects de la vocation de victime. La seconde, seule, qui traite de la direction spirituelle, est acceptable, sans apporter beaucoup de choses nouvelles.

Chanoine GASTON DUTIL : *Votre religion dans votre vie*, 2e édition. Centrale Saint-Jacques, 19, rue Dareau, Paris-14e, 1956; 144 pp.; 390 fr.

La première édition de ce livre avait eu un immense succès et le méritait. Pleines de vie, de réalisme, de jeunesse, ces pages veulent mettre la religion, et donc le Christ, au cœur de notre vie quotidienne. Notre travail, nos affaires, nos amitiés, nos amours, notre prière doivent être éclairés, vivifiés par l'amour du Christ.

Un des chapitres reproduit l'excellente brochure du même auteur : *Notre messe et notre vie*, tirée déjà à plus d'un million d'exemplaires en France.

Cet ouvrage s'adresse surtout aux jeunes; en fait, il profitera à un beaucoup plus large auditoire, surtout dans les milieux peu intellectuels. Une présentation attrayante et impeccable aidera encore à sa diffusion.

M.-L. T.

MARC ORAISON : *Devant l'Illusion et l'Angoisse*. Coll. « Les idées et la vie ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 192 pp.; 600 fr.

Sous un titre quelque peu énigmatique, voici un « essai » de pensée chrétienne commandé par une perspective personnaliste; la personne se caractérisant essentiellement — et se réalisant — par sa relation à autrui; cet autrui étant d'abord Dieu lui-

même, comme Transcendant et comme Personne(s).

Cette perspective personnaliste et relationnelle prend appui, tout en la dépassant heureusement par les données de la révélation et de la théologie, sur la psychologie moderne, spécialement sur Freud et la proposition du docteur Hesnard, de considérer les névroses et les psychoses comme des « maladies de la co-existence ».

Ce qui, dans cet essai, paraît le plus neuf et le plus opportun, c'est l'illustration de ce principe que l'abbé Oraison trouve dans la Bible, et l'application qu'il en fait à l'amour humain, puis à la genèse et au développement de l'homme (de la naissance à la maturité).

Œuvre intelligente, qui fourmille de perspectives éclairantes, qui fait justice d'habitudes de pensées et de préjugés tenaces (notamment à l'égard de Freud), mais surtout témoignage de foi vivante. Sans doute, les spécialistes de la théologie ou de la psychologie pourront-ils trouver certains passages un peu courts et trop rapidement écrits. Mais, comme le dit l'auteur lui-même, son intention n'a pas été d'écrire un traité. Il s'agit d'un essai dont le mouvement aurait été alourdi par des mises au point techniques et des références en bas de page.

Tel qu'il est, cet ouvrage fait penser à la lumière de la foi.

A. Plé.

HAGIOGRAPHIES

Jean STEINMANN : *Saint Jérôme*. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 384 pp.; 900 fr.

Comme beaucoup d'autres lecteurs, sans doute, j'ai abordé ce livre en me léchant d'avance les babines. M. l'abbé Steinmann nous avait déjà donné un Bloy excellent, d'une équité singulièrement courageuse, sans parler de bien d'autres livres brillants qu'on lit toujours avec plaisir, même quand ils vous irritent, ce qui n'est pas le cas de maints livres et auteurs auxquels on ne saurait rien trouver à reprocher, sinon qu'ils vous ennuient. De ce dernier-né, en particulier, il faut déconseiller la lecture aux amateurs de biographies émollientes, et plus généralement à ceux qui lisent le soir pour s'endormir, car ils risqueraient fort de se retrouver au matin, après une nuit blanche, dévorant en hâte les dernières pages pour être à même de se lever à l'heure et reprendre leur travail. Je parle d'expérience... Et pourtant, je crains que M. Steinmann n'ait pas rendu pleine justice à son sujet, précisément parce que ce sujet était peut-être si bien fait à sa main qu'il n'a pas su résister à la tentation d'un ultime petit coup de pouce, qui est de trop.

Si je voulais être rosse, je dirais que l'auteur a fait de son personnage une magnifique allégorie ! Saint Jérôme, en effet, devient le « type » même de l'exégète selon le cœur de M. Steinmann : un pur « historique », « littéraliste », d'autant plus précieux à la corporation qu'il aurait bien, à vrai dire, par une erreur de jeunesse devenue l'occasion de la plus édifiante des rétractations, pratiqué l'exégèse « spirituelle », mais juste ce qu'il fallait pour la condamner ensuite en toute connaissance de cause. Hélas ! cette palinodie, à regarder de près les textes et les faits, me paraît beaucoup moins glorieuse que ne le voudrait notre hagiographe. Saint Jérôme, comme beaucoup de braillards, n'était au fond qu'un froussard : quand il a vu le vent tourner, et mal tourner, à propos d'Origène, ce fier Sicambre a non seulement, comme tant d'autres, brûlé ce qu'il avait adoré, mais de plus, en bon ecclésiastique levantin

qu'il était, bassement craché dans la source où il buvait encore. A tout prendre, la pieuse imbécillité de Rufin était plus honnête.

Une autre critique : j'aurais attendu de M. Steinmann qu'il nous portraiturât d'un crayon plus aiguisé les belles dames de l'Aventin dont ce vieillard quinteux était la coqueluche. Leurs figures restent un peu pâles, dans une pochade où l'on n'a pourtant pas été regardant sur la sanguine. Mais ce ne sont là que taquineries où l'auteur pourra reconnaître avec satisfaction l'âme de cuistre qu'il a déjà prêtée à son critique.

A propos de sanguine, je suis content qu'il se délecte des vieilles gravures où l'on voit notre saint « cardinal », son chapeau faisant panoplie sur le mur avec ses bouquins et ses pots de colle, en train d'écrire dans son petit ermitage en se chauffant les pieds dans la toison du gros lion. J'aimerais bien moi aussi visiter en pèlerin cette grotte improbable, dussion-nous, M. Steinmann et moi nous y rencontrer, au risque de nous jeter l'encrier à la figure.

Louis Bouyer.

Roger PIC : *Une religieuse comme les autres, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Coll. « Situation des saints ». Gabalda, Paris, 1958; 144 pp.; 590 fr.

Sur une couverture en grisaille, un visage qui peu à peu transparaît, émerge et prend forme au regard : la présentation des deux premiers ouvrages (deuxième volume : *Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit,* par Pierre Gageac) de la collection « Situation des saints » qui vient de sortir chez Gabalda, rend très exactement compte de ce qui caractérise cette nouvelle manière de comprendre l'hagiographie. Dégager le visage humain des saints, tel est le propos des directeurs de la collection. Par l'effet même du culte qui leur est rendu, les saints nous font souvent l'impression d'avoir appartenu à quelque humanité privilégiée; leur canonisation les a imposés à l'attention du monde chrétien, mais les a aussi placés sur un piédestal, d'où la difficulté que nous éprouvons à les imaginer dans leur vie quotidienne, la nôtre.

Par cette intention de nous restituer leur visage humain, la collection « Situation des saints » se distingue de toutes les autres du même genre, et ne peut manquer d'être bien accueillie, car elle répond à un besoin qui se manifeste partout en notre temps, celui d'une vérité saisie à sa source, sans « embellissement », dans un contact direct, comme on regarde une photographie, un document. La transformation que certaine littérature hagiographique a fait subir aux plus grands saints n'avait rien à voir avec cette transformation intime opérée sur eux par le feu de la grâce, dans l'union de leur volonté à celle de Dieu. C'est, au contraire, en les voyant tels qu'ils furent, dans leur vie au jour le jour, qu'est rendu sensible ce travail de la grâce qui a enrichi et décuplé leur personnalité, qui a fait d'eux des êtres « singuliers » au sens plein du terme.

Il est très significatif que semblable collection, au but audacieusement simple, se soit ouverte sur le visage — le vrai visage — de la petite Sœur Thérèse, à la fois la plus familière et la plus défigurée de notre temps. L'auteur, Roger Pic, s'est montré parfaitement à la hauteur d'une tâche qui n'était pas facile. On a l'impression de pénétrer pour la première fois dans la familiarité de la sainte de Lisieux, la sainte de l'extraordinaire dans l'ordinaire, religieuse « comme les autres », dont la vie ensevelie dans le pauvre couvent d'une quelconque ville de province provoque le miracle de faire accourir les foules. Cette biographie, — la première parue, sauf erreur, depuis que les manuscrits de la petite Sœur nous ont été restitués dans leur authenticité — se caractérise par une

parfaite fidélité au personnage. Auteur attentif, à qui aucune finesse psychologique semble n'avoir échappé, respectueux de son sujet, sobre dans ses commentaires, toutes les qualités que l'on souhaite de l'historien d'une telle vie, si riche en son apparente « banalité », se trouvent ici réunies.

Et l'intention première de la collection y semble pleinement réalisée : ce visage qui fut en son temps méconnu au point qu'on éprouva le besoin de l' « idéaliser », cette personnalité dont la rigueur échappe même à ses proches, au point que ses propres sœurs ont vécu à ses côtés sans avoir pleinement perçu ce qui faisait de la « Petite Sœur » un être d'exception, se dégage pour nous de l'ombre, à mesure que nous avançons dans la lecture, prend ses traits, et nous apparaît dans toute sa lumineuse richesse, au point qu'on aura rarement trouvé œuvre plus substantielle que celle que renferme ce petit volume clair et concis.

RÉGINE PERNOUD.

LÉON POIRIER : *Le chemin du Seigneur. Saint Paul.* Éd. Mame, Paris, 1957; 240 pp.; 705 fr.

Le livre de Léon Poirier a de grandes qualités. Son style ferme, sa langue colorée et riche, ses descriptions larges et évocatrices, l'allure vive des récits en rendent la lecture facile et souvent agréable. On apprécie particulièrement la parfaite justesse du ton. L'auteur, qui n'est ni un théologien ni un exégète, ne s'est pas perdu dans des discussions de doctrines : les événements consignés dans le livre des *Actes* sont les principaux repères de sa reconstitution romancée. Il a cependant écrit mieux qu'une chronique, car il sait communiquer à son lecteur la sympathie qu'il ressent lui-même pour une belle existence dévouée à l'Apostolat. Rien de ce qu'il ajoute aux certitudes de l'histoire qui ne paraisse très vraisemblable. Tout concourt à faire admirer et aimer le génie de saint Paul. Ce récit romancé pourra être utile, pourvu qu'on le prenne pour ce que voulut en faire son auteur : ni un livre de science, ni une étude de la pensée paulinienne, mais la narration passionnée d'une exaltante aventure spirituelle.

GUY LAFON.

Letters from the Saints. Early Renaissance and Reformation Periods, from S. Thomas Aquinas to Bl. Robert Southwell. Compiled by Claude WILLIAMWON. Rockliff, London, 1957; 214 pp.; 21 s.

Il est surprenant combien notre monde matérialiste est préoccupé de réalités spirituelles. Les saints éveillent plus que jamais la curiosité des hommes. Ce qu'on cherche chez eux, c'est une expérience. Rien qui la révèle plus spontanément que leurs lettres. On comprend qu'un recueil comme celui-ci puisse susciter un réel intérêt. Quelques-uns des textes reproduits sont du Moyen Age, mais la plupart appartiennent au XVI^e^ siècle. Le choix en est très libre. Sans plan préconçu, il s'agit d'entrevoir la personnalité des saints au hasard des rencontres. Pour chacun d'eux, l'auteur donne aussi une courte biographie. Nous avons là un livre enrichissant.

R.-L. OECHSLIN.

JULIANA WADHAM : *The case of Cornelia Connelly.* Collins, London, 1956; 320 pp.

Passionnante et douloureuse histoire que celle de Cornelia Connelly. Une jeune Américaine a épousé un pasteur protestant qu'elle admire sans réserves; personnalité brillante mais peu équilibrée, ce pasteur décide de se convertir au catholicisme, puis de se faire prêtre. Il emmène alors sa

femme et ses trois enfants à Rome. Cornelia réfléchit, prie, reconnaît que l'Église romaine possède la vérité, reçoit le baptême et accepte, parce qu'elle y voit la volonté de Dieu, d'entrer au couvent pour que son mari puisse suivre sa vocation. Quel déchirement pourtant que de devoir quitter ses trois enfants, qui ne comprennent pas et plus tard se retourneront contre elle !

Les circonstances l'amènent alors à fonder la Société du Saint-Enfant-Jésus, la première congrégation enseignante anglaise. Mais son mari arrive en Angleterre, veut s'immiscer dans la direction des couvents, reprendre ses droits sur sa femme; il lui intente des procès devant les cours civiles, finalement il quittera l'Église et deviendra le pasteur épiscopalien de Florence. Tout cela fait beaucoup de bruit et entoure la fondatrice de multiples suspicions : déchirée mais inébranlable, elle continue sa vie de prière et de travail, si sereine que jamais ses religieuses ne soupçonnent ce drame qui agite toute l'Angleterre. Des difficultés s'élèvent alors dans sa Congrégation même : départ ou imprudences financières des Sœurs sur lesquelles elle comptait le plus, différends avec les évêques, changements faits à la Règle malgré le désir de Cornelia et de ses Filles.

Elle mourra au milieu de ces combats, laissant le souvenir d'une femme remarquablement douée, pédagogue de grande classe, mais surtout âme profondément soumise à tous les vouloirs de Dieu, abandonnée à sa conduite, paisible et douce en dépit de toutes les épreuves.

L'auteur de cette biographie a su faire les mises au point nécessaires et replacer dans un milieu que nous avons peine maintenant à comprendre — la fin du pontificat de Grégoire XVI et le début de celui de Pie IX, le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre — un récit dont l'intérêt ne faiblit pas.

M.-L. T.

PAUL-EUGÈNE TRUDEL, o.f.m. : *Vie de Mgr Ange-Marie Hiral, o.f.m.* I : Enfance et jeunesse; II : Dix années à Montréal. Éd. franciscaines, Montréal, 1957, 1958; 112, 156 pp.

Mgr Hiral fut durant plus de vingt ans évêque en Égypte, après avoir passé plusieurs décades au service de son Ordre en France, en Belgique, au Canada surtout. Les franciscains canadiens ont recueilli les nombreux documents le concernant et vont les éditer en une dizaine de fascicules. Deux sont déjà parus; ils relatent les premières années de Paul Hiral dans son village natal de l'Hérault, son entrée au couvent de Béziers, son départ pour le Canada au moment où l'Ordre franciscain s'y reconstituait en Province, son ordination et ses premiers travaux apostoliques. Étude sérieuse qui met en relief une belle figure de religieux.

M.-L. T.

J.-B. JEGO : *Un exemple. Marcel Callo, 1921-1945.* Prix Audiffred, 1947. 8e édition, 1957; 224 pp.; 500 fr. En vente chez l'auteur, 31, rue d'Antrain, Rennes (Ille-et-Vilaine); C.C.P. Rennes 947-93.

Un ouvrier jociste qui vécut sa Messe. Marcel Callo. Numéro spécial de la revue *Les saints Cœurs de Jésus et de Marie,* 1957; 24 pp.; 45 fr.; même adresse.

Nous avons déjà parlé il y a dix ans de la première édition de cette biographie d'un jociste rennais, ouvrier typographe, emmené en Allemagne pour le S.T.O., que son activité de militant catholique conduisit au bagne de Mauthausen où il mourut d'épuisement. Son ardeur apostolique, sa charité sans défaillance avaient fait grande impression sur tous ceux qui l'entouraient; amis et ennemis d'alors ont été unanimes à en témoigner et ce sont les catholiques d'Allemagne qui ont demandé

l'ouverture du procès de béatification de cet ouvrier français.

Les jeunes militants de l'Action catholique, les jocistes surtout, aimeront connaître cette vie d'un des leurs; ils y puiseront bien des leçons d'énergie, de délicatesse, de don de soi, de droiture. Mais peut-être apprécieraient-ils davantage encore un tel livre si le ton était par endroits moins édifiant.

M.-L. T.

Le patronage de saint Joseph, Actes du Congrès d'études tenu à l'Oratoire Saint-Joseph, Montréal, 1er-9 août 1955. Fides, Montréal et Paris, 1956; 667 pp. sous reliure toile, 4 planches d'illustrations hors texte; $ 10 ou 3.500 fr.

Une semaine d'études s'est tenue à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal à l'occasion du jubilé d'or de ce sanctuaire du 1er au 9 août 1955. Le thème était le patronage de saint Joseph. Deux séries d'études y furent consacrées, historiques et doctrinales. Ces dernières ont été publiées dans les *Cahiers de Joséphologie,* 3 (1955), nº 2 (164 pp.). Le volume ici recensé comprend seulement les études historiques, au nombre de trente-deux, qui étudient le culte de saint Joseph en Europe (Italie, Espagne, archidiocèse de Cologne, France, Belgique, Angleterre, Écosse, École franciscaine du XIIIe siècle), Amérique latine (Mexique, Panama et Costa-Rica, Chili et Bolivie, Argentine, Vénézuéla, Brésil, Pérou, Équateur, Haïti), Canada (huit études), U.S.A. (deux études), à travers le monde (quatre études assez diverses : les deux dernières sur saint Joseph dans l'art, et les « livres et brochures sur saint Joseph dans le monde » avec un curieux graphique du crescendo de la bibliographie de saint Joseph, des origines de l'imprimerie à nos jours). L'ouvrage est muni d'un copieux index.

Saint Joseph et les Franciscains au Canada, Studium 10 (1956), nº 2; recueil dactylographié, tiré en offset, de 216 pp., 160×230.

Recueil de 13 études historiques sur le thème clairement indiqué par le titre.

L'ÉGLISE

Saint AUGUSTIN : *Le visage de l'Église.* Textes choisis et présentés par Hans Urs von Balthasar. Traduction française par Th. Camelot et J. Grumel. Coll. « Unam Sanctam ». Éd. du Cerf, Paris, 1958.

La conversion ne s'arrête pas au détournement du péché, à la reconnaissance du visage du Christ; elle marche jusqu'à la pleine existence dans l'Église, jusqu'à la reconnaissance, avec le visage du Christ, du visage de l'Église. Telle est l'orientation de ce choix de textes de saint Augustin sur l'Église. Ces très beaux extraits des *Sermons* et des *Tractatus in Joannem* conduisent du salut premier, par la Parole entendue, au salut plénier en Dieu, selon une progression où se découvrent les principaux aspects du mystère de l'Église.

Une remarquable préface du P. Urs von Balthasar nous introduit à la lecture de ces homélies et commentaires d'évangile, ou plutôt nous guide de façon à les laisser parler eux-mêmes. Au seuil de la conversion, la grâce de Dieu prend le chrétien pour le faire entrer dans l'œuvre de rédemption, pour lui faire connaître un amour. Cet amour empêche l'homme de demeurer dans sa solitude et le conduit toujours plus profondément dans l'Église, si bien que saint Augustin ne craint pas de dire que la mesure exacte de cet amour est donnée, en somme, par la mesure de l'amour pour l'Église. Ainsi se des-

sine de prime abord le visage de l'Église, toute spirituelle en son principe, qui ne pouvait pas ne pas exister dès les origines du monde, dès que le Saint-Esprit a commencé d'œuvrer sur la terre. Sous son action, la population de l'univers se clive en deux peuples, vision tragique qui tend en somme toute la prédication d'Augustin, vision qui n'est pas une conception de son époque, mais constitue le problème spirituel qui soulève son angoisse du salut et détermine sa vision de l'Église.

Les grands textes inspirés de saint Paul sur la Tête et le Corps, sur l'Époux et l'Épouse montrent ensuite l'idée que se faisait Augustin du rapport du Christ et de l'Église. L'Église est le corps du Christ, le Christ total, de sorte que, pour le chrétien, vivre dans l'Église c'est vivre avec le Christ de la vie véritable (cf. Textes 79-86), d'une vie proprement divine et qui ne passe pas. Ce peut même être davantage, par la participation à l'activité de la tête à titre de membres ayant reçu mission ou charge dans l'Église. La vie dans l'Église est ainsi la pleine grâce offerte au chrétien. Le P. Urs pense qu'Augustin, par rapport à l'époque de sa conversion, n'a cessé d'insister toujours davantage sur cette entrée dans la pleine vie avec le Christ par la vie dans l'Église, rappelant ainsi sans cesse la racine spirituelle des fonctions hiérarchiques comme des fonctions laïques.

L'Église, pour autant, n'est pas exempte du péché. Chacun peut encore tomber, et il est cause de scandale. D'où l'intérêt des méditations d'Augustin sur la question, brûlante pour tout chrétien, des frontières de l'Église, question qui, comme telle, nous dit le P. Urs, est la croix propre de l'Église (et pas seulement en figure !) : Augustin, nous dit-il, n'a pas hésité à comprendre cette souffrance de l'Église comme la passion par laquelle elle participe à la Passion du Christ lui-même. On lira ces très grands textes de la tradition qui donnent à ces questions leur sens et leur solution mieux que ne peuvent faire ceux des théologiens. On verra que seul le regard des saints sonde jusqu'au bout les abîmes où jette le péché. On comprendra que l'Église doit se purifier sans cesse pour entrer, forte de son espérance, dans la vision de Dieu. Passer par la Croix, ce n'est pas perdre l'espérance, c'est au contraire la rencontrer. Aussi le cri propre de l'Église dans l'attente est-il le cri de la foi et de l'espérance : Amen, Alleluia.

La traduction nous a paru de tous points excellente. L'on doit remercier auteur et traducteur qui nous permettent d'accéder plus aisément à quelques-unes des pages les plus belles qui aient jamais été écrites sur l'Église.

B. Dupuy.

Jean COLSON : *Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles.* Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1956; 375 pp.; 1.500 fr.

Il n'est pas trop tard, espérons-le, pour présenter ce livre important. M. l'abbé Colson étudie depuis longtemps les problèmes du ministère dans l'ancienne Église. Ayant soutenu sur ce sujet une thèse de doctorat devant l'Institut Catholique de Paris, il en a tiré d'abord *L'Évêque dans les communautés primitives* (Éd. du Cerf, 1951; cf. *La Vie Spirituelle,* janvier 1952, pp. 105-106). L'étude que voici, parue il y a deux ans, reprend plusieurs passages de la précédente, mais elle est beaucoup plus large, incluant les fonctions autres que l'épiscopat et s'étendant jusqu'à la fin du IIe siècle. Elle tire parti d'importants travaux parus entre temps (Cullmann, Leuba, Dix). Elle s'inspire ouvertement, aux chapitres finaux, du souci d'éclairer par l'histoire les préoccupations de l'Église d'aujourd'hui, et ce souci, s'il ne va pas sans risque, mérite d'emblée la sympathie. Elle apporte une oppor-

tune vue générale de ces questions difficiles.

Ses chapitres se répartissent en deux ensembles : 1° Le Nouveau Testament, lui-même subdivisé en deux (les apôtres, ch. 1-4; les autres fonctions, ch. 5-9) et aboutissant aux conclusions du ch. 10, pp. 163-174. Selon Colson, l'étude du Nouveau Testament révèle deux fonctions fondamentales. D'une part, les apôtres, fondés de pouvoirs du Christ dans les communautés qu'ils établissent : les Douze et parmi eux Pierre au premier rang, mais aussi Paul, et encore les apôtres par adjonction, « par entremise d'hommes » (pp. 82 s. : c'est le *di'anthrôpou* de Gal 1, 1), chargés par les premiers d'exercer leurs pouvoirs, le remplaçant devenant successeur dès les Épîtres Pastorales. D'autre part, les ministères stables qui se développent plus tard à l'intérieur de la communauté : anciens (presbytres), pasteurs, docteurs, etc. 2° Du Nouveau Testament à la fin du IIe siècle, les chapitres portent sur Clément de Rome, Ignace d'Antioche, le Pasteur d'Hermas, Hégésippe et Irénée, la Tradition apostolique d'Hippolyte, et se concluent au ch. 15, pp. 317-353. Colson continue ici de voir deux fonctions dérivées de celles du Nouveau Testament : le successeur d'apôtre, itinérant, et le président du presbytérium local, qui porte le titre d'*episkopos*-surveillant. Mais, d'abord en Asie et Syrie, puis partout vers la fin du IIe siècle, on assiste à la fusion des deux, au « transfert insensible de la succession apostolique » à un « épiscope, président d'un presbytérium local » (p. 251), du fait que les successeurs d'apôtres se fixent dans les villes tandis que les évêques reçoivent par imposition des mains les pleins pouvoirs apostoliques. Toutes ces fonctions d'ailleurs comportent dès les origines un aspect « sacerdotal » qui s'affirmera de plus en plus.

L'exposé ne se lit pas très facilement. Son style est çà et là négligé (en particulier dans la traduction de Dix), sa bibliographie inégale; il a conservé de multiples coquilles (très peu dans le grec); il est d'un ordre assez touffu. Il a le grand mérite de présenter avec générosité ses analyses, avec modération ses « certitudes et hypothèses » (p. 9). Ceux qui, forts du développement ultérieur dont ils ont été nourris, sont tentés d'en simplifier à l'excès les premières étapes, seront invités ainsi à revoir de près des textes importants et moins faciles qu'ils ne pensent. (Tous les témoins ne sont pas cités, tels Papias sur les presbytres, et surtout la *Didachè*, embarrassante en plus d'un point, rapprochée trop furtivement de *I Clem.*, p. 200.)

Colson a été gêné, peut-être, par un certain dualisme, inspiré, au moins dans son vocabulaire, de J.-L. Leuba : malgré bien des nuances, l'institution (tradition, ordination...) s'oppose trop à l'événement (charisme, liberté et soudaineté), déjà à l'intérieur de l'apostolat, entre les Douze et Paul (ch. 3), et surtout entre apôtres et prophètes (ch. final, pp. 354-366), sans qu'on voie assez quelle unité peut demeurer entre ces deux modes d'action de l'Esprit-Saint. S'il y a là, en effet, quelque dualité, c'est dans la personne des apôtres qu'elle garde son unité première. L'apostolat est à la fois le principal charisme et le premier des ministères. S'il « contrôle » les charismes, ce n'est certes pas du dehors : en lui, à la source, se réalise la compénétration entre « le ministère apostolique et la grâce prophétique » (p. 366), qui paraissent ensuite plus distincts sinon opposés.

Le P. Daniélou écrivait récemment que « la question de la hiérarchie dans la communauté primitive est l'une des plus obscures de l'histoire des origines chrétiennes » (*Théologie du Judéo-christianisme*, p. 403). Grâce à Dieu, au Seigneur Jésus, à leur Esprit, depuis vingt siècles, la vie de l'Église, de la foi et des signes sacramentels se perpétue et se déploie

malgré une telle obscurité. Ce n'est pas cette certitude qui dispense les théologiens de chercher à y voir clair : il leur reste bien des points à scruter et élucider. Si le livre de M. Colson n'est pas encore l'ouvrage définitif, il aidera par toute sa richesse à poser les problèmes et à chercher leur solution, en attendant que son auteur, ou d'autres, inlassablement, reprennent et poursuivent la recherche.

L.-M. DEWAILLY.

ORESTES FERRARA : *Gasparo Contarini et ses missions*. Traduit de l'espagnol par Francis DE MIOMANDRE. Albin Michel, Paris, 1956; 228 pp.; 490 fr.

La connaissance acquise par M. Ferrara de la Venise du XVI^e^ siècle devait le conduire naturellement à nous tracer le portrait de celui dont le pape Paul III eut l'idée de génie de faire son adjoint en le nommant cardinal : Gasparo Contarini, président du Conseil des Dix de la République vénitienne. La traduction qui nous est offerte nous est d'autant plus utile que nous ne possédions jusqu'à présent aucune biographie française du grand cardinal et réformateur : l'esquisse présente nous permettra d'entrer dans le dédale de ces missions et conférences, auxquelles l'ambassadeur de Venise participait et qui précédèrent la réunion du Concile de Trente.

On peut suivre, à travers les *Rapports* qu'il envoie à Venise, et sa correspondance, le jugement que Contarini se fait de la chrétienté d'alors : de la diète de Worms aux Pays-Bas, à Londres et en Espagne, Contarini se préoccupe avant tout de la façon dont s'exerce la justice en ces pays; il s'inquiète du trop grand pouvoir des princes sur leurs sujets; sauf en Allemagne où l'empereur se trouve isolé; mais, à son avis, « la grâce de Dieu a légitimé leur empire » par le jeu de leurs conflits réciproques... En Espagne, il prend la défense des « nouveaux chrétiens » sur lesquels l'Inquisition exerce « une véritable tyrannie » — il s'agit des Juifs récemment convertis — et n'hésite pas à défendre leur cause comme s'il avait été désigné pour être leur avocat. Non qu'il mette en question la doctrine : Contarini a assez de théologie pour indiquer où se situe la vraie tolérance : « Cette Inquisition dans ces royaumes est une chose tout à fait terrible : le roi lui-même est sans pouvoir sur elle et, pour les nouveaux chrétiens, c'est une chose qui nous semble à nous sans importance, mais qui est pour eux très dure. » Pour autant, Contarini juge que l'Inquisition n'a pas nui aux institutions juridiques espagnoles qui sont meilleures qu'ailleurs, parce que l'Inquisition est demeurée procédure d'exception. Il prend parti encore, mais avec circonspection, dans les débats soulevés par la récente colonisation des Indes occidentales, sur laquelle il est bien informé : les intérêts cupides et la violence ont dominé les sentiments religieux; néanmoins, il loue la ruse, l'opiniâtreté d'un Fernando Cortès.

Sa dernière grande mission laïque fut l'ambassade auprès du pape Clément VII. On vit à Bologne, nous dit Ferrara, le simple représentant d'un pays, venu pour implorer la paix, s'élever moralement au rang d'arbitre, donner à l'empereur et au pape informations et conseils, protéger les puissances faibles et soutenir la cause d'une paix juste, face au machiavélisme envahissant. La Conférence de Bologne fut par lui le triomphe maximum de l'intelligence sur la force. Dans ce monde diplomatique où la ruse régnait en souveraine, nous entendons soudain ces paroles adressées à l'empereur pour lui rappeler sa mission de pacificateur : « Si les raisons d'un prince sont dignes de compassion et de miséricorde, il faut penser que Votre Majesté ne sera pas hostile à les lui accorder, comme elle l'a fait en d'autres occasions à ceux dont l'ingratitude l'avait offensée : acte véritable-

ment divin et plus digne chez elle que chez aucun autre, parce que vous êtes empereur des chrétiens et qu'aucune autre action ne vous assimile davantage à Dieu. Il n'y a pas de vertu qui rapproche plus l'homme de sa ressemblance avec le Dieu tout-puissant que la clémence, la pitié et la miséricorde envers tous et principalement envers ceux qui vous ont été ennemis et de qui nous avons subi une grande offense. » Beau langage pour une conférence internationale ! Et au pape : « Votre Sainteté doit prêcher d'exemple. Supposons un instant que la Seigneurie et les autres ne remplissent pas leur devoir. Votre Sainteté voudrait-elle pour autant manquer au sien et continuer dans cette triste voie ? Dans la république chrétienne, les autres princes sont comme des personnes privées; mais en revanche c'est à Votre Sainteté que le Christ a confié le soin du bien public. Quant aux biens temporels de l'Église, je vais vous parler librement. Votre Sainteté croit-elle que la grandeur de l'Église réside dans ce petit État qu'elle a acquis ? Avant qu'elle ait eu cet État, il existait une Église parfaite. L'Église est l'universalité de tous les chrétiens, alors que cet État n'a ni plus ni moins de valeur que celui de n'importe quel autre prince d'Italie. C'est pourquoi Votre Sainteté doit vouloir avant tout le bien de la véritable Église, celle qui s'efforce de promouvoir la paix et la tranquilité des chrétiens. »

Ce laïc intègre et courageux, ce réformateur avéré fut soudain choisi par le nouveau pape Paul III pour entreprendre la mise en ordre dans les affaires de l'Église que chacun réclamait. Il fut président de la commission de réforme, puis légat *a latere* à Ratisbonne. On a un peu oublié aujourd'hui que, dans cette rencontre avec les protestants, il sut faire admettre la primauté du Souverain Pontife; que l'ordre hiérarchique de l'Église fut considéré favorablement bien qu'on n'y aimât pas l'adjectif hiérarchique; et que, malgré la controverse sur l'Eucharistie, on y admit tous les sacrements... Contarini fut critiqué, et il sut supporter les critiques : « C'est maintenant que je commence à être chrétien, ce chrétien qui doit faire le bien et en souffrir durement. » Historien, philosophe, très bon connaisseur des Pères de l'Église, sa théologie, quoique sommaire, est demeurée sans erreur, même si elle ne fut pas reçue en tous points, et l'accusation était injuste. Il avait entrepris une œuvre considérable, qui mériterait d'être aujourd'hui mieux connue. Nous nous réjouissons de voir l'intérêt se porter de nouveau de nos jours sur cette grande figure réaliste et spirituelle, qui témoigne de la vitalité permanente dans le sein de l'Église, spécialement dans son corps laïc, du meilleur sens de l'Église. A ce trésor, l'Église ne cesse de puiser pour convoquer selon ses besoins aux fonctions les plus hautes.

B. Dupuy.

René LAURENTIN : *Lourdes. Documents authentiques.* Tome IV : *Le dénouement de « l'affaire Lourdes » et l'intervention impériale.* Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 320 pp.; 1.500 fr.

Le quatrième et dernier volume des *Documents authentiques* sur Lourdes achève le dossier du centenaire. C'est le dénouement maintenant, au moins sur le plan civil. La petite guerre continuait autour de la Grotte interdite, au moins en droit, et elle semblait s'éterniser, au plus grand dam de l'autorité qui y usait ses nerfs : préfet, maire et commissaire se jouaient les uns des autres. Pendant ce temps, les représentants de l'évêque entretenaient le ministre d'État et, surtout, Mgr de Salinis, conquis à Lourdes, voyait l'empereur en vacances et provoquait finalement la décision que l'on attendait sans oser l'espérer : la réouverture de la Grotte par ordonnance du 2 octobre 1858, mais sans autorisation de lieu

de culte, source de difficultés postérieures.

Grâce à des documents nouveaux : calepin du garde champêtre, rapports du commissaire, journal de Mgr Laurence, ses lettres confidentielles, les rapports des ministres, nous voyons au grand jour ce qui fut le rébus du malheureux préfet. Nous apprenons enfin le vrai rôle de Napoléon qui fut apparemment celui de l'opportunité envers les catholiques en des moments difficiles de son règne. Tout cela, qui est l'humain, le trop humain de Lourdes, ne doit pas nous cacher le vrai jour de ces événements : c'est l'œuvre de la grâce pénétrant peu à peu le mouvement de prière et de conversion, le purifiant pour en faire uniquement un fait religieux authentique : un lieu de rencontre entre Dieu et l'homme, celui-ci se convertissant, abandonnant son péché pour son Dieu.

Ce volume est digne des précédents et c'est avec plaisir que nous voyons qu'il ne sera pas le dernier. Que les auteurs ne s'excusent pas, nous leur en sommes déjà reconnaissants. Si Lourdes finit sur le plan civil, il continue, et même il commence avec le procès canonique, et c'est cela que nous lirons dans le cinquième tome que nous attendons avec impatience.

P.-Franceschini.

Hans ASMUSSEN et Robert GROSCHE : *Faut-il un pape ?* Une question d'une actualité brûlante pour le monde chrétien. Éd. Elsevier, Bruxelles-Paris, 1958; 52 pp.

Cette excellente brochure contient la traduction de deux conférences données à Cologne le 22 janvier 1957 à l'occasion de la Semaine de l'Unité. On ne peut exposer avec plus d'objectivité et de clarté les dimensions actuelles de la question de la Primauté que ne l'ont fait le pasteur Asmussen et Mgr Grosche. Sans détails techniques ni recherches historiques développées, mais en s'appuyant sur les travaux de Cullmann, par exemple, et sur l'expérience récente de l'Église, les auteurs ont su mettre en relief le sens profondément religieux d'une telle confrontation. L'exposé très sobre de Mgr Grosche est la mise en œuvre d'une profonde théologie de l'Église.

Un avant-propos du P. Fransen, s.j., présente les auteurs.

B. Dupuy.

C. MOELLER et G. PHILIPS : *Grâce et œcuménisme*. Éd. de Chevetogne, 1957; 84 pp.

Le monastère bénédictin de l'Union, à Chevetogne (Belgique), organise chaque année une réunion d'études théologiques à laquelle participent des spécialistes des différentes confessions chrétiennes. La revue *Irénikon* publie en général un résumé de ces rencontres, sous la plume de l'abbé Moeller, qui préside ces séances de travail. En 1935 eurent lieu des débats sur la théologie de la grâce. Le numéro de la revue contenant le résumé a été rapidement épuisé. C'est la raison de la publication de la brochure que nous présentons. Au nom de M. Moeller a été ajouté celui de Mgr Philips, auteur d'un des rapports les plus remarqués. Les cinq autres conférenciers appartenaient au catholicisme, au protestantisme et à l'orthodoxie. Cette brochure constituant déjà un résumé et une synthèse des diverses interventions, il est vain d'essayer d'en donner la substance dans un bref compte rendu. Elle ne prétend pas résoudre les nombreuses questions que se posent mutuellement les chrétiens dans un domaine spécialement controversé. Mais elle contribue heureusement à clarifier ces questions en précisant en particulier, de façon remarquable, certains points de la théologie catholique.

René Beaupère.

PROTESTANTISME

PAUL CONORD : *Brève histoire de l'œcuménisme.* Édité par la Société Centrale d'Évangélisation, 47, rue de Clichy, Paris-9e, 1958; 236 pp.; 630 fr.

Le présent volume traite « la question de l'œcuménisme du seul point de vue des Églises réformées de France ». Cet avertissement de l'avant-propos situe honnêtement les limites, objectives et subjectives, de cet ouvrage.

Averti de ces limites, bénéficiant même, du moins bien sûr sous certains rapports, de ce point de vue étranger, le lecteur catholique trouvera ici une mine de renseignements et d'informations concernant l'histoire de « l'œcuménisme », surtout depuis la Conférence d'Édimbourg, certaines positions et déclarations de l'Église réformée de France, les statistiques actuelles, le sens de certains mots définis ici par les protestants, etc. On regrettera cependant, puisque quelques livres catholiques sont cités, que ne soient même pas mentionnés des livres essentiels comme ceux de M. R. Aubert : *La semaine de prière pour l'Unité chrétienne; Problèmes de l'Unité chrétienne,* etc.

A.-M. H.

Die Katholizität der Kirche. Beiträge zum Gespräch zwischen der evangelischen und der römisch-katholischen Kirchen. Hergsg. von H. Asmussen und W. Stählin. Evangelisches Verlagswerk, Stuttgart; 390 pp.

Dans le luthéranisme contemporain se dessine un mouvement qui entend mettre l'accent sur les « richesses qui appartiennent à la foi commune » plus que sur les « principes de rupture ». Ces théologiens refusent d'identifier le protestantisme à un parti pris anticatholique : « Wir sind Protestanten, nicht Kontratestanten », écrit, par exemple, W. Stählin, qui, avec Hans Asmussen, anime ce mouvement. L'ouvrage *Die Katholicität der Kirche,* publié sous leur initiative, retiendra donc l'attention des milieux œcuméniques. Toutefois, nous ne devons pas nous faire d'illusions à bon marché. De toutes les contributions, la plus intéressante nous a paru être celle de E. Kinder, sur *Écriture et Tradition,* car elle touche la question confessionnelle la plus brûlante aujourd'hui. Cet article, sur lequel nous comptons revenir ailleurs prochainement, laisse hélas ! peu de place pour un rapprochement véritable. E. Kinder valorise, certes, une certaine tradition, mais non celle qu'envisage l'Église catholique. Kinder est toutefois peu représentatif du mouvement de Stählin et d'Asmussen. Il se rattache plutôt au néo-luthéranisme contemporain et les vues qu'il défend ont depuis plusieurs années été exposées par les théologiens scandinaves.

F. R.

JEAN CALVIN : *L'Institution chrétienne,* l. IV, tables. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 582 pp.

MARTIN LUTHER : *Œuvres,* t. V, Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 268 pp.

Nous avons déjà à diverses reprises signalé l'esprit d'initiative des Éditions Labor et Fides, qui se sont mises au service de ce que nous appellerions volontiers un retour aux sources de la Réforme (Luther, Calvin et Barth). Avec une rapidité remarquable, la publication de *L'Institution chrétienne* de Calvin vient de s'achever. Ce dernier volume de cinq cent quatre-vingt-deux pages contient des tables très soignées (citations bi-

bliques, auteurs, matière) plus un glossaire.

Simultanément se poursuivait la traduction des œuvres les plus significatives de Luther. Un second tome est récemment paru (numéroté V), contenant le traité du *Serf Arbitre*, capital pour comprendre Luther, et un petit opuscule de 1527 : *Si l'on peut fuir la mort*, écrit lors d'une épidémie de peste. Il existait déjà une traduction française du premier traité, due à Denis de Rougemont. Celle de M. Jean Carrère est tout à fait indépendante.

Nous nous réjouissons personnellement de pouvoir utiliser ces excellentes éditions et traductions. Mais, comme nous l'avons déjà dit ici et ailleurs, nos sentiments demeurent partagés devant ce retour aux réformateurs. Car revenir au point de départ de la rupture, c'est inévitablement retrouver les principes de cette rupture, et donc diminuer les faibles chances d'une réunion prochaine. Notre seul espoir est que les réformés d'aujourd'hui aient le courage de juger la doctrine des réformateurs à la lumière de la Parole de Dieu, comme les réformateurs eux-mêmes assuraient le vouloir; peut-être alors !...

F. Refoulé.

Stephen Neill : *Anglicanism*. Penguin Books, Harmondsworth (Angleterre), 1958; 466 pp.

L'évêque anglican Stephen Neill a été plus de vingt ans missionnaire dans l'Inde avant de se consacrer entièrement, depuis une dizaine d'années, à la cause de l'unité chrétienne. Il est en particulier co-éditeur de la monumentale et si précieuse *History of the Ecumenical Movement, 1517-1948*. Le titre très général de son dernier ouvrage a besoin d'être précisé. Il ne s'agit pas à proprement parler d'histoire, encore moins de théologie. C'est une présentation d'ensemble de la communion anglicane et de la place qu'elle tient au milieu des autres confessions chrétiennes.

L'ouvrage suit cependant un plan chronologique. Un premier chapitre, très bref, trace l'histoire chrétienne des Iles Britanniques jusqu'au XVIe siècle. Puis l'auteur traite largement la Réforme, en quatre chapitres aux titres significatifs : Reconstruction (les débuts de la Réforme), Révolution (Édouard VI), Contre-Révolution (Mary Tudor) et Réformation (Élizabeth). A son avis, le bilan, à la fin du XVIe siècle, est le suivant : l'Église d'Angleterre a maintenu la foi catholique contenue dans les Écritures Saintes, les *Credos* et les quatre premiers Conciles œcuméniques. Elle a restauré la suprématie de l'Écriture, le culte en langue vulgaire, la lecture de la Bible chez les fidèles, la communion sous les deux espèces, le rite essentiel de l'ordination et de la confirmation (l'imposition des mains). Elle a retenu les trois ordres du diaconat, du sacerdoce et de l'épiscopat, la succession apostolique, un calendrier liturgique simplifié. Elle a retenu aussi, et malheureusement, certaines idées du Moyen Age sur la propriété, la juridiction et l'administration ecclésiastiques. Enfin elle a rejeté la suprématie du pape telle qu'elle s'est développée depuis Grégoire VII, la philosophie scolastique et les idées médiévales de purgatoire, d'indulgences et de mérite des saints. Ceci dit, aux yeux de l'évêque Neill, la Réforme fut une bonne chose; mais elle s'est accompagnée d'inutiles violences et elle a rejeté certaines valeurs traditionnelles qu'il aurait mieux valu garder.

L'auteur passe assez rapidement ensuite sur les XVIIe et XVIIIe siècles pour s'arrêter plus longuement au XIXe. Les chapitres les plus neufs pour un lecteur français sont sans doute ceux qui concernent l'effort missionnaire et l'extension mondiale de la communion anglicane; non seulement en Écosse, au Pays de Galles et en Irlande, mais aux

États-Unis, en Nouvelle-Zélande, au Canada, en Afrique du Sud, en Australie, en Inde Occidentale, etc.

Pour l'évêque Neill, l'Église d'Angleterre est affrontée aujourd'hui à quatre problèmes principaux : ses rapports avec l'État, des modifications dans son gouvernement, le recrutement et la formation des candidats au saint ministère, une participation plus large des laïcs à toute la vie de l'Église. Et, au plan mondial, les Églises anglicanes devraient affermir leur vie religieuse, intensifier leur effort missionnaire, mettre sur pied une organisation plus effective de leur communion (en s'inspirant, par exemple, de certaines réalisations de la *Fédération luthérienne mondiale*) et, enfin, accroître leur travail œcuménique à tous les échelons.

En conclusion, l'auteur esquisse quelques composantes de l'esprit anglican : goût pour la Bible et la liturgie, sens de la continuité, insistance sur l'épiscopat, tolérance pour l'erreur compensée par une confiance en la force de la vérité, appel à la conscience, etc. En appendice, on trouvera un exposé du gouvernement de l'Église d'Angleterre, de la répartition des diocèses anglicans, et une bibliographie commentée.

Bien des assertions de cet ouvrage sont discutables : nos lecteurs s'en rendent compte. Mais la personnalité de l'auteur — qui a l'avantage de la double expérience de l'anglicanisme et des milieux « œcuméniques » — est si attachante que son livre aide certainement à comprendre mieux le vaste monde anglican, dont les frontières ne recoupent pas celles de l'Église d'Angleterre. Document plein de vie et de bonhomie, *Anglicanism* mériterait d'être traduit en français.

René Beaupère.

Joseph CHAMBON : *Le protestantisme français jusqu'à la Révolution française*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 150 pp.

La traduction de ce petit livre, paru en allemand il y a plus de vingt ans, ne s'imposait sans doute pas. En effet, nous ne manquons pas d'ouvrages sur l'histoire religieuse de la France, et celui-ci, assez neuf sans doute pour le lecteur de langue allemande, ne nous apporte rien que de « classique ». Un des mérites de l'auteur, pasteur à Berlin, est d'avoir cherché à nuancer ses jugements sur les huguenots, en s'efforçant de démêler les facteurs politiques des facteurs religieux. Nous aurions souhaité un même sens des nuances vis-à-vis des catholiques : ce n'est pas toujours le cas.

L'édition française a laissé passer quelques erreurs. La plus criante est celle qui situe au IV^e^ siècle la fondation des premières communautés chrétiennes dans la vallée du Rhône et les martyrs de Lyon et de Vienne (p. 8). On relève aussi diverses cocasseries, par exemple : « L'âme d'un Luther, surabondante et traversée par tant d'orages, a plusieurs cordes à son arc... » (p. 30).

René Beaupère.

Max THURIAN : *La confirmation, consécration des laïcs*. Coll. « Communauté de Taizé ». Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1957; 122 pp.

Depuis une quinzaine d'années la confirmation est à l'ordre du jour. Les points de vue des nombreux théologiens, surtout anglicans et catholiques, qui ont publié des études sur ce sujet, sont assez divers. Mais deux tendances principales se font jour, qui ne s'excluent d'ailleurs pas totalement : l'une insiste sur le lien du baptême et de la confirmation et interprète cette dernière comme l'achèvement de l'initiation chrétienne; l'autre considère plutôt dans la confirmation le sacrement du don de l'Esprit pour le témoignage chrétien.

Dans le monde protestant le problème se pose différemment. Pour la tradition calviniste (et aussi, avec quelques nuances, pour la tradition luthérienne) la confirmation est la cérémonie ecclésiastique qui marque

la fin de l'instruction religieuse et l'admission à la sainte Cène par une confession publique de la foi.

Max Thurian estime que la plupart des Réformateurs ont été victimes d'une erreur de perspective : critiquant l'Église médiévale et ce qui leur paraissait être, dans la conception de la confirmation à cette époque, un mépris du baptême, ils ont cru revenir à l'Église primitive. Mais ils sont demeurés, en fait, tributaires des schèmes médiévaux, dans lesquels ils ont d'ailleurs introduit des éléments en partie nouveaux. L'auteur veut, en conséquence, aider ses coreligionnaires à dépasser la conception des Réformateurs. Il reprend donc à son tour le dossier : Nouveau Testament, Pères de l'Église, chrétienté du Moyen Age, pour présenter finalement sa propre manière de voir. Pour lui, l'initiation chrétienne étant achevée au baptême, la confirmation (il préférerait le mot de « consécration » s'il n'était déjà employé pour désigner l'ordination des pasteurs) est un acte liturgique par lequel le chrétien s'engage à servir dans l'Église et reçoit, pour cela, un renouvellement de l'Esprit-Saint. Ce n'est donc ni un point d'arrivée, l'aboutissement d'une instruction religieuse, ni le commencement d'une vie chrétienne adulte par la participation à la sainte Cène; c'est, dans le mouvement de vie chrétienne commencée au baptême, un engagement de service que Thurian s'essaie à préciser, de façon un peu systématique à notre gré, dans le cadre du triple ministère royal, sacerdotal et prophétique du Christ et de l'Église. On voit par là comment l'auteur se situe par rapport aux différentes interprétations catholiques du sacrement de confirmation.

L'ouvrage, qui se termine par un projet de liturgie et une bibliographie, s'inscrit très heureusement dans l'effort de Max Thurian et de la communauté de Taizé en faveur d'un renouveau liturgique et sacramentel dans la tradition réformée. Nous attendons avec grande impatience les travaux qu'on nous laisse espérer sur l'ordination et l'imposition des mains aux malades.

René Beaupère.

G. LAGNY : *Le Réveil de 1830 et les origines des Diaconesses de Reuilly*. Association des Diaconesses, Paris, 1958; 196 pp.

Sans prétendre faire œuvre d'historien au sens strict, l'auteur, pasteur des Diaconesses de la rue de Reuilly, fait le récit de la fondation et présente la chronique des premières années de la Communauté plus que centenaire dont il a la charge spirituelle. L'intérêt du livre vient non seulement de l'histoire même de cette fondation, mais aussi du contexte dans lequel elle eut lieu. Œuvre du pasteur Antoine Vermeil (1799-1864) et de Mlle Caroline Malvesin (1806-1889), elle fut suscitée et aidée par le Réveil du protestantisme parisien dans le deuxième quart du XIXe siècle et elle y trouva de fervents amis; mais elle fut en butte aussi, bien vite, à une violente opposition d'un certain nombre de personnalités qui y flairaient l'infiltration du « poison catholique ». L'auteur montre que c'est, en particulier, cette bourrasque qui amena les Diaconesses à atténuer certains aspects de leur vie religieuse communautaire. Aujourd'hui les fondations de Taizé, de Grandchamp, de Pomeyrol révèlent le chemin parcouru depuis un siècle. Et le catholique, qui ne peut que se réjouir de voir le protestantisme de langue française assumer des valeurs chrétiennes aussi fondamentales que celles de la vie communautaire, est reconnaissant au pasteur Lagny de lui donner des détails sur la préhistoire de ces fondations récentes en l'aidant à découvrir mieux l'œuvre discrète, mais importante, des Diaconesses de Paris, ces « Sœurs de charité » du protestantisme.

René Beaupère.

LES DISQUES RELIGIEUX

18-25 janvier : Semaine de l'Unité

En cette semaine de prières pour l'unité des chrétiens, nombreux sont les disques qui nous permettent de communier avec nos frères séparés dans ce qui nous rapproche le plus : la prière.

En tête, voici précisément la PRIÈRE POUR L'UNITÉ (45 tours, *Studio S. M.* 45-10) chantée par les Frères de la Communauté de TAIZÉ. Avec ses psaumes (105 et 122 dans la version mélodique du P. Gelineau, 79 dans celle du Psautier de Genève), ses lectures de saint Paul et de saint Jean, ses oraisons, elle offre un type achevé d'intercession et de méditation qui peut nous convenir à tous. Au verso, un dialogue entre Mgr Chevrot et le Prieur de Taizé crée le climat de charité et de paix, d'intelligence aussi, qui ouvre les âmes à la prière. A utiliser dans les réunions de foyers ou de communautés.

Les Frères de TAIZÉ, qui ont déjà interprété plusieurs Psaumes pour les enregistrements du P. Gelineau, donnent au *Studio S. M.* un nouveau choix de cinq *Psaumes* du même P. Gelineau édités en 45 tours (45-15) : Ps. 1 (*Heureux est l'homme*), 46 (*Tous les peuples battez des mains*), 61 (*En Dieu seul le repos pour mon âme*), 69 (*O Dieu vite à mon aide*), 146 (*Louez le Seigneur*). Plusieurs mélodies de psalmodies ou d'antiennes sont inédites. Réjouissons-nous de cet enrichissement de notre répertoire musical de la Parole de Dieu dans une version dont l'éloge n'est plus à faire.

Pour nous unir à la prière de nos frères d'Orient, voici quatre disques d'une rare qualité. — L'office monastique de VÊPRES ET MATINES, chanté par les Chœurs russes de FEODOR POTORJINSKI (30 cm. *Studio S. M.* 33-27) restitue la magnificence de la veillée qui précède la divine liturgie. F. Potorjinski, Ukrainien, doué d'une voix qui l'apparente à Chaliapine, a reconstitué en exil un chœur dont l'ampleur, la souplesse et surtout la foi priante emportent l'admiration. Grâce aux trois grandes pages imprimées dans la pochette, on pourra suivre pas à pas le déroulement de cette exultante acclamation dialoguée entre le diacre et le chœur qui nous transporte au temps des splendeurs de Constantinople, quand la liturgie naissante était un jaillissement de joie confiante. « Connais ton frère, écoute et n'ignore plus comment il prie ton Dieu » : c'est encore ainsi que prient (presque toujours en chantant) les monastères d'Orient.

La *Guilde internationale du disque*, de son côté, a fait appel au célèbre chœur des COSAQUES DU DON, sous la direction de Serge Jaroff, pour enregistrer LA PAQUE RUSSE (30 cm. MMS-3019). On retrouvera dans ce très bel enregistrement la richesse des basses émouvantes et des ténors aériens qui ont fait la réputation de ce chœur. C'est le grand office de la Résurrection du Seigneur, avec ses hymnes de gloire, ses invites à l'adoration de la Croix glorieuse, ses litanies d'imploration pour le peuple, son refrain *Christ est ressuscité des morts !* Libre composition pétrie de textes bibliques, qui célèbre, en un dialogue enthousiaste, l'allégresse du peuple chrétien délivré.

Le QUATUOR KEDROFF, dont chacun connaît le grand récital enregistré par le *Studio S. M.*, a également enregistré chez le même éditeur trois CHANTS LITURGIQUES RUSSES (45 tours, S.M. 45-19) : un *Concerto de Noël* de Bortniansky, dans la manière italienne qui triomphait à la fin du XVIII^e^ siècle; le psaume *Louez le nom du Seigneur*, antique chant de Matines harmonisé par Tchesnokoff au XIX^e^; et le *Magnificat* écrit par Kedroff père sur une mélodie an-

cienne au début du XX^e. Trois beaux spécimens de cette musique liturgique en constante évolution.

En écoutant la LITURGIE ROUMAINE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME, également éditée par le *Studio S. M.* (30 cm. S.M. 33-52) et chantée par la chorale TRAJAN POPESCO, on sera sensible à ce qui la différencie des précédentes liturgies : tout d'abord la langue est tantôt roumaine, tantôt grecque; puis il s'agit ici d'une messe avec prières litaniques, répons, lecture évangélique, préface et canon bref, *Pater,* communion (on en peut suivre le déroulement sur le texte imprimé); ensuite la chorale T. Popesco est mixte et les voix féminines apportent au chœur une fraîcheur du plus heureux effet; enfin les compositions musicales sont extrêmement variées, depuis l'archaïque monodie byzantine jusqu'à des polyphonies qui évoquent curieusement le choral et d'autres de type nettement moderne. Rien ne jure pourtant; tout est harmonieusement fondu dans un ensemble d'une richesse inouïe.

On ne saurait imaginer contraste plus radical que celui qui existe entre la liturgie orientale et les NEGRO-SPIRITUALS, qui nous font pénétrer l'âme des Noirs protestants d'Amérique. Mais en changeant de continent, on reste dans le sacré le plus authentique. Toutes les émotions d'une race douloureuse et joyeuse — la résignation, la plainte, l'espoir, la confiance, la révolte, la foi — les mélopées des *Spirituals* les expriment en méditations ou en cris qui fusent vers le Seigneur. Une de leurs plus puissantes interprètes est cette MARIAN ANDERSON, que l'Église Baptiste a formée spirituellement et musicalement et dont l'extraordinaire voix de contralto (qui peut s'élever aux notes les plus hautes du soprano) est au service d'une foi religieuse profonde. Elle nous donne ici une vingtaine des plus célèbres mélodies du Sud (30 cm. *R.C.A.* 630-396).

Interprétation toute différente, mais non moins émouvante, avec DIAHANN CARROLL : on pourra comparer aisément, puisque, sur les quatre chants qu'elle nous donne dans ses NEGRO-SPIRITUALS (45 tours *R.C.A.* 75-346), trois étaient chantés par Marian Anderson (*Nobody knows, Let us break, Sometimes I feel*). Traduction sur la pochette. (Il est dommage qu'il n'en soit pas de même sur la précédente.)

Des Européens sont-ils capables d'interpréter les Negro-Spirituals ? LES COMPAGNONS DU JOURDAIN le prouvent dans ce disque JÉRICHO (45 tours, *Studio S.M.* 45-21), où ils mettent leur foi et leur humour à chanter petit David aux prises avec Goliath, Jésus et la Samaritaine, la prise de Jéricho et la route vers la Maison de Dieu. Quatre chants originaux, en anglais; bonne adaptation française sur la pochette.

Au cours de la Semaine de l'Unité, les chrétiens prient aussi pour que l'Église du Christ voie s'achever en elle la marche du peuple d'Israël vers la Terre Promise. Ils aimeront entendre les chants liturgiques ou bibliques où ce peuple s'exprime aujourd'hui. — Deux 45 tours édités par le *Studio S.M.* : CHANTS BIBLIQUES (S.M. 45-22) et CANTIQUE DES CANTIQUES (S.M. 45-23) révèlent la chanteuse israélienne MAGDALITH, dont l'accent passionné nous fait redécouvrir le cri de triomphe de Débora, le cri de confiance du cantique d'Anne, la plainte du juste abandonné (ps. 21), le fameux cantique de Moïse après la mer Rouge (et justement sur la mélodie de l'abbé Reboud *Chantons le Seigneur !*); puis les chants d'amour de la Sulamite, dont elle a composé la musique dans le style traditionnel des mélodies hébraïques et qu'on l'imagine dansant, accompagnée par les tambourins jordaniens. Une étrange et brûlante poésie.

Le cantor JOSEF ROSENBLAT, lui, est accompagné discrètement par les instruments en usage dans la synagogue et parfois soutenu par un chœur, dans son interprétation de quelques MONUMENTS DU CHANT LITUR-

GIQUE HÉBRAÏQUE (25 cm. *R.C.A.* 230-202) dont malheureusement on ne nous donne ni titres français ni traduction. Mais il n'est pas besoin de comprendre pour se laisser prendre à cette voix singulière qui sanglote, supplie, clame sa confiance ou parle familièrement à son Dieu.

Revenons enfin chez nous pour louer un nouveau disque de chants français : VICTOIRE, édité par le *Studio S.M.* (25 cm. 33-38). Depuis longtemps on attendait que l'abbé JULIEN mît à la disposition de son immense et fervent public les plus populaires de ses compositions. C'est chose faite (et, nous l'espérons, seulement commencée) : *Victoire tu régneras, Vers toi, Terre promise, Lève-toi, Jérusalem, Marche de l'Église, La Complainte du Christ en Croix* et les magnifiques *Béatitudes* ont trouvé, grâce à l'abbé Kaelin et aux chœurs et orchestre de la cathédrale de Fribourg la somptueuse orchestration qui convenait à ces chants du peuple de Dieu en marche vers la lumière et l'unité. Une belle expression du sens « catholique » français.

Les saints patrons de janvier

3 janvier : SAINTE GENEVIÈVE de Nanterre. Le diacre Genesius, qui emprunte la voix de Julien Bertheau (sur un texte de Michelle Lorraine), mais qui fut, après avoir interrogé ceux et celles qui l'avaient connue, le premier historien de Genovefa, nous reporte au pied du mont Valérien où elle naquit, à Lutèce menacée par les Huns d'Attila, à Saint-Étienne-du-Mont où elle fait prier la foule et obtient le salut du pays. Très animé (*Festival* FSP 45-3008).

21 janvier : SAINTE AGNÈS, le doux et blanc agneau, l'enfant martyre de douze ans immolée comme l'Agneau de Dieu, à Rome, « au temps des premiers chrétiens ». Madeleine Robinson est la maman qui raconte à ses enfants son histoire, écrite par Louise André-Delastre. Dialogue spontané et naturel où l'on apprend bien des choses (l'origine des « agnus Dei », celle de « Sainte-Agnès-hors-les-murs », etc.) dans le style le mieux adapté qui soit (*Festival* FSP 45-).

H.-CH. CHÉRY, O.P.

LIVRES REÇUS

ASMUSSEN (Hans) et GROSCHE (Robert) : *Faut-il un pape?* Éd. Elsevier, Bruxelles, 1958; 56 pp.

BARTH (Karl) : *La preuve de l'existence de Dieu.* Coll. « Bibliothèque théologique ». Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 160 pp.; 935 fr.

BAZELAIRE (Mgr Louis-Marie DE) : *Les laïcs aussi sont l'Église.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 160 pp.; 350 fr.

BAZIN (André) : *Qu'est-ce que le cinéma? I : Ontologie et langage.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 184 pp.; 780 fr.

BERDIAEV (N.) : *Essai d'autobiographie spirituelle.* Coll. « La barque du soleil ». Éd. Buchet-Chastel, Corrêa, Paris, 1958; 432 pp.

BROSSE (Jacques) : *L'ordre des choses.* Préface de Gaston BACHELARD. Éd. Plon, Paris, 1958; 232 pp.

CADIER (Jean) : *Calvin.* Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 192 pp.

CALVIN (Jean) : *L'institution chrétienne,* livre IV. Tables. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 584 pp.

CHAPPOULIE (Mgr) : *Luttes de l'Église.* II : *Exigences de chrétienté.* Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 350 pp.; 925 fr.

CHAUCHARD (Docteur Paul) : *La science détruit-elle la religion?* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 144 pp.; 350 fr.

Le Christ au foyer. Compte rendu de la semaine d'étude de Bukavu sur la formation religieuse en Afrique Noire, 29 juillet-3 août 1957. Publié par le Centre catéchétique de Mayidi. Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1958; 296 pp.

Code de morale politique. Synthèse doctrinale. Coll. « Union internationale d'études sociales ». Éd. Spes, Paris, 1958; 224 pp.; 780 fr.

Como ve usted al sacerdote? Qué espera de él? Encuesta dirigida por Jorge Sans Vila. « Seminarios », 6. Éd. Sigueme, Salamanque, 1958; 152 pp.; 70 ptas.

COURTOIS (Abbé Gaston) : *Les états de perfection.* Lettre-préface de S. Ém. Mgr VALERI. Coll. « Vie sacerdotale ». Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 432 pp.; 1.330 fr.

CUÉNOT (Claude) : *Pierre Teilhard de Chardin.* Les grandes étapes de son évolution. Éd. Plon, Paris, 1958; 490 pp.; 45 illustrations et une bibliographie; 2.100 fr.

CULLMANN (Oscar) : *Catholiques et Protestants.* Un projet de solidarité chrétienne. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 72 pp.; 300 fr.

DODD (C.-H.) : *Morale de l'Évangile.* Traduit de l'anglais par Jeanne HENRI-MARROU. Éd. Plon, Paris, 1958; 146 pp.

DUPEYRAT (André) et NOË (François DE LA) : *Sainteté au naturel, Alain de Boismenu, évêque des Papous.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 264 pp.; 850 fr.

FISCHER (Hubert) : *Histoire et signification du catéchisme biblique.* Éd. du Cerf, Paris, 1958; 140 pp.; 450 fr.

FLANAGAN (Father) : *Verstehe ich meinen Jungen und erziehe ich ihn richtig?* Herder Bücherei, Band 32. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 134 pp.

FÜRSTENBERT (Jean) : *La magie des mots.* Éd. Plon, Paris, 1958; 314 pp.

GAGEAC (Pierre) : *Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit.* Coll. « Situation des saints ». Éd. Gabalda, Paris, 1958; 156 pp.

GERHARD (H. P.) : *Welt der Ikonen.* Verlag Aurel Bongers, Recklingausen, 1958; 228 pp., sous couverture cartonnée illustrée comprenant 4 cartes, un tableau chronologique et 90 illustrations, dont 23 en couleurs.

GIARDINI (Fabio, O.P.) : *La dottrina spirituale di S. Antonio e di Ammonas nelle lettere.* Estratto da « Rivista di ascetica e mistica ». Libreria Editrice Fiorentina, 1957; 32 pp.; 220 lires.

GRAHAM GREENE : *Vom Paradox des Christentum.* Mit einem Gleitwort von Gertrud von LE FORT. Herder Bücherei, Band 31. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 128 pp.

GREEN (Julien) : *Le Bel Aujourd'hui,* Journal (1955-1958). Éd. Plon, Paris, 1958; 370 pp.; 840 fr.

Guide de lectures bibliques. Publié sous la direction de A. ELCHINGER. Coll. « Vérité et Vie ». Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1958; 464 pp.; 1.350 fr.

HOFFER (Paul) : *Ma foi dans ma vie.* 3e édit. Éd. Fernand Lanore, Paris, 1958; 448 pp.; 990 fr.

JONES (Ernest) : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud.* Tome I. Coll. « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie ». P.U.F., Paris, 1958; 456 pp.

JOURNET (Charles) : *La volonté divine salvifique sur les petits enfants.* Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 180 pp.; 990 fr.

KOUZNIETSOFF (Anatole) : *L'Étoile dans le brouillard*. Traduit du russe par Paul CHALEIL. Éd. E. Vitte, Lyon, 1958; 344 pp.

LUCAS (Wilfrid) : *La couronne de joie*. Éd. Beauchesne, Paris, 1958; 384 pp.

MALEVEZ (L., S.J.) : *Transcendance de Dieu et création des valeurs*. L'absolu et l'homme dans la philosophie de Henry Dumery. Coll. « Museum Lessianum ». Éd. Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 140 pp.; 990 fr.

MOORE (Edward Roberts) : *Un prêtre dans Broadway*. Coll. « Verts paturages ». Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 222 pp.

NARAVO (Antonio) : *Il sacerdocio redentor de Cristo*. « Seminarios », 4. Ed. Sigueme, Salamanque, 1958; 336 pp.; 85 ptas.

OLIVIER (Bernard, O.P.) : *L'espérance chrétienne*. Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1958; 176 pp.; 540 fr. (à Paris, Office Général du Livre).

ORTIZ DE URBINA (I.) : *Patrologia Syriaca*. Pontificio Istituto Orientale, Rome, 1958; 252 pp.; 35 lires.

PERCY (Ernst) : *Die Botschaft Jesu*. Eine traditionskritische und exegetische untersuchung. Lunds Universitets Arsskrift. Éd. C. W. K. Gleerup, Lund, 1953; 324 pp.

PHILIPPE (M.-D., O.P.) : *Mystère de miséricorde*. II : *La présentation de Marie*. Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1958; 48 pp.

RABUT (Olivier, O.P.) : *Dialogue avec Teilhard de Chardin*. Coll. « Signes du temps, sciences d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 216 pp.; 630 fr.

Sacraments and Worship. Liturgy and Doctrinal Development of Baptism, Confirmation and the Eucharist. Edited with commentary by Paul F. PALMER. « Sources of Christian Theology », vol. I. Longmans, Green and C°, Londres, 1957; 336 pp.; 15 /.

SCHIFFERS (Norbert) : *Die Einheit der Kirche nach Newman*. Patmos Verlag, 1958; 334 pp.; 24 DM.

SCHLIER (Heinrich) : *Die Zeit der Kirche Exegetische*. Aufsätze und vorträge. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 318 pp.

SCHNEIDER (Edouard) : *Cellules et couvents bénédictins*. Éd. Pierre Amiot, Paris, 1958; 238 pp. sous couverture cartonnée illustrée.

SEMPÉ (Pierre) : *Dieu en ville*. Apostolat de la prière, Toulouse, 1958; 128 pp.; 320 fr.

SIX (Jean-François) : *Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld*. Éd. du Seuil, Paris, 1958; 464 pp.

THURNEYSEN (Éd.) : *Doctrine de la cure d'âme*. Coll. « Bibliothèque théologique ». Éd. Delachaux et Niestlé. Neuchâtel, 1958; 260 pp.; 1.540 fr.

VAN CASTER (M., S.J.) : *L'homme en face de Dieu*. Coll. « Le sens chrétien de la vie ». Desclée de Brouwer, Bruges, 1958; 96 pp.

VILLAIN (Maurice) : *Introduction à l'œcuménisme*. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Paris, 1958; 264 pp.; 780 fr.

VOILLAUME (Frère René) : *Chemin de Croix*. Éd. Spes, Paris, 1958; plaquette de 40 pp.; 250 fr., sous couverture cartonnée.

WHITE (Victor) : *Dieu, l'inconnu*. Traduit de l'anglais par Marie Tadié. Coll. « Cahiers de l'actualité religieuse ». Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 232 pp.; 780 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1959. — Impr., n° 1968.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

Journal illustré de l'Église, p. 61 (M.-D. Chenu). — H. Bouëssé, Le sacerdoce chrétien, p. 73 (Cl.-J. Geffré). — J. Lécuyer, Prêtres du Christ, p. 75 (Cl.-J. Geffré).

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

L. Bouyer, L'initiation chrétienne, p. 85 (A.-M. H.). — M.-D. Philippe, Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, p. 85 (A. Patfoort). — Mgr Garrone, Panorama du Credo, p. 87 (G. Lafon). — F. Genevois, Trinité et vie chrétienne, p. 88 (Cl.-J. G.). — H. Rondet, Notes sur la théologie du péché, p. 88 (Cl.-J. Geffré). — Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations, p. 90 (A. M.). — A. Liégé, Adultes dans le Christ, p. 91 (A.-M. H.). — Mystische Theologie, p. 92 (R.-L. Oechslin). — A.-M. Roguet, Le temps de l'espérance, p. 93 (M.-L. T.). — G. Caprile, Vocazione cristiana, p. 93. — G. Dutil, Votre religion dans votre vie, p. 93 (M.-L. T.). — M. Oraison, Devant l'illusion et l'angoisse, p. 93 (A. Plé).

HAGIOGRAPHIES

J. Steinmann, Saint Jérôme, p. 94 (L. Bouyer). — R. Pic, Une religieuse comme les autres, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, p. 95 (R. Pernoud). — L. Poirier, Le chemin du Seigneur, saint Paul, p. 96 (G. Lafon). — Letters from the saints, p. 96 (R.-L. Oechslin). — J. Wadham, The case of Cornelia Connelly, p. 96 (M.-L. T.). — P.-É. Trudel, Vie de Mgr Hiral, p. 97 (M.-L. T.). — J.-B. Jego, Un exemple, Marcel Callo. — Un ouvrier jociste qui vécut sa messe, Marcel Callo, p. 97 (M.-L. T.). — Le patronage de saint Joseph. — Saint Joseph et les franciscains au Canada, p. 98.

L'ÉGLISE

Saint Augustin, Le visage de l'Église, p. 98 (B. Dupuy). — J. Colson, Les fonctions ecclésiales aux premiers siècles, p. 99 (L.-M. Dewailly). — O. Ferrara, Gasparo Contarini et ses missions, p. 101 (B. Dupuy). — R. Laurentin, Lourdes. Documents authentiques, IV, p. 102 (P. Francescchini). — H. Asmussen et R. Grosche, Faut-il un pape ? p. 103 (B. Dupuy). — C. Moëller et G. Philips, Grâce et œcuménisme, p. 103 (R. Beaupère).

PROTESTANTISME

P. Conord, Brève histoire de l'œcuménisme, p. 104 (A.-M. H.). — Die Katholizität der Kirche, p. 104 (F. R.). — J. Calvin, L'institution chrétienne. — M. Luther, Œuvre, V, p. 104 (F. Refoulé). — S. Neill, Anglicanisme, p. 105 (R. Beaupère). — J. Chambon, Le protestantisme français jusqu'à la Révolution, p. 106 (R. Beaupère). — M. Thurian, La confirmation, consécration des laïcs, p. 106 (R. Beaupère). — G. Lagny, Le réveil de 1830 et les origines des Diaconesses de Reuilly, p. 107 (R. Beaupère).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, *Québec*

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.
Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et C^ie^
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C^o^
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et C^ie^
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

ÉDITIONS E. DE BOCCARD, 1, rue de Médicis - Paris 6e

Tél. DANton 00-37 C.C.P. Paris 278-85

Henri-Irénée MARROU

Professeur à la Sorbonne

SAINT AUGUSTIN ET LA FIN DE LA CULTURE ANTIQUE

Un volume in-8° raisin de 736 pages ..... **2.500** fr.

La 4e édition (1958) de cet ouvrage fondamental est la réimpression conforme :

a) de la thèse de doctorat ès lettres publiée en 1938 sous le fascicule 145 de la *Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome;*

b) à la suite de la « *Retractatio* » publiée en 1949 sous le fascicule 145 *bis*.

Connaissez-vous une jeune fille désireuse de se documenter sur les Carrières Féminines Sociales?

● Elle peut être rapidement Infirmière, Assistante Sociale, Puéricultrice, Jardinière d'Enfants, Sage-femme, Monitrice Ménagère, Educatrice Spécialisée, etc.

● Nombreuses spécialisations. Ainsi, l'Infirmière peut être : Assistante en médecine générale, en chirurgie, en psychiatrie, rééducatrice fonctionnelle, kinésithérapeute, diététicienne, pilote secouriste, infirmière coloniale... etc.

● Carrières libérales, bien rémunérées, d'avenir assuré. Professions captivantes, où le cœur et l'idéal trouvent leur large place.

● Dès maintenant, si elle a moins de 34 ans, toute jeune fille ou femme peut commencer par correspondance, sa préparation à l'examen d'entrée dans une école spécialisée (toutes régions).

● Une abondante documentation M 697 "Carrières Féminines Sociales" est envoyée sur simple demande (joindre 1 timbre s.v.p.).

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

"L'Ecole des Carrières Féminines"

Subscriptio pro nova impressione

SUMMAE THEOLOGICAE
S. ANTONINI ARCH. FLOR. O. P.

(†1459)

I INSTITUTUM ACADEMICUM TYPOGRAPHICUM EDITORIALE (Akademische Druck- und Verlagsanstalt) in civitate Graz (Austria), sibi proposuit novam impressionem photomecanicam (methodo offset) editionis Veronensis (1740) quattuor voluminibus in-folio (form. 24 × 37) tela contectis. — Hoc propositum ad effectum dumtaxat perducetur si sufficiens aderit subscriptorum numerus.

II Pretium pro totius Operis subscriptione est 95 dollares qui solvendi erunt cum integrum opus editum fuerit (hic dollares indicavimus tamquam mensuram pecuniae solvendae, attamen non necesse est ut talis solutio reapse dollaribus fiat). Exeunte mense martio anni 1959 praenotatio cessabit et pretium totius Operis augebitur 30 %. — Integra Operis editio in lucem prodibit mense octobri anni 1959.

III Subscriptiones mitti possunt vel directe ad ipsam Editricem Domum (Auersperggasse 12, Graz, Austria) vel ad R. P. Innocentium Colosio, O. P., S. Domenico di FIESOLE, Firenze, Italia.

AKADEMISCHE DRUCK- U. VERLAGSANSTALT
GRAZ-AUSTRIA

Viennent de paraître :

MARIE-MADELEINE

Textes de BÉRULLE — COEFFETEAU — BOSSUET

présentés par Dom SCHMITT, *moine de Solesmes*

Un volume in-8° couronne sous couverture illustrée..... **540** fr.

Le XVII^e^ siècle nous enseigne avec une inimitable noblesse, avec sa rigueur théologique et la profondeur de ses vues mystiques, les grandeurs de sainte Madeleine, ses vertus et sa mission.

★

La Collection " PARVULI "

fait vivre, sous les yeux des jeunes, des modèles de leur âge, accessibles à leur intelligence et à leur cœur

Agnès GOLDIE

LOUIS (1909-1926)

Un volume in-8° couronne..... **200** fr.

A travers les épreuves (abandon par sa famille et maladie), Louis parvient au détachement et à la joie.

Mieux qu'une histoire : du vécu, le test d'une adolescence chrétienne.

Parus antérieurement :

Format 11×19 cm.
Le volume : **150** fr.

MARTIKA, une amie de la Croix (DORANGE).
Louis MANOHA, sourires d'enfant dans la campagne (E. MAIRE).
GUGLIELMINA (MYRIAM DE G.)
LE MESSAGE DE MARIA GORETTI (M.-L. DE SION).

Format 19×26 cm.
Le volume : **450** fr.

JEANNE DE FRANCE, fille de Louis XI (LATZARUS).
THÉRÈSE D'AVILA (MARIE PAULE).
ÉLISABETH DE FRANCE, sœur de Louis XVI (M.-L. DE SION).

★

" Commission d'Histoire de l'Ordre de Cîteaux "

BIBLIOGRAPHIE BERNARDINE (1891-1957)

Un volume in-8° carré..... **1.500** fr.

par le R. P. JEAN DE LA CROIX-BOUTON

Continuation de la **Bibliographia Bernardina** de JANAUSCHEK, avec tables auteurs, géographie et index bernardin [1072 numéros].

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e^)

Un ouvrage du Père Pierre LIPPERT, jésuite :

MYSTÈRES ET VIE

Traduction de M. l'abbé VIRRION

Dans la collection « **Sources Vives** »
168 pages 12 × 19, **375** fr.

Dieu se révèle. Il laisse entrevoir quelques-uns des **mystères** de son être.

Quelle relation avec notre existence quotidienne ?

Les « dogmes » : formules abstraites, ou réalités pour notre **vie** ?

★

A paraître ce mois-ci :

SAGESSE D'UN PAUVRE

par le Père Eloi LECLERC, franciscain

Dans la collection
« **Présence de saint François** », n° 7

ÉDITIONS FRANCISCAINES
9, rue Marie-Rose, PARIS 14e
C.C.P. Paris 1013-34

VIENT DE PARAITRE :

FRANCE-ASIE

Revue mensuelle de Culture et de Synthèse franco-asiatique
Directeur : René de BERVAL
93, rue Nguyên-van-Thinh, SAIGON

N° 149-150

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Louis Bezacier... L'archéologie au Viet-Nam d'après les travaux de l'École Française d'Extrême-Orient.
René de Berval. Notes sur un Congrès au Japon.
Pierre Grison.... René Guénon aux limites de l'Orient.
Jean Rousselot.. Boris Pasternak. Prix Nobel malgré lui.
André Bareau.... Sur un hommage à un grand sinologue.
Jean Christian... Itinéraires orientaux.
H.-H. Frese..... Le Musée vivant.

VERS LA ROMANISATION DE L'ÉCRITURE CHINOISE

LO-HOAI ..... **Vers l'unification de la langue.**
CHOU YOU-KUANG. **Les Chinois adoptent l'alphabet latin.**
ETIEMBLE ..... **Lettre sur la romanisation du chinois.**

ÉTUDES SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT EN 1957

NOTES — CHRONIQUES — LETTRES — BOUDDHISME
ORIENTALISME — PHILOSOPHIE — MÉTAPHYSIQUE
MUSÉOLOGIE

Pour tous renseignements :

« FRANCE-ASIE », 93, rue Nguyên-van-Thinh
(ex-rue d'Ormay)
Tél. : 20.084
ou écrire : Boîte Postale n° 79, SAIGON (Sud Viet-Nam)

TOUT LE MONDE EN PARLE

Vient de paraître :

6

GEORGES HOURDIN

L'ENFER ET LE CIEL DE BERNARD BUFFET

Le courage de Bernard Buffet est d'avoir abordé de grands sujets. Sa peinture fait écho avec sincérité aux tourments de sa jeunesse et aux préoccupations du temps Il n'y a pas dans Bernard Buffet que des ombres. On y trouve aussi des lumières Cela nous permet de sortir de l'enfer dans lequel ses premiers tableaux nous avaient plongés.

Rappels :

5 MAURICE MAINGUY
LE PÉTROLE ET L'ALGÉRIE

4 SIRIUS
LE SUICIDE DE LA IV^e^ RÉPUBLIQUE

3 XAVIER GRALL
JAMES DEAN ET NOTRE JEUNESSE

2 J. DE BROUCKER
LE SPOUTNIK ET LES AFFAMÉS

1 G. HOURDIN
LE CAS FRANÇOISE SAGAN

Chaque volume . . . . . **300** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " RENCONTRES "

Vient de paraître :

J. FOLLIET

LE CATHOLICISME MONDIAL AUJOURD'HUI

Un volume de 184 pages ..... **360** fr.

L'auteur de ce livre est sociologue et journaliste. C'est aussi un grand voyageur et, depuis plus de trente ans, un habitué des Congrès internationaux. C'est enfin un homme qui croit à l'amitié et qui compte des amis de toutes langues et de toutes couleurs dans les cinq parties du monde.

Cette rencontre d'expériences diverses fait l'intérêt de la synthèse qu'il présente sous ce titre *Le catholicisme mondial aujourd'hui*. Elle ne se fonde pas tellement sur des lectures que sur des souvenirs de contacts vivants et personnels.

Elle envisage le catholicisme contemporain sous deux aspects : l'aspect géographique — une géographie cordiale — et l'aspect sociologique — une sorte d'analyse spectrale. Ayant examiné les situations elle considère les grands problèmes qui en résultent et le type de spiritualité qui doit y répondre. Elle s'achève sur un chapitre qui montre les appels lancés par le monde contemporain au catholicisme. C'est le texte d'un rapport présenté par l'auteur au deuxième Congrès mondial du laïcat.

On peut trouver un tel essai de synthèse présomptueux dans l'espace nécessairement restreint d'un volume de la collection « Rencontres », mais l'auteur n'a point la prétention d'être complet ni définitif. Il procède par touches et par suggestions plus que par grandes fresques. Sa première ambition, c'est d'initier les catholiques français, parfois repliés sur eux-mêmes, à la vie, aux luttes et aux promesses du catholicisme mondial d'aujourd'hui.

Dans la même collection :

Catholicisme allemand, 564 pages ..... **1.080** fr.
Catholicisme anglais, 464 pages..... **960** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SOURCES CHRÉTIENNES "

Vient de paraître :

Théodoret de CYR

THÉRAPEUTIQUE DES MALADIES HELLÉNIQUES

Texte critique, introduction, traduction
et notes de Pierre CANIVET, s. j.

Deux volumes in-8° écu, 860 pages ..... **4.800** fr.

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique

Sous ce titre, pour nous curieux et pour les contemporains assez provocant, Théodoret nous a donné son apologie de la Foi chrétienne. Il l'a composée en savant : « Amonceler des citations, des faits, les organiser, faire l'inventaire de tout ce qu'un homme peut savoir, c'est Théodoret. » Il l'a construite aussi en philosophe et en théologien — c'était, en son temps, le leader de l'École d'Antioche — et en évêque — sans doute le plus marquant de son siècle avec Cyrille d'Alexandrie. Des études récentes nous le montrent d'une doctrine beaucoup plus orthodoxe que ne le fut sa réputation posthume à cause de quelques formules malheureuses et de ses vives polémiques.

La *Thérapeutique* n'a que très rarement été traduite dans une langue moderne. On saura gré au R. P. Canivet de nous donner ici une édition vraiment magistrale et, on ose le dire, quasi définitive. Son introduction rassemble tout ce qu'il faut savoir sur Théodoret. Les notes et la bibliographie témoignent d'une science précise et exhaustive. L'étude critique du texte aboutit à des conclusions intéressantes quant aux sources de l'auteur et à la difficile question des florilèges utilisés par les écrivains ecclésiastiques. La traduction est rigoureuse et aisée. Enfin de nombreux index et répertoires font de ces deux volumes un ouvrage indispensable à tous ceux qui étudient cette époque et s'intéressent en particulier à la continuité de la tradition classique chez les auteurs chrétiens dans l'Orient grec.

On retrouvera les mêmes remarquables qualités dans l'autre ouvrage du P. Canivet, qui paraît en même temps que celui-ci et qui lui est complémentaire : *Histoire d'une Entreprise apologétique au V^e siècle* (Bloud et Gay, Paris).

Dans la même collection :

58. DENYS L'ARÉOPAGITE : **La hiérarchie céleste. 2.400** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SOURCES CHRÉTIENNES "

Textes Monastiques d'Occident

Vient de paraître :

Aelred de RIEVAULX

QUAND JÉSUS EUT DOUZE ANS...

Introduction et critique de Dom Anselme HOSTE, o. s .b.
Moine de Steenbrugge

Traduction française de Joseph DUBOIS
Docteur en Philosophie et Lettres, Prêtre du diocèse de Namur

Un volume in-8° écu de 136 pages ..... **660** fr.

La personnalité d'Aelred DE RIEVAULX est l'une des plus attachantes parmi celles des auteurs monastiques du XII[e] siècle. Doué d'une exquise sensibilité, qui fit de lui un « virtuose de l'amitié », ce cistercien anglais sut mettre au service d'une expérience spirituelle remarquablement authentique toutes les ressources de la culture humaniste de son temps. Aussi le lecteur trouve-t-il déjà, dans ce bref traité sur l'enfance de Jésus, les principales caractéristiques des écrits qui seront publiés ultérieurement dans la série des « textes monastiques d'Occident ».

La doctrine de l'Abbé DE RIEVAULX sur la participation du chrétien aux mystères et aux états du Verbe incarné annonce l'École française, tandis que la méditation affective des épisodes de la vie du Seigneur préludе à l'oraison méthodique que prônera la spiritualité moderne. Mais en tout cela, Aelred faisait-il autre chose que nous transmettre, en le revivant pour son compte, cette « mystique » de Jésus que l'on décelait naguère chez Origène ? L'esprit d'Origène et de la grande tradition patristique anime d'ailleurs toutes ces pages, dont les plus suggestives sont peut-être celles où l'auteur trace une vaste fresque des destinées d'Israël et de l'Église, s'achevant avec la fin des temps « où la synagogue, sa mère, retrouvera Jésus en entrant dans le temple, c'est-à-dire dans l'Église ».

Derniers volumes parus dans la même collection :

58. HERMAS : **Le Pasteur,** 410 p..... **1.950** fr.
59. **Trois antiques rituels du baptême,** 68 p. .. **360** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Vient de paraître :

OFFICE DU SOIR
D'APRÈS LES COMPLIES DU DIMANCHE

Traduit par A. Z. SERRAND
Musique de A. MILNER

Une plaquette (13,5 × 18,5) de 24 pages..... **210** fr.

Cette plaquette offre la prière intégrale en français des Complies du dimanche, avec une mélodie sobre et très belle se prêtant facilement au chant communautaire.

★

Rappels :

HALLELUYAH

Quinze negro-spirituals,
traduits et harmonisés par A. Z. SERRAND

La plaquette 13 × 18,5, 32 pages..... **150** fr.

PSALMODIES

Treize psaumes et un choral,
traduits et harmonisés par A. Z. SERRAND

La plaquette 13 × 18,5, 32 pages..... **240** fr.

★

A. M. COCAGNAC, o. p.

CHANSONS BIBLIQUES

Brochure 1 : *Jérusalem si belle, Si Dieu ne nous aimait pas, Abraham, Saint Paul, L'aveugle-né.* 16 pages, 13 × 18,5..... **150** fr.

Brochure 2 : *Zachée descends donc, Petit David prit trois cailloux, O doux pays de Canaan, Les faces de Carême.* 16 pages, 13 × 18,5..... **150** fr.

Jéricho

« Et à travers les siècles, à cause du petit Nouveau-Né, tous les peuples se mirent à chanter NOEL... »

LE CENTRE DU DISQUE CHRÉTIEN

présente pour Noël

- **CHANSONS POUR LE TEMPS DE NOËL.** Chœur Élisabeth Brasseur. Un album de deux disques microsillons, 33 tours, 25 cm. (J C 1-2) : **2.800** fr. + **140** fr. pour frais d'envoi.

- **LE MESSAGE DE NOËL,** réalisé par les Petites Sœurs de Jésus.
Les Petites Sœurs du P. de Foucauld chantent à travers le monde...
Un disque microsillon 33 tours, 25 cm. (J X 1) : **1.400** fr. + **110** fr. pour frais d'envoi.

Rappels :

- **ARC-EN-CIEL,** un disque microsillon 33 tours, 25 cm. (J A 1) : **1.650** fr. + **110** fr. pour frais d'envoi.

- **FERVEUR DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.** Albinoni, J.-S. Bach, Couperin (J M 1). Un disque microsillon 33 tours, 30 cm. : **2.400** fr. + **140** fr. pour frais d'envoi.

- **HÉLIODORE CHASSÉ DU TEMPLE.** Un récit biblique du P. COCAGNAC. Un disque 33 tours, 25 cm. (J H 1) : **1.800** fr. + **110** fr. pour frais d'envoi.

JÉRICHO

31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^e^. C.C.P. Paris 11.325.10

L'ART SACRÉ

LA REVUE CRITIQUE D'ART RELIGIEUX

Vient de publier deux séries spéciales
de quatre cahiers

LA RECONSTRUCTION DES ÉGLISES EN FRANCE

Bilan de l'architecture religieuse française
de ces dix dernières années

LES ÉGLISES DE NOTRE TEMPS

Jalons pour la construction d'églises adaptées
aux besoins et aux techniques de notre temps

Chaque pochette de 4 numéros : **720** fr.

chez votre libraire habituel ou au
C.C.P. 1436-36 Paris

LES ÉDITIONS DU CERF
29-31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII[e]

N'oubliez pas de vous abonner pour 1959 aux

Dans chaque numéro des

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

Un éditorial de pastorale liturgique. L'idée dominante de la prochaine période. Des récits d'expérience. Des réponses à vos questions. Des matériaux de célébration. Des conseils pour votre équipe liturgique, etc.

Des thèmes de sermons pour les prochains dimanches selon un plan d'année

depuis le n° 19 du 15 septembre 1958 (LE CREDO)

5 cahiers de 48 pages paraissant avant le début des grandes périodes de la vie paroissiale :

15 janvier, 15 avril, 15 juin, 15 septembre, 15 novembre.

Le numéro : **100** fr.

Tous les abonnements partent du 15 janvier

FRANCE : **400** fr. — ETRANGER : **600** fr.

C.C.P. Notes de Pastorale Liturgique 16.209.21 Paris

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 2624

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger, aux prix pratiqués par les éditeurs.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance** ***en centralisant vos achats chez nous.***